

maivac.org

Élisabeth Desjardins
Conseillère d'orientation de la Martinique

MANIOC.org

Bibliothèque Schoelcher
Conseil général de la Martinique

MANIOC.org

Bibliothèque Schoelcher
Conseil général de la Martinique

MANIOC.org

Bibliothèque Schoelcher
Conseil général de la Martinique

ŒUVRES DE M^{me} GUZMAN
(Clara Goguet)

ISLÉGNA

CORALLÉ

ÉPISODE

DE LA

RÉVOLUTION DE SAINT-DOMINGUE

..... Aujourd'hui enfin que les grandes colonies affranchies de leurs métropoles, sont montées au rang d'États indépendants, le tableau du monde est changé au point de ne pas le reconnaître.

[THIERS. *Consulat et Empire*,
tome IV, livre XVI, page 164.]

Deuxième édition



PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE

ALBERT SAVINE, ÉDITEUR

12, Rue des Pyramides

Tous droits réservés

MANIOC.org

Bibliothèque Schoelcher

Conseil général de la Martinique



1892

150

CORALLÉ

ŒUVRES DE M^{ME} GUZMAN
(CLARA GOGUET)

972.9-5
col

ISLÉNA

CORALLÉ

ÉPISE

DE LA

RÉVOLUTION DE SAINT-DOMINGUE

..... Aujourd'hui enfin que les grandes colonies affranchies de leurs métropoles, sont montées au rang d'États indépendants, le tableau du monde est changé au point de ne pas le reconnaître.

(THIERS. *Consulat et Empire*,
tome IV, livre XVI, page 164.)



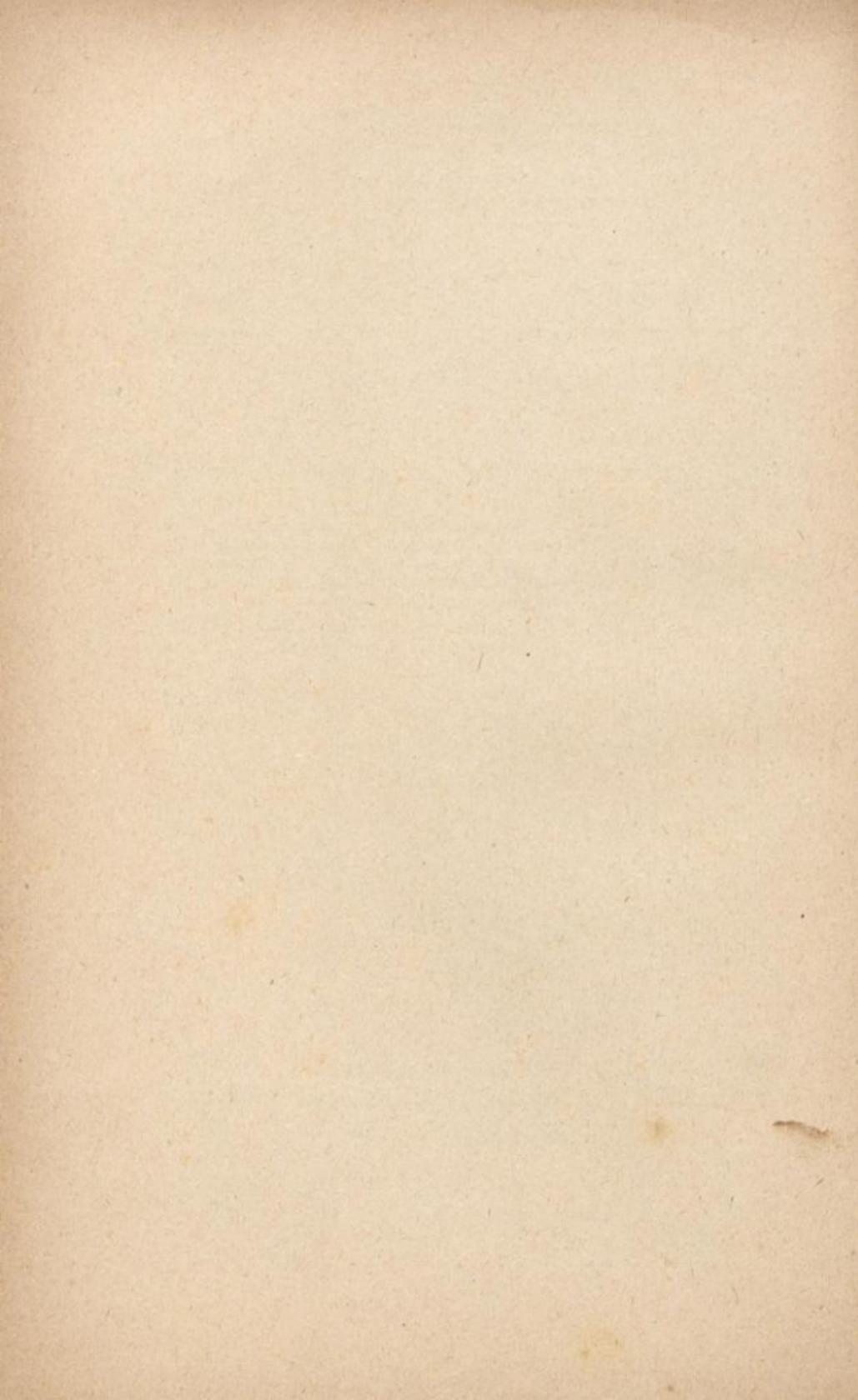
PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE
ALBERT SAVINE, ÉDITEUR
12, rue des Pyramides, 12

1892

Tous droits réservés

121670 R



NOTE DE L'ÉDITEUR

Le 15 novembre dernier, un nègre entra dans mon bureau et me remit un manuscrit en me demandant le prix que coûterait l'impression. Après diverses explications, je lui fixai pour en finir une somme qu'il me remit sur l'heure en billets de banque, disant qu'il accomplissait la volonté d'une personne décédée depuis plusieurs années en faisant connaître cette brochure. Puis il me quitta sans que je pusse l'arrêter ni obtenir d'autre explication.

Mon devoir d'honnête homme m'oblige à publier ce manuscrit. Il n'est pas sans actualité au moment où la France occupe au loin de nouvelles possessions. Le saisissant spectacle de la grande révolution a noyé dans l'oubli les désastres d'une colonie dont la prospérité étonna le monde, le nom de Saint-Domingue a passé comme sa gloire, son sol n'est plus que le triste Haïti ; la mère patrie a depuis longtemps perdu le souvenir des malheurs que ses déchirements ont causés. Nous croyons donc faire une œuvre utile en même temps qu'agréable en donnant au public ce récit d'une bourrasque de jeunesse et des révolutions. La belle et riche société créole d'autrefois ainsi que les souffrances dues à son subit effondrement y sont vivement dépeintes, elles n'ont pas

eu d'historien et c'est un des derniers témoins qui parle.

Sans prendre parti pour ou contre les opinions exprimées dans ces pages, il est impossible de refuser à celui qui semble y avoir mis toute son âme le don si rare d'émouvoir. Le fond, la forme éloignés des procédés du roman contemporain sont d'un auteur appartenant au XVIII^e siècle plutôt qu'au nôtre ; mais à côté des sentiments exaltés d'une passion contenue, on rencontre dans cette œuvre une vivacité d'expression, une sincérité de jugement qui lui donnent un véritable intérêt historique. Les notes qui y sont annexées montrent que rien n'y est fictif, et que les documents les plus certains corroborent cette vive peinture.



CORALLÉ

ÉPISODE DE LA RÉVOLUTION DE SAINT-DOMINGUE

CHAPITRE PREMIER

Je venais d'achever mes études à Sorèze. Je les y avais faites grâce à la bienveillance d'un Régent que ma raison et mon amour de la science avaient touché, ma naissance ne me donnant à cette époque aucun droit à un enseignement libéral. Mon père, petit artisan, gagnait péniblement sa nourriture et la mienne, c'était entièrement à la bonté de mon protecteur que je devais de me présenter

en classe d'une manière convenable. Mais j'étais grand, fort, bien portant, mes succès répondaient à ses soins. Toujours premier, couronné à tous les concours; pour récompense de mes efforts, il me faisait entrevoir quelques répétitions, et par la suite la place de suppléant dans sa chaire. Cette espérance comblait les vœux de ma famille et les miens. Je ne croyais pouvoir acquérir trop de science, pour mériter une position si fort au-dessus de tout ce que j'avais jamais rêvé. Je dévorais les livres; levé au petit jour, je me rendais utile à d'autres condisciples moins heureux que moi, et mon protecteur m'employait bien souvent à en pousser d'autres dont le précoce talent promettait de lui faire honneur. Cette vie dure et laborieuse me faisait

l'homme de la science. Je n'avais point les défauts de mon âge ; je n'étais coupable que d'un peu de rudesse et de brusquerie ; mon cœur était en parfait repos et silence , et de ce que j'avais vécu dans un milieu qui ne favorisait aucun écart, chacun vantait ma sagesse comme si elle fût déjà sortie victorieuse des épreuves où succombent les plus forts.

Le moment si désiré de me suffire approchait. On touchait à la fin de l'année scolaire de 1791 , lorsqu'on vint me chercher un soir de la part de mon protecteur. Je me hâte d'aller le trouver, je frappe à la porte de son cabinet. Il m'ouvre lui-même.

— Mon enfant, me dit-il, en m'embrassant chaleureusement, votre fortune

est faite ; j'ai trouvé une excellente occasion pour vous, je l'ai saisie. M. Desparre ramène ses fils dans la colonie ; il s'est adressé à moi pour lui trouver un jeune homme qui les y accompagne, et demeure quelque temps auprès d'eux. C'est un des habitants les plus riches, un de ces 85 députés de Saint-Domingue venus sur le vaisseau *le Léopard*, et dont la conduite a excité tant d'admiration. Je lui ai parlé de vous, tout est conclu, vous partez demain... Voilà un arrangement qui vous surprend, me dit le digne homme, voyant que je témoignais plus d'étonnement et de crainte que de plaisir, mais j'ai pensé à tout ; asseyez-vous là, et causons.

Et effectivement je m'assis ; j'en avais besoin, mes jambes tremblaient sous moi.

Les voyages n'étaient point alors ce

qu'ils sont aujourd'hui. J'avais vécu dans l'idée de ne jamais quitter ma ville natale, j'y jouissais déjà de la considération qu'attire une bonne conduite. Qu'aller chercher au loin, quand le but de mes désirs était si près d'être atteint?

Mais mon protecteur sembla répondre aux raisons, qui s'offraient en foule à mon esprit pour repousser le projet qu'il avait adopté en ma faveur.

— L'occasion de faire fortune, me dit-il, ne se présente pas tous les jours ; il faut la saisir coûte que coûte, si l'honneur n'a rien à y perdre. Vous amasserez plus de bien pendant une ou deux années de séjour aux îles, qu'ici pendant dix années de professorat. Les voyages ne sont pas perdus pour l'instruction, bien au contraire. J'ai souvent regretté pour

vous l'occasion de voir le monde, et de secouer un peu la poussière des classes ; une absence, un peu de bien, vous mettront en meilleure position. Vous me saurez gré, quelque jour, d'avoir été ferme en cette circonstance. Vous reviendrez, vos droits seront les mêmes, et je vous garderai mon affection.

Qu'avais-je à dire ? C'était un ami éclairé, bienveillant, qui me parlait ; il m'avait guidé jusque-là, et je m'étais toujours bien trouvé de ses avis.

— Mais je vais vous quitter et mon père aussi, balbutiai-je !

— Allons donc, allonc donc, dit le Régent en se détournant pour essuyer une larme, sommes-nous des enfants ? C'est une occasion unique, vous dis-je, qu'il ne faut pas laisser échapper.

Tenez, ajouta-t-il, en tirant un sac plein d'écus de sa caisse, voilà votre premier trimestre que je me suis fait compter par avance ; il faut vous équiper d'une manière convenable. Le reste vous sera compté dans la colonie.

J'allais me lever, mon protecteur me retint encore. Il ajouta quelques paternels avis aux renseignements qu'il pouvait me donner sur la famille dans laquelle j'entrais et sur le pays que j'allais habiter.

De la réserve, avant tout, me dit-il, c'est ce qui garde le plus les jeunes gens. Vous allez là en ami plutôt qu'en mentor ; ne prêchez que d'exemple, vous ferez assez en témoignant d'habitudes de travail et de modération dans une famille opulente. N'espérez pas y fonder d'amitiés solides. Autant que j'ai pu en juger par les enfants

qui nous sont confiés, je soupçonne les créoles susceptibles de toutes sortes d'impressions, mais je doute qu'on en puisse produire sur eux de durables. Quant aux déchirements politiques de la colonie, suite des nôtres, ne vous en préoccupez point, vous êtes étranger, vous passerez inaperçu. Surtout, mon cher, ajouta-t-il en me reconduisant (honneur inusité jusqu'alors), surtout pas de sottise d'amour; c'est une société qui s'écroule, des mœurs qui ne sauraient s'harmoniser avec les nôtres. Vos affections sont ici, faites votre petite affaire, et revenez ici cultiver les sciences que vous aimez.

Je l'embrassai en pleurant, touché du bien qu'il me voulait et désespéré de celui qu'il prétendait me faire. Je descen-

dis lentement cet escalier que j'avais monté tant de fois joyeux, sans autre fortune que l'espérance en l'avenir. Hélas ! celle qu'il m'envoyait chercher au loin devait me coûter bien des larmes !

Mon père fut encore plus épouvanté que je ne l'avais été de cette résolution et de ce brusque départ. Les hommes du peuple sont de tous les êtres ceux qui se repaissent le moins de chimères ; ils tiennent à ce qu'ils ont de bonheur bien plus qu'ils n'ambitionnent de l'augmenter ou de l'étendre. Traverser les mers, aller chercher des climats inconnus, quand il n'y avait que rien changer pour être heureux, lui parut démence. Il voulait aller trouver le Régent ; s'opposer à ce qui était conclu. Il se demandait de quel droit mon protecteur disposait ainsi de

moi sans le consulter, de quel droit il dérangeait un avenir si laborieusement préparé. Mais nous sentions au dedans l'étendue de ceux que donnent les bienfaits. Le Régent avait-il d'autres vues que mon bonheur, d'autre but que mon intérêt? Ne lui devions-nous pas tout ce que j'étais? Comment lui dire qu'il se trompait? prétendre juger mieux que lui quand il m'avait si bien conduit jusque-là? Tous ses conseils m'avaient profité. Son regard m'était venu chercher au milieu de tous; dans les épreuves ardues des examens et des concours, ce ferme et honnête appui ne m'avait jamais manqué. Mon père même, exaspéré dans le moment, rappelait à tous instants ce que nous lui devions. « Comment, un homme qui nous aimait tant, qui nous a fait tant de bien!

Je vis qu'il fallait céder : je finis même par penser que mon protecteur avait raison.

Quoique je fusse insensible aux préjugés de la naissance, ce qu'il avait dit de l'air du monde m'avait frappé ; en y réfléchissant, je trouvai qu'il y aurait de la douceur à en posséder les manières, et à les pratiquer dans l'obscurité. Je fis partager mon opinion à mon père, et peu à peu nous regardâmes cette décision avec moins d'effroi. Mon protecteur pouvait prendre mal un refus ; il se trouvait responsable de mon avenir en suivant ses avis. Deux années seraient bientôt écoulées ; la place de suppléant ne m'échapperait pas, et je reviendrais avec huit ou dix mille francs d'économies. C'était une fortune pour le temps et pour notre condition, dans un pays comme

Sorèze. Nous passâmes la nuit à causer. Les fils de M. Desparre ne nous étaient pas inconnus. Leur arrivée au collège avait fait époque et, quoique sept ans se fussent écoulés depuis, toute la ville s'en souvenait encore.

C'était ordinairement à cette époque, à l'âge de huit ou neuf ans, que les créoles lançaient ainsi à travers les mers, pour les faire élever en Europe, des enfants comblés jusque-là d'indulgence et d'amour. Sorèze, si renommé par ses études, voyait tous les ans arriver bon nombre de ces élèves des deux Indes, sans autre compagnie que celle du capitaine du navire sur lequel ils avaient fait la traversée. Le plus souvent, le correspondant choisi sur sa réputation de probité, n'était pas même connu de la famille.

Presque toujours c'était pour celui-ci une affaire de banque, de commerce; il recevait les fonds, payait, prélevait sa commission et, marié ou non marié, n'était pas tenu à faire plus. Quelquefois une année entière se passait sans qu'on reçût de lettre des parents. Les expressions de celles-ci, invariablement mesurées sur les notes des bulletins, les faisaient redouter plutôt que souhaiter des petits exilés, lorsqu'ils n'avaient point de succès. Et cependant, sevrés tout à coup des plus chères caresses, privés de soins souvent bien nécessaires, ils arrivaient et s'élevaient sans être trop péniblement affectés du changement, grâce à la mobilité de l'esprit dans le jeune âge, et à une suite de travaux et de jeux habilement combinés.

M. Desparre ne s'était pas entièrement écarté de l'usage ; un Bordelais, que ses propres affaires appelaient au Cap, se chargea pour lui de ses enfants, et le correspondant d'autres créoles fut aussi le leur. Seulement, sur les instances de M^{me} Desparre, quatre serviteurs noirs les accompagnèrent, et ce fut de la venue de ces esclaves et de l'attachement qu'ils témoignaient à leurs jeunes maîtres, que s'émut Sorèze. Cette petite troupe descendit à l'hôtel le plus considérable, et se promena deux jours dans la ville pour accoutumer M. Nelson et M. Frédéric (dont chacun voulut savoir le nom) à l'air du pays qu'ils devaient habiter. L'air intelligent et tranquille de ces noirs, le bien-être dont ils semblaient jouir, furent un sujet d'étonnement pour tous. On

cherchait en vain dans leur physionomie l'empreinte des excès et des mauvaises passions, qui, dans les derniers rangs, dégradent l'homme libre, on n'y trouvait que celle du contentement et de l'aménité. Les larges anneaux d'or qu'ils portaient aux oreilles, le tignon des femmes relevé de manière à montrer la finesse et l'éclat de leur madras, leurs soins, leur maternelle tendresse pour les deux petits garçons qui ne faisaient pas un pas sans les consulter du regard, étaient un tableau qui portait de douces émotions dans le cœur, et surprenait tout le monde. Je me rappelle avoir ouï plusieurs connaissances de mon père, adeptes des idées incendiaires qui se propageaient alors, dire hautement qu'il serait doux de perdre sa liberté pour se sentir aimé et traité ainsi.

Le moment définitif de la séparation venu, petits maîtres et serviteurs se quittèrent avec une convenance au-dessus de tout éloge ; les deux femmes enjoignirent mille fois aux enfants d'être dociles et appliqués, leur répétant dans leur naïf langage :

« Pas pleuré, M. Nelson ! pas pleuré, M. Frédérick ! zannées-là courtes, et fé ou grands et sages. »

Raisonnement qu'un savant n'eût pas osé formuler, tant il est du domaine du commun, mais remarquable dans la bouche de gens qu'on prétend abrutis par les mauvais traitements. Le Bordelais chargé de renvoyer les noirs à Saint-Domingue s'étant arrêté pour affaires à lui particulières trois jours de plus à Sorèze, ces fidèles créatures se tinrent constamment à la

porte du collègue, espérant entrevoir encore une fois leurs petits maîtres. Ils partirent sans que cette faveur leur fut accordée : « Ne dites pas que nous sommes venus, que nous avons pleuré, » fût leur dernière recommandation au portier.

Il ne fallait qu'un peu de bonne volonté pour interpréter favorablement ces circonstances. Obligé de m'y arrêter, je les jugeai avec l'inexpérience de mon âge et la présomption que donne un peu de savoir. Mon père, n'ayant pas les mêmes raisons que moi de voir les choses autrement qu'elles n'étaient, fit quelques objections, mais il avait trop de respect de ma science pour croire que je pusse me tromper en rien. Il se rangea de mon bord, et n'insista plus que sur la nécessité d'épargner et de mettre de côté pour

éviter à l'avenir tant de gênantes considérations. Celle dont nous fîmes le moins d'état fut l'assiette politique du pays ; quand même nous eussions eu les connaissances nécessaires pour en juger, l'éloignement l'eût adoucie pour nous. Les idées nouvelles s'infiltraient sans trouble et sans secousses dans notre paisible ville, grâce au sage enseignement du collègue et à la charité qui imposait silence aux Pères sur les blessures qu'ils pansaient.

Le lendemain nous nous rendîmes de bonne heure chez le Régent afin d'obtenir un sursis ; non que je tinsse à prolonger des moments douloureux pour mon père et pour moi, mais parce qu'il était impossible de faire dans une journée quelques préparatifs décents de départ.

J'étais déjà dans cette agitation que donne à la jeunesse l'attente du nouveau et de l'imprévu ; les impressions pénibles de la veille s'étaient en partie effacées, néanmoins je croyais ne souhaiter partir que pour reprendre avec plus de suite et de soin la vie paisible que je quittais. Mon protecteur fut charmé de nous trouver résignés ; il était plein de son projet, et nous vîmes bien qu'il n'eût pas été facile de l'en faire revenir. Il serra la main de mon père, se dit le promoteur de l'édifice de ma fortune :

« Qui sait, ajouta-t-il, en me jetant un regard de finesse et d'extrême bienveillance, qui sait si quelque jour il ne sera pas Régent. »

C'était un encouragement, un augure qui allait droit à mon cœur. Dans le transport de

ma reconnaissance, je me serais jeté à ses pieds si la présence de mon père ne m'eût retenu, mais le culte que je rendais à ce digne homme avait le caractère de la passion, je craignais d'en montrer l'excès, je ne voulais d'autre confident que moi-même.

Toutefois, mon émotion était visible, ma voix, qui trahissait les battements de mon cœur, donnait seule quelque sens aux paroles entrecoupées que je laissais échapper. Il m'en remercia en abaissant deux fois les paupières et la tête comme pour me dire : « C'est bien, c'est bien, je sais. » Quant à mon père, oppressé pour la première fois de sentiments qu'il ne pouvait rendre, il s'efforçait de cacher sa douleur et son embarras sous une animation dans laquelle se mêlaient le rire

et les larmes. Quant aux préparatifs de départ, le Régent demeura d'accord qu'il était difficile de les faire aussi précipitamment. Je trouvais une place, il est vrai, dans la voiture de M. Desparre, en ne me retardant pas, mais j'en pouvais payer une dans la diligence, et il fut convenu que nous demanderions trois jours de répit. Il n'y avait guère moyen de prétendre davantage; on ne devait rester que six semaines à Paris, et voir étant le but de mon voyage, il fallait mettre à profit les instants. Tous ces préliminaires arrêtés, le Régent me donna son heure pour me trouver avec lui chez M. Desparre, après quoi nous le quittâmes.

Cette présentation n'avait rien d'embarrassant pour moi. Si je n'avais vu

jusque-là que mes livres et la boutique de mon père, je n'étais pas non plus rongé d'envie, et l'idée de vivre avec des gens plus riches que moi ne me préoccupait point. Loin de là, je songeai avec orgueil que les jeunes gens dont j'allais devenir le compagnon assidu, avaient été témoins de mes succès, et je ne doutais point qu'ils ne leur donnassent de la considération pour ma personne. Je les savais intelligents, d'humeur douce et facile comme tous les créoles quand on ne les prend pas au sérieux, de sorte que le pénible était le souvenir d'un passé que j'aimais et que je devais reprendre, et non la crainte de l'avenir. Ces pensées rassérénant mes esprits, et mon père aussi reprenant courage, voyant comme l'argent facilite toutes

choses, nous fîmes presque gaîment achats de divers objets de toilette qui m'étaient indispensables. Je m'habillai ensuite, modelant, autant que le respect le permettait, ma tenue sur celle du Régent, et partant un peu à l'avance, selon mes habitudes de ponctualité, je me trouvai à la porte de M. Desparre à l'heure indiquée. Mon protecteur ne se fit pas attendre.

Nelson et Frédérick accoururent aussitôt qu'ils nous surent là, enchantés de m'avoir pour compagnon, et plus encore de partir. Ils le disaient franchement au Régent, sans témoigner aucun regret de quitter leurs camarades et leurs maîtres. La patrie, les affections qui les attendaient au loin, le bonheur de revoir leur père, ne semblaient pas non plus entrer

pour beaucoup dans leur contentement. La satisfaction de se livrer à toutes leurs volontés, le bien-être, le plaisir, paraissaient seuls y avoir part. Le Régent leur parla avec la même dignité que s'il eût été dans sa chaire, sans pourtant leur faire de morale. Mais, pour moi, habitué à lire dans ses yeux et sur son visage, je vis qu'il faisait peu de cas de natures que le passé ne touchait point. Nous étions dans ce même hôtel où huit ans plus tôt leurs fidèles serviteurs les avaient amenés ; nous voyions les murs à l'abri desquels ils s'étaient fait hommes, qu'ils allaient quitter pour toujours, et rien ne parlait à leur cœur.

Leur père ne tarda que quelques instants. Dès le premier abord, je cherchai à démêler quelle influence il aurait sur ma

vie ; mais soit que des idées arrêtées donnent seules un caractère à la physiologie, soit que je fusse trop inhabile, je ne vis rien dans la sienne qui pût attirer ou repousser. M. Desparre était de taille moyenne, recherché dans sa mise, d'agréables plutôt que de belles manières. Il avait quarante ans et n'en témoignait pas davantage, circonstance à interpréter en faveur d'un créole, ainsi que j'ai su depuis. Il répondit à peu près comme eût fait tout le monde aux paroles obligeantes que le Régent lui dit en ma faveur, l'assura que sa famille serait la mienne, sans qu'une main tendue vers moi me fit trop présumer de cette promesse. Pendant le peu de temps que nous demeurâmes avec lui, il passa en revue vingt sujets propres à défrayer

une année de conversation ; toutefois l'avenir de la colonie était son thème de prédilection. Il doutait si peu que les troubles dont elle était le théâtre ne fussent que passagers, qu'il venait de réaliser un héritage considérable qu'il avait fait à Marseille pour acheter des propriétés dans la ville même du Cap. Etranger à tous ces intérêts, j'attendais avec impatience qu'il parlât de l'emploi que j'acceptais et des devoirs qu'il m'imposait. Je me sentais des dispositions à le remplir dignement, et j'avais préparé dans mon esprit quelques phrases semées de latin selon la coutume, propres à répondre de mes intentions. Il n'en fut point question. Ce choix si important d'un ami et d'un mentor ne prenait dans l'esprit de M. Desparre que des propor-

tions fort ordinaires, la vente de ses produits avait seule le pouvoir de l'arrêter longuement ; le reste était accepté, subi ou repoussé sans autre formalité que l'inspiration du moment. Dans l'ignorance où j'étais de son caractère, je croyais subir de toutes pièces un examen qui donnait la mesure de mon cœur et de mon esprit, et je ne savais quelle contenance faire pour me rendre favorable un juge qui siégeait sans robe ni rabat. Le Régent mit fin à ma gêne en prenant congé *ex abrupto*, satisfait que les trois jours de congé n'eussent point fait de difficulté. J'embrassai Nelson et Frédérick, leur promettant de leur venir serrer la main au moment de leur départ.

L'heure de la classe approchait, cepen-

dant mon protecteur s'arrêta pour causer un instant avec moi.

Vous vous attendiez à la rhétorique des classes, à la rigueur d'une démonstration mathématique, me dit-il ; il est bon que vous sachiez qu'on peut être un galant homme et négliger l'une et l'autre, c'est l'oubli de cette vérité qui fait les pédants. M. Desparre est un de ces hommes avancés et éclairés de son pays ; il veut le bonheur des noirs autant qu'il est compatible avec la sécurité des blancs. Je crois qu'il possède des connaissances étendues sur la manière de les guérir et sur toutes les plantes des colonies. Profitez de ce qu'il sait sans vous préoccuper de ce qu'il ignore, il faut une certaine valeur personnelle pour se mouvoir avec discernement sans autre science

que l'observation. D'ailleurs, mon cher, ne l'oubliez pas, pour goûter en paix tout le charme de l'étude et de la retraite, il faut une expérience qui vous manque et un argent que vous n'avez pas.

Je vis bien que cette dernière considération était ce qui frappait le plus mon protecteur, et qu'il voulait, en me la remettant sous les yeux, me forcer à des convenances sans lesquelles il n'est point de bons rapports. J'étais résolu à n'y point manquer, et trouvai facilement des paroles pour le rassurer, mais je fus à court pour m'expliquer le vague dans lequel m'avait jeté cette visite. J'aurais voulu en être content ou mécontent, et je ne savais à qui m'en prendre de mon insuffisance à en asseoir un jugement. C'était l'étonnement du premier coup

d'œil jeté sur le monde. Le Régent qui me devinait n'en insista que plus fortement sur la nécessité de quitter pour un temps l'étroite atmosphère des classes, et il ne mit fin à ses exhortations que pressé par les externes qui arrivaient de toutes parts.

Dès que je rentrai, nous nous occupâmes de m'organiser un trousseau. Nous nous en tirâmes assez facilement et sans perdre de temps, car Sorèze n'était pas entièrement dépourvu de ressources en ce genre. Mes habitudes rendaient en outre mes besoins très bornés sous ce rapport, et de plus nous dépensions à regret cet argent avant-coureur de l'indépendance et prix de ma liberté. Les derniers moments furent entièrement consacrés à mes livres. J'au-

rais voulu les avoir tous avec moi ; cependant je décidai de n'emporter que ceux nécessaires au travail des deux licences auxquelles je me préparais, et quelques volumes classiques grecs et latins que je voulais remettre sous les yeux de Nelson et de Frédérick. Mes livres étant ce que j'aimais le mieux, les laisser à mon père était lui laisser une partie de moi-même. Je ne songeais pas sans douleur qu'aux jours de fête il viendrait s'enfermer près d'eux pour se rapprocher de moi, et qu'il chercherait vainement dans la vue des objets à mon usage, l'animation et le contentement qu'il ressentait, moi présent, de mes luttes et de mes succès ; je doutai d'un avenir inauguré par ses larmes, et ce fut en pleurant que je traçai sur mon tableau quelques signes

et quelques chiffres pour lui faire illusion.

Notre repas fut triste. Mon père parla de l'importance que j'aurais au retour, du bien qu'il faudrait acheter, des partis que je pourrais prétendre, sans retrouver le franc rire qui lui était familier. De mon côté j'affectai d'oublier aussi le présent pour ne parler que de l'avenir. Je le forçai de garder la majeure partie de l'argent qui nous était resté; je le suppliai de ne point économiser si le travail faisait défaut, surtout s'il était malade. A cela il ne voulut répondre autre chose, si ce n'est que cet argent ferait des petits en mon absence. Les larmes le gagnaient; pour ne point succomber à une émotion contagieuse, aussitôt que nous eûmes fini de manger il me poussa dans ma

chambre, prétextant le besoin que j'avais de prendre du repos avant de monter en voiture.

« Va ! mon garçon, me dit-il, sentant que je l'embrassais avec une effusion extraordinaire, le Régent nous fait payer bien cher le secours qu'il nous a prêté ; j'aimerais mieux que tu fusses ouvrier comme moi. »

Je pensais de même ; j'aurais fait sur l'heure abandon de ma science pour lui rendre le bonheur et ne point le quitter. Et cependant telles sont les contradictions de notre cœur, que nous eussions peut-être vu avec plus de regret que de plaisir, un revirement contraire à des dispositions dont nous étions si chagrins.

Je ne me couchai point. J'avais passé les deux dernières nuits sans dormir, je

n'espérais pas reposer dans celle-ci. Je m'assis sur ma malle, la tête appuyée dans mes mains, désespéré de quitter Sorèze, le Régent, mon père, les camarades laborieux qui venaient me consulter. Je vis les choses comme je les avais vues tout d'abord, car c'est le propre d'un esprit neuf de ne point s'embarrasser dans toutes les combinaisons qui troublent le jugement. Le courage me manqua. Hélas ! A quels excès de regrets je me fusse abandonné, si j'eusse pu connaître combien ces regrets étaient justes et légitimes ! Je me croyais faible, et j'étais sage de trouver préférable une pauvre obscurité à un chemin de fortune qui me jetait au loin sans autre appui que moi-même, comme si les regards de la famille et des amis étaient de trop à vingt-deux ans, comme s'il man-

quait d'esprits aventureux, d'imaginations vagabondes pour colporter la civilisation et défrayer le monde des romans ! Enfin, à trois heures, mon père entra dans ma chambre, ses yeux étaient rougis et enflés, lui aussi ne s'était point couché. Nous descendîmes silencieusement mes effets. Nous semblions craindre que des paroles fissent jour à une explosion inutile de larmes et de regrets. En sortant, nous trouvâmes plusieurs de mes camarades qui venaient me faire la conduite. La vue de ces braves jeunes gens nous réconforta un peu. Ils se réjouissaient si sincèrement de ce qu'ils appelaient ma fortune, que mon père, très facile à impressionner comme toutes les natures vives et incultes, se serait peut-être laissé gagner à leur entrain si le Régent ne fût aussi arrivé

pour me dire adieu. Loin que cette preuve d'amitié adoucît sa peine, il éclata en sanglots en le voyant. Ce fut un moment poignant pour moi. Le postillon avait enfourché ses chevaux, le conducteur était sur l'impériale, on n'attendait plus que moi ; et j'embrassais avec étreinte cet homme qui jusque-là n'avait point su lui-même combien il m'aimait. Mes camarades nous entourèrent, le Régent nous sépara : — Partez, mon fils, me dit-il, partez, c'est un enfant que j'adopte, ne vous inquiétez pas.

— Ne t'inquiète pas, crièrent tout d'une voix mes amis, nous aurons soin de lui !

Et je me jetai dans la voiture suffoqué par mes larmes, en répétant : « Ayez soin de lui ! »

CHAPITRE II

Mes compagnons de route firent leur possible pour me distraire, mais loin de répondre à leurs avances, je me renfermai dans mon chagrin, l'aggravant de toutes les circonstances qui pouvaient l'adoucir. De ce que je ne faisais pas la route à la manière échevelée de mes courses à Sorèze, je croyais sentir les lourdes chaînes de la dépendance, l'air chaud de la voiture me semblait épais et humide comme celui d'un donjon ; j'étais obsédé de la

compassion dont j'étais l'objet, j'aurais trouvé de la douceur à me désespérer et à pleurer sans être consolé. Cependant, la manière de voyager à cette époque apportait forcément de la distraction ; celle que je goûtais le plus était de marcher à côté du conducteur dans les montées. Faisant trêve à mes larmes pour tirer parti de sa petite science, je mêlais à ses discours quelques mots qui témoignaient de mon déplaisir, je soulageais le poids de mon cœur en donnant faussement raison à son allure et à son langage contre les formes de la société avec laquelle j'allais me trouver aux prises, et néanmoins, ranimé par le grand air et la marche, je remontais en voiture prendre avec satisfaction la place dont je faisais fi. Mais les relais de nuit étaient des moments de tristesse contre

lesquels l'orgueil ne pouvait rien. Voir la lumière des falots se projeter incertaine sur les objets, entendre les chevaux sortir lentement de leur écurie traînant les courroies de leurs harnais après eux, me semblait chaque fois un nouveau départ de Sorèze. Toutes les lois de la nature me semblaient transgressées par une agitation qui mettait à vif ma douleur, et redonnait au chagrin les heures du repos et de l'oubli. Ces sensations furent les seuls événements de ce voyage. Il s'accomplit sans que les catastrophes, que j'appelais à mon aide pour nous faire rebrousser chemin, vinssent l'assaillir, et j'approchai de Paris avec le dédain de l'ignorance pour les grandes choses.

Ali, le nègre de confiance de M. Desparre, m'attendait aux diligences. Il eut

pour moi à mon arrivée toutes ces attentions de serviteurs intelligents et dévoués. Je me laissai faire par lassitude de combattre. Toutes mes idées, depuis l'instant qu'il avait été question de ce fatal voyage, n'avaient été qu'une incessante révolte contre la raison ; mon corps se ressentait de la lutte avant que mon esprit en recueillît le fruit.

M. Desparre occupait le premier de l'hôtel L..., place Vendôme. Il y menait un train de prince. Sa table était servie avec abondance et richesse, et pendant le temps que nous restâmes à Paris, je n'y vis jamais moins de quinze à vingt invités par repas. Nelson et Frédérick usaient de cette grande existence avec tant de laisser-aller et de naturel, que je ne pouvais m'étonner assez qu'ils se fussent rési-

gnés au régime du collège. D'ordinaire je rencontrais la famille pour la première fois à l'heure du déjeuner, ensuite mes amis et moi nous passions la journée à voir ce que la capitale offre de plus remarquable. Nous assistâmes à plusieurs séances de l'Assemblée nationale, mais, quoique je fusse porté pour les rhéteurs, j'avais sous les yeux un exemple de maîtres trop faciles et d'esclaves trop heureux pour croire jugées en dernier ressort les grandes questions qu'on y traitait alors. Je dus à la position que j'occupais de rester en dehors de toutes ces agitations, et de me restreindre à l'amour du petit coin où j'avais vécu. Le soir nous allions aux meilleurs spectacles ; nous n'étions à la maison juste que pour dîner et nous coucher.

Mon chagrin et mon ennui cédèrent à

ces distractions, et firent place à un âpre besoin de connaître. Mais, tandis que mes amis préparés par les soins et les délicatesses d'une heureuse naissance, saisissaient de premier abord les beautés de tout ce que nous passions en revue, il me fallait, moi, étudier pour admirer. Les théâtres même qui passionnent tant la jeunesse ne me disaient rien ; je n'y voyais qu'oripeaux et contorsions. Nelson et Frédérick en étaient idolâtres : tout ce qui était art et goût faisait vibrer les fibres de leur cœur. Je profitai sous ce rapport bien plus de leur société, qu'ils ne tirèrent parti de la mienne. Les connaissances intuitives qu'ils déployaient à chaque instant, les agréments de leurs dehors et de leur esprit étaient des stimulants qui redoublaient ma fièvre de savoir ; je comp-

tais sur la science pour me mettre à leur niveau, ignorant qu'ils conserveraient toujours sur moi les avantages qu'ils devaient à leur première éducation. Au surplus, ce genre de supériorité si blessant pour les petits ne pouvait emprunter de formes meilleures pour se faire aimer ; il était impossible de voir de plus aimables camarades, d'hommes qui prétendissent moins imposer leurs idées et leurs volontés aux autres.

Ali, notre cicerone, avait pris beaucoup des qualités de ses maîtres. M. Desparre l'avait fait instruire, et l'esprit de ce noir s'était merveilleusement accommodé des connaissances qui s'acquièrent sans trop de travail. Pendant trois ans que M. Desparre était demeuré à Paris pour se faire traiter d'une cécité dont il avait heureu-

sement guéri, Ali, les yeux de son maître, avait retenu mot pour mot tout ce qu'il avait entendu. Il savait par cœur l'historique de tous les monuments et de toutes les rues de Paris. Il contait avec une gravité qui faisait pâmer de rire Nelson et Frédérick. Comme ces accès de gaieté allaient jusqu'à la moquerie, j'en étais fort embarrassé dans les premiers temps ; mais, outre que mes remontrances n'eussent servi à rien, Ali conservait un air si tranquille, que j'étais tenté de croire (comme je l'entendais répéter souvent) que les noirs ne sentent rien. Je me trompais ; dans des circonstances cruelles j'en vis un grand nombre déployer beaucoup d'énergie et de cœur, seulement Ali ne voulait point connaître les torts de maîtres pleins de bontés pour lui. Ce sentiment

commun à beaucoup d'esclaves contraste avec les rapports pleins d'ingratitude et de défiance établis par les services payés.

L'époque grosse d'événements et de malheurs à laquelle M. Desparre se trouvait mêlé cette fois en France, n'était pas envisagée par les créoles avec le même effroi qu'elle inspirait aux hommes plus instruits des révolutions. Désintéressés, seuls nobles (Louis XIV leur avait accordé à tous le droit de porter l'épée) qui par des édits pussent s'occuper de trafiquer sans déroger, les habitants les plus capables de juger, tels que M. Desparre lui-même, acceptaient avec courage les luttes et les douleurs engendrées par l'esprit du siècle. Ils appelaient, de leur vœux les progrès qui impliquaient à leurs sens, l'émancipation politique de leur

riche et beau pays, mais non la liberté des noirs, question qu'ils se réservaient. Confians en la bonté de leur cause, ils jettaient sur l'avenir un regard serein, malgré un concours de circonstances fait pour envenimer les points brûlants. Ceux donc qui en 1791 se trouvaient à Paris pour dépenser en quelques mois, selon leur coutume, le revenu de plusieurs années, jouissaient de la vie comme à leur ordinaire; ils se réunissaient les uns chez les autres, et le plus souvent chez M. Desparre, qui recevait à toute heure. Empressés de se voir, de se plaire, ils causaient avec agrément sans s'inquiéter du fond ni de la forme, jouaient sans se préoccuper de la perte ou du gain, ne se quittaient qu'après avoir projeté des promenades

et des fêtes. Il y avait dans tout ce monde une élégance sans apprêts que je n'ai pas vue ailleurs, une facilité à donner et à dépenser toute princière et de seigneurs, l'orgueil ou la vertu n'y entraient pour rien, c'était la générosité spontanée des pays où l'abondance est l'ordinaire de la vie. Les Européens en relations avec M. Desparre ne faisaient pas autrement ; c'étaient des financiers, des nobles, des personnes de la marine et de l'armée, tenant toutes par quelque bout aux Colonies. Si nombreuses que fussent ces relations, je n'y ai rien vu où l'esprit et le bon goût eussent à reprendre.

Au milieu de gens d'un commerce si facile, je ne perdais rien de ma raideur ; je passais pour ridicule et savant, réputation au gré de M. Desparre, qui ne

m'avait pris que par ton, et de fait j'en méritais bien la moitié. Plein des grands sentiments dont on fait état dans les livres, je ne pouvais m'étonner assez d'une société qui s'étudiait à vivre sans s'évertuer et combattre. Ce que j'y voyais d'agrément me semblait trop payé par un laisser-aller plus favorable à la paix qu'à l'équité et aux grandes choses. J'aurais voulu, dans ces natures frivoles, trouver l'exemple d'héroïques vertus, comme si elles ne faisaient point assez en m'instruisant de ces mille façons de parler propres aux gens d'esprit et de loisirs. Tous mes transports de vingt ans étaient au fond d'une critique que l'expérience justifia néanmoins, mais qu'une main sage et douce eût eu intérêt à me garder, et je jouissais sans compromettre

l'avenir. Cette direction me manquait et tout avis bienveillant aussi. J'avais reçu si gauchement quelques avances et quelques plaisanteries sur mon supposé pédantisme, qu'excepté Nelson et Frédérick, personne ne me parla plus guère. Je n'en était que plus attaché à mon sens, à des études sur lesquelles je déversais un excédent de vie. Levé tous les jours à cinq heures, je travaillais jusqu'à dix qu'on annonçait le déjeuner. Nelson et Frédérick sortaient juste à ce moment de leur chambre, et le plus souvent de leur lit ; ils avaient rejeté si loin à mon arrivée mes propositions de grec et de latin, que je suivais les avis du Régent sans prétendre davantage. Nous n'en étions que meilleurs amis ; les visites d'apparat, dont je m'étais dispensé, seules nous

séparaient. J'employais ces moments à retracer dans de longues pages l'impression que me faisait éprouver ce Paris des vieux et saisissants souvenirs, et, au moment du départ, je les envoyai au Régent et à mon père dont je reçus des lettres qui me firent fondre en larmes au souvenir de leur amitié.

Le retour vers le passé me rendit tant de faiblesse que le cœur m'eût manqué pour passer outre et m'embarquer, sans un événement qui ne me laissa d'autre chemin que celui de la route tracée. Il était patent, qu'en s'embarquant inopinément pour venir se soumettre au jugement de la mère-patrie, les 85 députés venus sur le *Léopard* avaient évité à leur pays un conflit qui eût précipité des malheurs qu'ils ne purent, hélas ! que retarder.

L'Assemblée nationale en avait jugé ainsi; elle avait hautement approuvé leur conduite; des couronnes civiques leur semblaient destinées, quand la Commune décréta qu'ils ne pourraient retourner dans leur pays avant d'avoir rendu compte de leur délibération à Saint-Marc. Cette mesure, dont par bonheur les seules conséquences furent d'apporter quelque trouble dans les affaires particulières des députés, força M. Desparre à laisser ses fils partir seuls, au lieu de les accompagner en passant par les colonies espagnoles comme il l'avait arrêté peu avant. C'est alors que, me croyant nécessaire à mes deux amis, je sentis mon honneur engagé à les suivre. Quant à M. Desparre, peu soucieux de la Commune et toujours confiant en l'ave-

nir, il s'occupa de tourner à son profit les nouvelles dispositions qu'il avait à prendre. Aidé de ses fils auxquels le négoce allait aussi bien qu'à lui, quoique Frédérick eût déclaré qu'il entrerait dans l'armée, en peu de jours la maison se remplit de marchandises de toutes sortes, meubles, argenterie, étoffes, bijoux destinés à être revendus à grand profit au Cap. Cette subite transformation de Nelson et de Frédérick, leur aplomb à compter, à supputer, leur bonne grâce ainsi que celle de leur père, au milieu de tous leurs paquets et ballots, me firent honte des années d'apprentissage qu'il fallait à Sorèze, et peut-être dans toute la France, pour être apte à débiter quelques aunes de toile. Les soirées, les dîners allaient toujours leur train, on

causait, avec un abandon inconnu en Europe, des déboursés, du gain qu'on se promettait, chacun prenant part à des affaires plus ou moins semblables aux leurs.

Fort éloigné d'avoir en mes moyens la confiance nécessaire pour être mêlé à ce mouvement commercial inopiné, j'offris timidement des services qu'on se garda d'accepter, et de fait je n'avais rien de ce qu'il fallait pour un tel entrain. Je passai donc ces derniers moments à me promener dans les rues sombres et étroites qui avoisinaient la Sorbonne, non en désespéré comme je l'avais fait souvent, mais en homme laborieux cherchant à se retremper à la vue de ces murs austères, et à fortifier l'impression qu'il en voulait emporter. J'achetai les programmes des

concours, les livres qui me manquaient pour me préparer à mes licences. Je me traçai un plan d'études et de conduite dont je ne devais pas me départir. Jours heureux ! Ivre de joie en songeant à des grades, à une éclatante revanche de ces années sacrifiées à Plutus, je faisais des lieues dans des rues solitaires en caressant ces rêves ! Rien ne pouvait m'en distraire, ni le cruel tableau de la Révolution, ni l'aimable nature des amis dont j'étais entouré. Et ils se sont réalisés ces rêves ! comme tous ceux qu'on poursuit avec opiniâtreté. Je me suis assis en maître dans le réceptacle de la science, une foule intelligente a suivi mes leçons, et le fond de mon cœur toujours oppressé d'un souvenir refusa tout contentement.

Tandis que je m'éprenais de la rue

Serpente et autres, M. Desparre et ses fils avançaient si fort leurs affaires que nous quittâmes bientôt Paris pour Nantes où nous nous embarquâmes. Personne ne doutant que le décret de la Commune ne fût bientôt rappelé, mes deux amis et leur père se séparèrent gaie-ment. Je fis bonne contenance, préoccupé seulement, contre mon attente, des relations qui m'attendaient par delà l'Océan. En quittant Paris j'étais à leur porte, et de nouvelles sympathies à conquérir m'inquiétaient. Il ressortait des conversations de chaque jour, et de ce que M. Desparre avait dit à mon protecteur, qu'après la mort de sa femme arrivée quatre ans après le départ de Nelson et de Frédérick, la direction de sa maison était restée à une de ses filles

mariée depuis. Son gendre, M. Linare, vivait avec lui, et leurs deux maisons n'en faisaient qu'une, leurs affaires et propriétés étant divisées néanmoins. M^{me} Linare avait une sœur, une sœur dont Nelson et Frédérick ne parlaient jamais non plus que leur père ; son existence n'était révélée que par l'indiscrétion de quelques amis qui demandaient de temps à autre : « Comment va l'aînée ? » à quoi il était invariablement répondu : « Bien, ou, très bien. » Ce silence à l'égard d'une si proche parente aurait pu me faire soupçonner un malheur, ou un drame de famille, comme on dit aujourd'hui, si, plus curieux de pénétrer les affaires des autres, je n'eusse repoussé toute idée n'ayant trait, selon moi, à mes projets d'avenir. Je le remarquai à peine, et m'étudiai à deviner

M^{me} Linare à laquelle chacun semblait porter un certain respect, M. Linare que Nelson et Frédérick désiraient connaître, et M^{me} Legras dont le nom revenait souvent. Cette dame, l'habitante la plus riche de l'île et marraine de Nelson, avait une fille que ses espérances de fortune rendaient un parti désirable pour l'un de mes deux amis. Une union semblait concertée entre les deux familles et, se fêtant et recevant tous les jours, j'allais devenir l'hôte des deux. Je voyais donc nouvelle et double répétition du malaise que j'éprouvais au milieu des connaissances de M. Desparre, à cause de l'infériorité de mes dehors, et ces pensées qui me venaient tout à coup me firent compagnie jusqu'au Cap.

CHAPITRE III

L'inerte expectative d'un soulagement physique dont j'avais grand besoin avait remplacé toute pensée, quand la belle rade du Cap et Saint-Domingue s'offrirent à mes regards. C'était la terre d'exil, mais elle reposait ma vue de l'horizon sans bornes de l'Océan, et montrait pour la première fois à mes yeux la grande et triste nature des tropiques. Je ne pus voir sans surprise et admiration cette belle île portée comme une corbeille de fleurs au milieu des flots.

A mesure que nous approchions, les superbes rochers si justement nommés Côtes-de-Fer présentaient leurs flancs rougeâtres et la luxuriante végétation qui couvrait leurs hauteurs. L'œil suivait ravi cette magnifique ceinture, et s'abaissait comme elle au sud-est, pour admirer aux pieds des mornes arrondis la ville florissante du Cap. Ses maisons blanches groupées en îlots, ses rues parfaitement alignées permettaient de l'embrasser tout entière, et de pénétrer jusqu'aux montagnes qui formaient le fond de ce beau tableau.

Malgré l'incertitude des temps, une foule de navires se pressaient autour d'elle, non serrés les uns contre les autres comme nous le voyons dans nos ports, mais libres de leurs mouvements et en

partie mouillés au large. Des embarcations de toutes sortes allaient et venaient incessamment d'un point à un autre, et la vague puissante de l'Océan frappait et caressait tour à tour cette terre surgie de son sein.

Aussitôt notre bâtiment signalé, Madame Linare envoya un canot avec des rafraîchissements et nous fit dire d'attendre la fin du jour pour descendre à terre, mais Nelson et Frédérick dédaignant cet avis, nous débarquâmes à midi. Le soleil dardait ses rayons avec une intensité qui brûlait et aveuglait tout à la fois. Cependant, grâce au vent d'est qui souffle tous les jours sur Saint-Domingue dès que le soleil paraît, et croît à mesure que cet astre s'élève sur l'horizon, la vie n'était point suspendue comme dans les

pays où la chaleur énerve et tue. Des nègres vigoureux soulevaient, roulaient, transportaient des sacs, des caisses, des tonneaux ; des colons et d'avidés étrangers arpentaient le port et surveillaient les embarquements. Heureusement pour moi, car le feu semblait sortir de terre, la maison de M^{me} Linare n'était que juste assez loin pour faire apprécier la fraîcheur et le bien-être qu'on goûtait en y entrant.

D'un seul étage, cette belle demeure s'étendait d'un côté sur la rue du Gouvernement, de l'autre sur une cour spacieuse ombragée de figuiers. Tel était le luxe de cette construction simple et petite en apparence, qu'on descendait dans les magasins de M. Linare, lesquels se trouvaient en dessous, par un escalier de

marbre blanc. Des cloisons légères en partie à jour lui donnaient à l'intérieur un air de grandeur et de fête ; les jaspes, les bois précieux et odorants, les laques rouges du Japon reluisaient de toutes parts ; mais rien n'en relevait l'insulaire élégance comme les esclaves demi-nus qui, sans se faire entendre, veillaient à un bien-être d'une extrême recherche. Plusieurs se tenaient, quand nous entrâmes, appuyés impassibles et dignes contre les piliers de ces vastes salles, comme des génies attentifs aux ordres d'une fée.

M. Linare vint à notre rencontre. Quant à la reine de ce séjour, seule, contre l'ordinaire des colonies, où l'on est sans cesse entouré, elle nous attendait étendue sur canapé de rotin dans une superbe galerie fermée de persiennes

étroitement closes, et dans laquelle des plantes magnifiques formaient un double rempart contre la lumière et la chaleur. A un froid baiser près donné à ses frères, l'accueil qu'elle nous fit fut le même à tous trois. M^{me} Linare parlait peu, écoutait d'un air plus qu'indifférent quoique au fond elle ne manquât ni de vivacité, ni de grâce. Personne n'allait contre son humeur ; M^{me} Legras qu'elle aimait et considérait se soumettait comme les autres. C'était la seule maison de l'île où l'on ne reçût que le soir, la seule avec laquelle il fallait user de formalités. Nelson et Frédérick, ne tenant peut-être pas à plus de tendresse qu'ils n'eussent pu ou voulu en rendre, se montrèrent enchantés de leur sœur. Ils parlèrent pêle-mêle du collège, de leur père, des amis qu'ils

avaient quittés, de ceux qu'ils allaient revoir, et nous nous retirâmes dans les pièces qui nous étaient préparées, chacun suivi d'un nègre destiné à n'avoir plus d'autre volonté que la nôtre. Je hasardai à ce sujet quelques réflexions mal reçues et montrant d'en être peu touché, M^{me} Linare et moi nous ne nous parlâmes plus guère. Je la détestais instinctivement, la vanité seule l'obligea à me souffrir. Elle trouvait bien que ses frères eussent de plus que les autres jeunes gens de la colonie un précepteur dont ils ne faisaient absolument rien, à vrai dire, mais l'essentiel mérite eût été une adoration perpétuelle de sa personne et le talent de l'amuser.

Elle tenait à passer pour belle et l'eût été sans un caractère chagrin, un regard

si dur, que je ne compris jamais qu'une telle prétention pût être consentie ; un mot de bonté de sa part, et j'allais pleurer comme un enfant, tant j'étais ému de me trouver dans un pays si nouveau, si distant de mon cher et triste Sorèze, mais jeté durement sur mes gardes par une femme, quand je sentais sans m'en rendre compte que tout bonheur vient de ce côté, je revêtis, et pour longtemps encore, la rude enveloppe dont je commençais à me dépouiller.

Nous fîmes, ce soir-là et les suivants, connaissance avec tous les créoles et les étrangers de distinction du Cap. Malgré les sentiments hostiles dont mon début avec M^{me} Linare m'avait rempli pour cette société, je fus forcé de reconnaître qu'elle était la même que celle que j'avais

vue à Paris, et que les exigences dont on couvre parfois le manque d'affabilité et de bienveillance lui étaient inconnues. Aimable et gaie, quoique composée de gens dont les intérêts étaient si gravement compromis, l'attention qu'elle donnait aux événements qui traversaient si cruellement ses plaisirs et ses affaires, ne troublait point sa manière d'être ordinaire. On s'efforçait de les maîtriser sans redouter l'avenir. Plus de foi dans de sinistres présages eût-elle conjuré les désastres qui attendaient les malheureux colons?... C'est ce dont il est permis de douter, et, dans les horreurs du dénouement et de l'exil, leur résignation et leur légèreté d'esprit les a sauvés du désespoir.

Il me sembla que j'avais vécu jusque-là dans une autre vie. Loin que l'on vît

au Cap aucun de ces petits métiers, ressource de l'indigence, l'or y était une monnaie commune, et les créoles en faisaient une généreuse ostentation. M^{me} Legras envoya à chacun de mes deux amis cent portugaises le jour de notre arrivée ; elle me fit remettre à moi, mêlées à quelques graines, produit curieux du pays, une quantité notable de petites pierres moitié terreuses, moitié brillantes, dont j'ignorai quelque temps la valeur ; c'étaient des pépites de l'Ozanna, rivière de l'île qui charrie à l'Océan ce superflu d'une si riche terre. Les caractères, à l'avenant de moyens qui peuvent tout, n'avaient rien du calcul ou de la retenue des nôtres ; libéraux et passionnés, ils n'étaient contenus que par l'amour d'une vie facile. Malgré cette loi fondamentale

de l'esclavage qui veut que l'esclave n'ait rien qui ne soit à son maître, les quadruples roulaient dans les mains des noirs, et on leur en demandait si peu de compte, que Nelson s'adressa plus d'une fois à sa nourrice pour satisfaire ses fantaisies. Quant à l'épargne que j'estimais une vertu, elle n'était ni appréciée, ni connue, ni même possible. Plus je contemplais cette abondance et ces mœurs, plus tout s'élargissait devant moi, et plus, en regardant en arrière, ce qui leur était opposé me paraissait petit.

Le sort m'avait favorisé dans mes relations. M^{me} Legras avait toutes les qualités compatibles avec sa partialité pour M^{me} Linare ; elle aimait Nelson et Frédéric et me fit amitié à cause d'eux. Sa fille, grande et belle personne qui ne manquait

pas d'esprit, bornait ses prétentions à passer la journée couchée sur une natte. Les mouvements les plus indispensables lui étaient odieux, et elle gardait constamment sa négresse autour d'elle pour s'éviter de bouger en quoi que ce fût. Six millions de dot, autant d'espérance, avaient néanmoins séduit bien des lords et des seigneurs français, mais M^{lle} Legras avait horreur d'un changement dans ses habitudes et du calcul qui faisait rechercher une créole de si loin. Cette conquête était réservée à Nelson pour lequel parlèrent sa bonne mine et des souvenirs d'enfance. Les deux familles le virent avec plaisir ; toutefois il ne fut question de rien pour le moment, car il venait à peine d'accomplir dix-sept ans.

Quant à M. Linare dont je m'étais

fait vingt portraits si différents de la réalité, tout le monde était bien avec lui pourvu qu'on ne prît pas sur ses moments. Livré à de grandes affaires commerciales, mêlé à toutes celles de la colonie, on ne le voyait guère que le soir. C'était alors qu'il accordait audience, pour ainsi dire, à toutes les personnes de note qui recherchaient son crédit ou ses lumières. Tous les partis l'estimaient, le voulaient pour intermédiaire; sans le génie du trafic, qui lui faisait incessamment tourner les yeux de ce côté, personne n'eût pu davantage pour la bonne cause. Sa femme le laissait en repos en ce qui touchait ces questions principales, et conduisait sa maison sans l'importuner de fautes ou de châtimement. En retour, elle le menait comme elle l'en-

tendait pour ce qui était de la famille et de l'intérieur, si bien qu'il était considérable au dehors et nul au dedans, ce qui arrive très souvent.

Mais la personne dont la connaissance me fut infiniment agréable fut celle de M. l'abbé Collin de Sévigné. Parent de M. Desparre et retiré aux îles, dès les premiers troubles de France, il desservait avec l'abbé Cibotte la cathédrale du Cap. De beaucoup d'esprit et de savoir et passionné pour son ministère, il voyait avec amertume des nouveautés qui rompaient avec le passé et mettaient en péril l'existence d'une société dont les instincts répondaient à ses idées de noble et de seigneur. Ce sentiment, son mépris souverain de la politique et des systèmes dans un temps où chacun traitait des

affaires publiques, donnaient à sa conversation un tour caustique qui prêtait à la discussion ; toutefois on n'y trouvait avec lui que plaisir et profit, car il avait en propre l'exacte mesure des convenances, et par héritage le secret de bien dire. Voué exclusivement aux fonctions de son ministère, ne voulant pour bonheur que celui de parents dont il était chéri, son cœur semblait fermé à tout autre intérêt ; aussi inspirait-il le respect plutôt que la confiance. Mais ses lumières, au service de tous, dès qu'il en était requis, son excellent sens, en faisaient un guide précieux que je m'appliquai à ménager. Je lui dus pour le moment de ne pas précipiter mon jugement sur des coutumes qui m'étaient étrangères, et d'attendre pour les approuver ou les blâmer que l'expérience

m'eût démontré leur raison d'être. Que de fois, en me rappelant cet esprit juste et sage, j'ai reporté ma vue sur la galerie parfumée d'où les voix de Nelson et de Frédérick vous arrivaient pleines de rire ! Même les événements qui poussaient à sa ruine le plus beau pays du monde prenaient, dans cette atmosphère calme et douce, de rassurantes couleurs ! Le jour s'y fit pour moi sur les affaires si compliquées du moment, comme celui des tropiques qui inonde de lumière aussitôt qu'il paraît.

J'adoptai nécessairement l'opinion de mes amis. Je considérai ces opulents colons, dont le faste allait si bien à la splendeur de ces climats, légitimes possesseurs d'un pays qu'ils avaient rendu si prospère ; je les crus seuls juges com-

pétents du régime qui lui convenait ; j'applaudis quand Frédérick nous quitta pour aller combattre les révoltés de l'ouest : les mulâtres qui reniaient un côté de leur origine et s'insurgeaient contre l'autre m'inspiraient peu d'intérêt, j'aimais mieux les noirs.

Toutefois je ne me vis pas sans surprise dans un pays si bouleversé. L'insurrection aux portes de la ville, ses drames sanglants déroulés jusque dans les rues du Cap, me semblaient plus qu'un retrait sur nos plaisirs et sur notre agrément ; je voyais à chaque instant notre grande existence compromise, les alarmes des Européens me semblaient bien plus fondées que la sécurité de mes amis. Porté par mon caractère à y croire, par mon âge à voir l'avenir en beau, mes

premières lettres furent pleines des contrastes de cette position. Tantôt j'entrais dans les détails de ce luxe qui, malgré l'état permanent de siège, faisait prendre les ordres de chaque convive pour tous les repas ; tantôt je décrivais ces alertes que promenaient le meurtre et l'incendie. Le Régent me répondit, inflexible dans son idée ; mon père, ne considérant que ma sécurité, m'écrivait de revenir. Les craintes de son affection n'eurent de moi qu'une attention secondaire. La prospérité du Borgne, quartier de l'île que je visitai peu après, justifiait la persistance de mon protecteur ; l'ordre que j'y vis régner, l'absence presque totale de châtiment sur ces habitations heureuses séduisirent mon esprit, ami d'ordre et de méthode, et déterminèrent mes destinées.

CHAPITRE IV

Le climat, meurtrier pour les Européens, respectait le calme de ma vie ; le bien-être dont j'étais entouré en neutralisait les funestes effets. Il ne m'imposait d'autre mesure que celle de changer les études circonscrites que je m'étais proposées, pour les études plus larges de l'observation. Des demeures toujours ouvertes, des serviteurs l'ombre de leur maîtres ne permettaient point le recueillement dans lequel j'étais habitué à travailler. Mais,

que de bibliothèques il m'eût fallu lire, pour me donner une idée des différents caractères que je passais chaque jour en revue, et qui entraînaient la connaissance des carrières et des lieux qui les avaient formés. A côté des âpres Marseillais portés par l'amour du gain à exposer leur vie dans cette zone brûlante, et dépouillés chaque jour par les belles mulâtresses de Saint-Marc et du Cap, se montraient les officiers de la flotte et de l'armée. Décimés par la maladie, mécontents du présent, incertains de l'avenir, c'était toujours le corps remarquable, [force effective et morale de la société. Son amour de l'ordre, du devoir, son passé justement respecté leur traçaient individuellement un lumineux chemin entre tous ces conflits des passions et de la politique. Combien d'entre

eux, victimes des servitudes militaires, trouvèrent alors à Saint-Domingue une mort prématurée ! Longtemps après ces années d'exil, l'image d'un jeune lieutenant que j'y vis mourir affligeait douloureusement ma pensée. Il passait plusieurs fois par jour devant la demeure de M^{me} Linare pour les besoins du service, et à son arrivée, sa démarche active, son teint éclatant le firent d'abord remarquer. Deux mois plus tard il toussait, la couleur livide, précurseur des plus graves accidents, avait remplacé celles de la santé et de la jeunesse, et courbé, s'efforçant de dominer le mal par une forte volonté, il se traînait attendant un congé. On souffrait à le voir emprisonné dans son uniforme, sans autre abri pour repousser des rayons de feu, qu'un tricorne encore hardiment posé

sur le côté. M^{me} Linare le fit entrer souvent et se reposer ; pendant quelques jours il fut l'hôte et l'ami de la maison. Hélas ! on ne put qu'adoucir ses derniers moments et transmettre pour lui, à sa famille, établie dans l'humide et froide, mais saine Picardie, les adieux d'un fils tombé obscurément loin d'elle au service de la Patrie.

Il fallait la nature tendre et vive des créoles pour s'arrêter à des malheurs particuliers ; le siècle avait déjà l'allure affairée qu'il a léguée au suivant (septembre 1792), et l'arrivée des commissaires Santhonax et Polverel mettait tout en mouvement. Une répulsion instinctive ferma l'hospitalière demeure de M^{me} Linare à ces farouches républicains. Quant aux troupes qu'ils amenaient, on ne pouvait

qu'en détourner la vue avec compassion. Les pluies d'automne commençaient, elles tombaient à flots pendant deux ou trois heures chaque jour, précédées d'un redoublement de chaleur dont l'effet ne fut que trop sensible sur ces malheureux arrivants. Par intervalles, le trouble de la nature suspendait toute autre considération. Pour nous, réunis dans un salon intérieur dès que les nuages cachaient le jour, nous prêtions l'oreille au fracas des tonnerres et aux propos de Nelson, dont rien ne pouvait altérer la belle humeur et l'entrain. Cependant la pesanteur insupportable et toujours croissante de l'atmosphère annihilait tous sentiments autres que ceux de la souffrance et de la crainte; on ne commençait à respirer que lorsque des torrents d'eau traversés d'éclairs

menaçaient de renverser tout. M^{me} Linare avait une si grande peur de l'orage, qu'elle se tenait tout ce temps assise par terre sous un grand parapluie de soie. M^{lle} Legras, accoudée sur sa natte, suçait des cannes ; seul j'étais abîmé dans la contemplation de ces phénomènes dont les proportions reculent l'horizon de notre esprit.

Après ces tourmentes, la nuit se passait tranquille, et je profitais des premières lueurs pour me rendre à un petit jardin que M. Desparre possédait aux portes du Cap. Deux jeunes esclaves fort intelligents le cultivaient. Les curieuses explications de ces deux noirs sur leurs travaux, leurs faciles moyens pour remplacer les produits de l'industrie et de l'art par ceux de la nature, me donnèrent peu à

peu un extrême désir de connaître l'intérieur de l'île. Un séjour à la campagne avait été projeté, mais le brigandage, reste de la révolte à ce moment apaisée dans le nord, rendant les routes peu sûres, ce projet semblait indéfiniment ajourné; les circonstances qui précipitaient toutes choses y firent revenir.

Jusque-là l'agrément de notre intérieur avait en partie fermé nos yeux au vide toujours plus grand qui se faisait parmi les étrangers reçus chez M^{me} Linare, mais la mortalité prenant tout à coup des proportions alarmantes, force fut de compter avec le cruel fléau. Frédérick allait y échapper; il avait pris définitivement du service et s'embarquait pour allait rejoindre à Jérémie le corps du général... Effrayé des risques que nous courions,

Nelson et moi en restant au Cap, M. Desparre, qui venait d'arriver, saisit cette occasion de nous éloigner. Nous partîmes avec Frédérick, et son bâtiment nous laissa au Borgne encore non envahi par l'ère des révolutions. Nous ne fîmes que traverser ce quartier qui compte plusieurs lieues de côte; nous nous dirigeâmes de suite sur le Limbé, et de là nous gagnâmes sans accident les secondes hauteurs qui dominant le Cap. C'était dans cette zone parfaitement salubre, à l'entrée des belles plaines du nord, que s'étendait l'habitation patrimoniale, pour ainsi dire, de la famille, la belle caféière appelée le Corail.

Jeune, mais toujours en garde contre mes impressions, rien ne pouvait alors grandir pour moi les sites de Saint-Do-

mingue ; leur seule beauté idéalisa à mes yeux ce pays. Notre courte traversée du Cap au Port-Margot me parut un enchantement ; la belle rade foraine que nous quitions, l'abrupte et sauvage nature du Mont-Rouge, la baie d'Acul et sa riche culture, attachèrent tour à tour passionnément mes regards ; les plus sombres prévisions disparaissaient à contempler ces superbes paysages, elles faisaient place à la confiance fille du soleil et de la lumière.

Cependant une indicible inquiétude, vague pressentiment de l'avenir, traversa mon admiration devant le Mont-Rouge ; pendant un moment je ne pus contenir les battements de mon cœur.

La récolte commençait quand nous arrivâmes. Rien ne m'a paru beau depuis

comme cette merveilleuse habitation, comme ce site qui dominait la mer, comme ces champs de jolis arbustes d'entre lesquels s'élevait de loin en loin un bananier. Plus tard leur floraison blanche et parfumée, leur aspect de corail devaient bien autrement me séduire, mais pour l'heure, plus curieux que sensible, mon admiration se traduisait hautement.

Nelson, touché de ce sentiment, me montra en détail ces lieux qui l'avaient vu naître ; les plantations que je visitai d'abord, le palais si modestement appelé la grand'case, et les cases des noirs. Celles-ci à un petit quart de lieue de la demeure principale, formaient par leur agglomération un village qui ne me parut différent de ceux de France que

par la gaieté et la couleur de ses habitants. Contents de leur sort, fidèles et bien conduits, ils semblaient imbus de cette grande maxime, que l'habitude et la raison rendent tout supportable. En somme, l'attitude guerrière des habitants du Borgne empêchait la ruine d'approcher de ce côté, et l'intelligence créole, laissée à sa propre intuition, marchait avec le temps.

Mon attente des tableaux que j'avais pressentis dans le petit jardin du Cap ne fut pas trompée. M. Desparre s'était plu à faire du Corail un musée de ce genre. Depuis le bois trompette des forêts jusqu'à la plante de glace qu'un rayon de soleil anéantit, toutes les aimables surprises de la flore des tropiques s'y trouvaient réunies. Les bananiers abaissant

dans les subites pluies leur long feuillage, et formant un rempart impénétrable autour des nègres rassemblés sous ce toit léger, les plantes des varindas ne laissant pénétrer à travers leur magique éclat qu'une lumière méditative, étaient, entre autres, des spectacles que je ne pouvais me lasser d'admirer.

Loin du bruit, princièrement servi, je goûtai, dans cette belle demeure, des jours rarement connus de placide bonheur. Une félicité tranquille, répandue dans l'air même, modéra mon amour de la science. Je passais des heures entières, étendu sous une superbe tonnelle qui dominait la rade, repaissant mes yeux de l'étincelante lumière, du mouvement des vaisseaux, de la vue du port dont le bruit semblait monter jusqu'à moi. Même

le canon des forts Picolet et Bel-Air, même les lettres que je reçus de France, furent sans prise sur cet enchantement ; la vie, dans cette heureuse atmosphère, se révélait comme un parfum délicieux dont l'excellence tient en suspens le courant des idées.

Nelson rompit le charme en m'appelant sur la sucrerie de M^{me} Legras. Un matin il était parti m'enjoignant strictement de ne pas le suivre, et depuis n'avait fait savoir que verbalement de ses nouvelles. Enfin une lettre de lui arriva. « Je me remettrai sous votre férule, m'écrivait-il en riant, dès que les affaires qui ont amené ces dames ici seront terminées. En attendant, sachez que nous allons au Cap, et que les cannes sont en fleurs ; venez voir décembre par ici

pour en parler quelque jour à Sorèze. Nous reviendrons vous prendre pour aller tous ensemble au Corail. » Dans un *post-scriptum* il ajoutait : « Santhonax s'est débarrassé de Polverel qu'il a envoyé dans l'ouest, et nous restons avec ce brouillon. »

Une heure après, abrité du soleil par les haies de campêches et les arbres élevés qui bordaient la route, je galopais dans la direction de la sucrerie ; j'espérais par cette diligence trouver encore Nelson et l'embrasser. Malheureusement, mauvais cavalier et persuadé par mon guide de me reposer un peu, j'arrivai qu'il était déjà loin.

L'habitation de M^{me} Legras, située dans la partie basse du Borgne, n'avait, au premier aspect, rien de commun avec



le beau et paisible Corail. Les forges, les moulins, les charrues, les chaudières, les claies incessamment chargées, le bruit, le mouvement des travailleurs, des chevaux, du bétail, tout, sauf l'excessive chaleur, rappelait les vastes exploitations de l'Europe, et les conditions ordinaires de la vie. Il fallait suivre les ondulations de ces belles pièces de cannes, dont les gracieux panaches flottaient mollement ; il fallait s'égarer sous les limoniers et citronniers de la grand'case pour retrouver le milieu contemplatif et doux que je venais de quitter, milieu d'idéale séduction près duquel l'activité fébrile de la sucrerie me parut un mauvais rêve. Cependant, ramené à mon passé par ce labeur, je devins l'ombre pour ainsi dire du gérant, et je gagnai de m'instruire des

prodiges que peuvent accomplir la volonté et l'intelligence. Je n'ai point reconnu, aux portraits que j'ai vu tracer de leurs pareils, les aimables administrateurs des deux belles habitations sur lesquelles j'ai vécu à Saint-Domingue ; tous deux humains, instruits, usant avec modération d'un prestige vieux comme le monde, répandaient autour d'eux les germes d'une heureuse facilité d'esprit. Résolus, pleins d'initiative, c'était sur leur seule personne que reposaient le gouvernement le rendement, et même la santé de ces cinq ou six cents noirs : tâche ardue dans laquelle ils n'étaient aidés que par d'autres noirs civilisés au contact des blancs.

Si les travaux de la sucrerie se fussent bornés à la fabrication, jamais je n'aurais

accordé aux plaines basses du Borgne des beautés égales à celles des hauteurs ; mais, conduit dans les forêts pour la coupe des bois, et par la récolte dans les champs de cannes, je rendis justice à cette nature, expansion de feu pour ainsi dire. Toutes les formes, à quelque règne qu'elles appartenissent, toutes les couleurs décelaient la richesse. Le soleil donnait à chaque teinte un éclat si prodigieux que les noirs eux-mêmes en étaient transformés ; soit qu'ils levassent la hache sur les géants du sol, soit que leur faucille légère tranchât par le pied les roseaux traversés de pourpre et d'or, partout leur couleur reposait doucement la vue.

Ce fut pourtant au milieu de ces effets de lumière si éclatants et si beaux que

me revint avec persistance le souvenir de Sorèze et de sa campagne, comme si, prêt à trahir ses résolutions, mon cœur eût crié vers ses lares. Mais que pouvait la mémoire d'humbles joies contre une magnificence qui pénétrait les sens ? Je revoyais le sobre paysage, l'esprit distrait par le roucoulement des ramiers, par le bruit mystérieux du murmure, par une surabondance de vie que décelait toute la création. Inquiet de ces sentiments, j'écrivis au Cap dans l'intention d'y revenir et Nelson me répondit :

« La présence des blancs sur les habitations est plus que jamais désirable, et vous ne coûtez pas plus à M^{me} Legras qu'un de ces petits oiseaux qui viennent piller les claies, ne mettez donc plus sur le tapis vos leçons, devoirs, etc. »

CHAPITRE V

Depuis trois mois je n'avais vu qu'à de rares intervalles mes amis, quand tout à coup, M^{me} Legras arriva avec sa fille.

— Préparez-vous, me dit-elle, nous sommes de noce, de grand gala demain. L'aînée se marie, la présentation a lieu demain au Corail, plus de soixante personnes y sont déjà réunies. Pour ma fille et moi, il a été convenu que nous arriverions d'ici, afin de vous avertir et de vous prendre avec nous.

Et comme je lui témoignais ma satisfaction d'un événement dont elle semblait réjouie, elle passa à me dire quelques mots d'un silence inexplicable dans une famille où tout était honorable et au grand jour. A mesure qu'elle parlait, je complétais son récit par les réflexions que me suggérait le caractère de M^{me} Linare et par l'antipathie des créoles pour les longs combats.

La nature avait mis à l'épreuve les meilleurs sentiments de M. et M^{me} Desparre en leur donnant deux filles d'humeur si différente qu'il semblait impossible de les voir jamais corder ensemble. M^{me} Linare, la cadette de trois ans, belle et audacieuse autant que sa sœur était douce et timide, dès son enfance occupa tout le monde de ses saillies et de ses

volontés. L'aînée silencieuse et réservée, isolée par son caractère, qui ne la rapprochait d'aucun des membres de sa nombreuse famille, semblait un reproche vivant du culte dont sa sœur se rendait forcément l'objet ; et tandis que celle-ci gagnait, par un perpétuel contact avec les siens, de les accoutumer à ses caprices et à ses exigences, celle-là, développant ses facultés d'après ses seuls instincts, gardait des aspérités toujours cause de discorde. Car il en est des hommes comme des cailloux de la mer, un choc incessant les uniformise, et ils prennent à vivre solitaires des qualités plus ou moins bonnes qui scandalisent le plus grand nombre.

— Nous ne pouvions nous expliquer, continua M^{me} Legras cette enfant qui nous

était étrangère, et à laquelle on ne pouvait cependant reprocher rien de sérieux ; nous sentions que sa sœur prenait sur nous un empire qu'elle a conservé, et dont l'aînée eut à souffrir, mais c'était un ordre de choses qui s'établissait naturellement, qu'on n'eût pas renversé sans peine, et que leurs parents acceptaient sans conteste. Ne gagnant rien par notre exemple sur cette mésintelligence qui nous troublait tous, nous séparâmes les deux sœurs. Je pris l'aînée chez moi pour l'élever avec ma fille ; mais cet essai fut infructueux, et M. et M^{me} Desparre résolurent d'éloigner une enfant dont la présence ne permettait aucun épanchement.

Ici, M^{me} Legras, sans s'arrêter au triste spectacle d'une sœur expulsée de la maison paternelle au profit d'une autre sœur,

passa à me faire connaître l'ami que ses sympathies avaient porté à demander l'aînée.

Don Thomas Aléo était une espèce de sage. Il avait borné sa vie aux soins d'une petite habitation ou kounouque, située sur la pointe de l'île qui tourne la baie du Cap. Philanthrope autant que pouvait l'être un homme amoureux des colonies, il dirigeait ses vingt-cinq ou trente nègres lui-même, et réussissait à les conduire sans employer ni rigueurs, ni châtimens. La nature de son exploitation favorisait cette douceur. Elle consistait dans la coupe de bois d'acajou, travail qui n'astreint point aux retours journaliers de l'esclavage. L'excédent de fatigue auquel il oblige quelquefois se compensait, pour les noirs de Don Thomas, par de longs moments de

loisirs à la case, temps qu'ils employaient à ramasser, pour leur propre compte, quelques parcelles de ces biens semés sur le sol de Saint-Domingue. Aussi les moyens d'échange ne leur manquaient pas, quand les caboteurs venaient prendre le bois précieux qu'ils avaient abattu. Leur ambition et celle de Don Thomas n'allaient pas plus loin. Séparés du reste du monde par l'abord difficile de ce petit coin, et par la surveillance des habitations voisines qui empêchaient leurs nègres de communiquer avec des esclaves conduits en république, maîtres et serviteurs semblaient ne devoir être jamais troublés par les idées nouvelles. Il ne manquait à ce petit Etat qui réalisait les rêves les plus heureux et les plus sages, qu'un lien cher à tous, qui en assurât la durée.

Le ciel si favorable à Don Thomas, en bornant ses désirs, lui avait aussi donné une compagne fidèle et dévouée. C'était aidé d'un seul noir et d'elle qu'il avait planté le premier caféier, la première igname de la Kounouque. Quinze années écoulées depuis n'avaient ralenti ni ses soins, ni sa tendresse. Bonne et simple, soigneuse de plaire au point de passer pour belle, elle ne croyait pouvoir assez pour son mari et ses esclaves. Un crime, un crime irrémissible pour les habitants du nord, irréprochables dans leurs alliances, annulait toutes ces qualités ; on la croyait de sang mêlé. Aussi, rarement, passait-elle les limites de sa petite habitation, plus rarement encore venait-on la voir. Don Thomas, d'une instruction plus qu'ordinaire, vivait tranquille et laissait dire ses

voisins. Le bruit, les nouvelles, les cris même de la Révolution expiraient aux pieds de sa montagne aussi doucement que la vague la plus douce sur le sable le plus fin. Non qu'il fût coupable de mépris pour de sanglantes misères, de dédain pour l'opinion, mais sa vie déversait sur les plus sombres tableaux un peu de sa pureté et de sa transparence. Cependant, comme les plus faibles mortels, sans fermer complètement les yeux aux bienfaits de la Providence, sa femme et lui soupiraient pour les joies qui leur manquaient. Ni leur étroite amitié, ni la demeure qu'ils avaient créée, ni le zèle de leurs esclaves ne les rendaient complètement heureux ; ils n'avaient point d'enfant et ce chagrin était l'inconsolable chagrin de la case.

M^{me} Legras pressa la fin de ce récit ; elle revenait avec ennui sur des circonstances qui les avaient arrêtés, et auxquelles je me sentais prendre malgré moi une immense part.

— M^{me} Aléo, me fit-elle remarquer, leur était encore à cette heure presque inconnue. Don Thomas, ami de M. Desparre qu'il avait même enseigné, répéta souvent ses visites au Corail lors des difficultés de sa famille. L'aînée lui était sympathique ; quand il fut arrêté qu'elle partirait pour la France, il éclata en prières, en tendres considérations, et cette enfant deshéritée des affections les plus naturelles et les plus chères, passa de la splendide habitation aux portes du Cap, sur l'établissement encore informe de Don Thomas. Elle avait douze ans, dix autres années

s'étaient écoulées depuis. Je l'ai revue deux fois, ajouta avec la plus complète indifférence M^{me} Legras, lors du départ de Nelson et de Frédérick, et peu après la mort de sa mère ; elle paraissait effarouchée de se trouver au milieu de nous.

J'étais indigné ! Un tel manque de justice et de cœur me révoltait, et le trouver au même degré dans tous les membres d'une famille me paraissait sans précédents.

Le mariage de M^{me} Linare, la naissance de ses deux enfants ne changea rien à cette position ; tous rapports même avaient cessé depuis trois ans, Don Thomas ayant écrit avoir distribué à ses nègres quelques présents indignes d'être reçus ; de sorte que la Kounouque et ses habitants étaient complètement oubliés,

quand Don Thomas se présenta inopinément au Cap chez M^{me} Linare, pour demander la main de sa fille d'adoption pour Don Ygnacio de Urriguia.

Mon cœur battit de joie à cette éclatante et douce vendetta. Le nom du puissant armateur de Saint-Yague remplissait toutes les Antilles ; il n'était bruit que de ses prises, et de l'esprit chevaleresque de ses équipages. Ils s'attaquaient aux plus forts navires de guerre et même à des convois, les réduisaient, en tiraient un butin immense, et déposaient tous ces trésors dans les cavernes de la côte. De Saint-Yague, assis aux bords de la mer, jusqu'à Barracou perché sur des rochers à quatre lieues de là, on allait sur les terres du vieux Urriguia, lequel ne connaissait que deux choses au monde :

l'honneur de ses lettres de marque, et son fils dont chacun vantait les aimables qualités. C'était ce jeune Espagnol qui demandait l'ainée.

Le voile ainsi levé sur cette fille de M. Desparre, M^{me} Legras, se sentant sans doute plus à l'aise, parla librement des circonstances accessoires de ce récit ; elle les disait tenir du roman, encore qu'on y pût voir le doigt de la Providence. Un orage avait conduit le vieux Urriguia chez Don Thomas ; forcé par des torrents de pluie de quitter l'embarcation sur laquelle il était en reconnaissance dans ces parages, il avait poussé jusqu'à la Kou-nouque dont la charitable coutume était de mettre un fanal à son toit dans les gros temps. Séduit par cet aimable intérieur, par celle qu'il appelait la

lumière de la case, sa franche cordialité ne tarissait pas, et tandis qu'elle lui faisait des amis de ses hôtes, son esprit aventureux et castillan s'éprenait de doux rêves ; car les scènes de ses hardies expéditions, loin d'avoir endurci son cœur, l'avaient rendu plus sensible à leurs contrastes. La belle humeur de cette famille isolée et peu nombreuse le ravissait ; et comme tout semble disposé pour une heureuse entente dans les amitiés soudaines, il se trouvait qu'on parlait à la case la seule langue qu'il entendît, Don Thomas ayant appris ce bel idiome dans les courses de sa jeunesse, et l'ayant enseigné à sa femme et à sa fille. Eloignés les uns et les autres de revenir de leurs premières impressions, on crut de sa personne et de ses affaires ce qu'il en

voulut dire : qu'il était un habitant de la partie espagnole conduisant par mer des chevaux à Jérémie, et qu'en panne depuis plusieurs heures, l'idée lui avait pris de descendre à terre admirer de plus près la côte ; surpris par l'orage, il avait demandé refuge à la forêt. Lors donc qu'au matin, surpris on le chercha vainement, ce fut de sa seule personne que s'inquiétèrent ses nouveaux amis. La pluie avait cessé, mais les chemins devenus impraticables, on craignit que, sorti avant le jour de la case, il ne lui fût arrivé malheur. Nul bâtiment n'était en vue. On explora en tout sens ces montagnes, on regarda tristement le flot s'avancer craignant de recueillir un corps, et pendant bien des jours il ne sembla devoir durer de cette apparition qu'une

énigme et un douloureux souvenir. Toutefois Don Thomas ne pouvait en détacher son cœur ; les vagues espérances qu'il avait conçues lui demeuraient, quand Don Ygnacio parut inopinément sur la Kounouque. A son tour, non moins surpris et charmé, il prit tout entière pour son compte cette date de pluie et d'orage.

— Vous voyez, me dit en terminant M^{me} Legras, que les créoles espagnols sont de tous les hommes les plus romanesques du monde ; mais que penser de Don Thomas qui terminait sans s'inquiéter de nous, alors même que les Urriguia n'étaient encore pour lui que des petits habitants du Cibao ? Ce n'est qu'obligé de nommer M. Desparre qu'il connut la qualité de ceux qu'il mettait si légèrement dans notre famille. Jugez ! dans son

désert trouver un tel parti pour l'ainée ! Et nous porter cette nouvelle ! Il est radieux, et dit que la plus chaude amitié ne peut rêver un rapprochement plus heureux.

Pourquoi mon cœur reçut-il un coup de ces derniers mots ? J'avais écouté avidement, je m'étais complété les faits que M^{me} Legras avait abrégés, l'image de deux perles limpides de rosée, poussées l'une vers l'autre au matin par le balancement d'une fleur s'était présentée à mon esprit, mais plus la fin de cette histoire approchait, moins j'accordais à un autre qu'à moi, de sentir et d'aimer.

Le lendemain, la nature entière s'était parée pour une fête. L'éphémère floraison des caféiers qui se renouvelle trois et quatre fois l'an avait eu lieu pendant la

nuît, et les innombrables petites étoiles blanches dont ces arbustes étaient couverts remplissaient l'air de leur parfum. J'avais dit l'habitation de M. Desparre un Elysée, je la revoyais une Idalie ; l'enivrante odeur de ses cent huit carreaux de culture, les toilettes légères, les a-parté lui donnaient un aspect plein de similitude avec les circonstances qui nous ramenaient.

Comme si les flots de la révolte se fussent retirés devant ce retour de fête au Corail, les affaires avaient pris tout à coup meilleure tournure ; plusieurs des invités de M. Desparre venaient de fort loin ; tous confirmaient, par leur présence et les nouvelles qu'ils donnaient de leurs paroisses, la réalité de cette éclaircie. Une lettre de Frédérick, arrivée sur l'habita-

tion en même temps que nous, rendait le même témoignage. Le noir fidèle qui s'était chargé de la remettre avait pu venir du Mirebalais, quartier éloigné de l'ouest, sans être inquiété par les bandes d'insurgés répandues partout sur les routes ; ainsi, la lassitude des partis faisait l'effet d'un retour à la concorde. M. Desparre et ses amis causaient de l'avenir comme si le sol n'eût jamais tremblé. Et comment croire à des jours de deuil et d'exil dans cette belle demeure, où tout parlait de bonheur, où sans apprêts quelconques, quatre-vingts personnes étaient si grandement reçues ?

La présence des dames Legras combla de joie tout le monde, et particulièrement M^{me} Linare, qui voulait, pour ce bon

accord de famille, toute la solennité possible. Une réception tronquée ou confuse l'eût désespérée. Pour éviter rien de semblable, M. Linare et Nelson, envoyés au Limbé au-devant de M. Aléo et des fiancés, devaient, à leur arrivée, leur faire les honneurs d'un petit festin dans les appartements qui leur étaient préparés, et leur laisser le temps de se remettre de leur émotion et de leur petit voyage, avant de se présenter. D'un autre côté, M^{me} Linare et M. Desparre réunissaient leurs invités dans une collation, aussitôt les coureurs annoncés. De sorte que tout le monde rendu sur l'habitation à midi, les deux sœurs ne se virent qu'à trois heures. Plus de chaleur et d'empressement n'entraît pas dans la nature de M^{me} Linare, l'éclat en tint lieu, et personne

ne s'en formalisa. Ainsi savent s'imposer certains caractères.

De quelque côté qu'on tournât, la vue était si belle sur cette magnifique habitation, que l'art semblait ne pouvoir jamais y rivaliser avec la nature. Cependant le dedans n'était pas indigne du dehors. D'heureuses proportions, une rare élégance dans leur aménagement, impressionnaient vivement en entrant dans les salons de la Grand'Case. Cette fois, malgré la douce harmonie des ondes de l'air remuées par des voix heureuses, ils semblaient transportés dans des régions hyperborées, tant la floraison des caféiers formait au dehors des aspects surprenants de neige.

M. Linare et Nelson nous ayant rejoints, nous nous réunîmes tous dans le

salon destiné à la cérémonie. Chacun se mit de soi, sans surprise, sans embarras, en la place qu'il devait occuper. M^{me} Linare et M^{me} Legras s'assirent sur un beau et grand sofa qui faisait face aux riches tentures qui séparaient ce salon de celui attenant à la tonnelle, leurs parentes et amies sur les sièges de bambou dorés qui garnissaient les côtés sur un double rang. Les hommes se tenaient debout derrière elles. Entraîné à faire avec esprit, je demeurai en arrière de tout le monde, émerveillé de cette simple et noble ordonnance, et de l'ensemble de ces lieux où devait se modifier si soudainement tout mon être. Enfin vers trois heures, Ali souleva les tentures et annonça les fiancés.

O gaieté! douce lumière du visage,

prîtes-vous jamais des traits plus charmants? Elle s'avancait au bras de Don Ygnacio couvert de dentelle et de soie, selon la mode du temps, et suivie de Don Thomas, fier du beau couple qu'il patronnait. Son aimable physionomie, son élégante et simple parure, ses magnifiques cheveux d'un châtain si riche et si doux, en faisaient l'idéal de la grâce et de la beauté. Une explosion de surprise et d'admiration l'accueillit, et son généreux pardon couvrant tant de torts, tout fut confusion et bonheur quand elle courut serrer sa sœur dans ses bras.

Assises à côté l'une de l'autre sur ce sofa qui tenait le haut bout de la salle, plus d'une fois la chaleur de cette réception se renouvela; alors elle se levait

ainsi que sa sœur, et se prêtait à l'admiration d'amis qui lui étaient inconnus, de parents qu'elle n'avait jamais vus. M^{me} Linare, trop pénétrante des affaires, trop satisfaite de l'éclat de cette fête, pour la gâter par de l'humeur, voyait contente ces hommages, et ses regards se portaient fiers et doux sur tout ce qui l'entourait. La présence de sa sœur la transformait ; du moins je les voyais l'une modelée par les amours, l'autre sculptée par leur mère, toutes deux montrant par le contraste de leurs personnes, de leur ajustement même, l'excellence de deux extrêmes. Je ne pouvais détourner mes yeux de ce tableau ; l'empreinte s'en fixait indélébile sur mon cœur. Pour la première fois j'entendis prononcer ce nom si doux de Corallé que Don Thomas

lui avait donné en souvenir de l'Italie ; pour la première fois je me sentais tressaillir d'un bonheur qui donnait à tous mes sens l'agitation de la fièvre.

Que devins-je, quand, poussé près d'elle par ce flot de bienvenue, ma main effleura sa main, son regard se plongea dans le mien, et ne fit plus qu'un de nos deux âmes ! Hélas ! je vis d'un coup, sans pouvoir m'y soustraire, l'énormité de ma folie ; j'aurais béni le fer qui, tranchant à l'instant mes jours, eût assuré le bonheur des siens.

La lecture du contrat, le petit discours de l'abbé de Sévigné, chef-d'œuvre de sensibilité l'un, et l'autre de largesse, me tirèrent un peu de ce trouble extrême. M. Desparre, malgré les combats de générosité qu'il avait dû soutenir, assurait

une riche dot à sa fille, mais c'était peu pour le sentiment dont chacun était pressé. M^{me} Legras fit verser dans une grande soupière d'argent que M. Desparre avait fait poser sur une table, et où il avait pris le contrat, cent onces d'or; un parent éloigné y mit la dotation d'une maison; un autre celle d'un bâtiment; beaucoup des bijoux précieux. Que de doux embrassements, que de chaleureux souhaits, que de projets d'avenir! Et c'est à six mois de là, quand la célébration du mariage devait renouveler toutes ces joies que s'effondrait la colonie.

Le souper, servi sous la superbe tonnelle qui dominait la rade, comptait cent couverts. Le parfum des fleurs et des fruits, le doux éclat des lumières, les nombreux esclaves munis d'aiguères

d'argent pour la commodité des convives donnaient à ce festin un aspect féerique. Pénétré de cette heureuse atmosphère, je regardais ému ces femmes jeunes et belles, ou plutôt je n'en voyais qu'une qui changeait la nature entière pour moi ; j'admirais furtivement le contour fin et doux de son visage, le ruban rose qui traversait ses cheveux, le délicat tissu dont elle était habillée, tout contribuait à l'enivrement de mes sens, jusqu'à l'amour de Don Ygnacio qui me semblait justifier le mien. Les ris n'étaient point bruyants, les voix n'étaient point confuses, les vins généreux n'entraient pour rien dans les aimables réparties, rien de factice ne venait exciter l'esprit ; la seule douceur des circonstances et des caractères établissait un milieu, en

agrémens ni avant ni depuis jamais surpassé.

Toutes les constellations du ciel souriaient avec amour quand le carrosse qui devait emmener Don Thomas et les siens s'avança vers la piazza. Chacun comprenant que la part tacitement réservée à M^{me} Aléo dans cette fête était un prompt retour à la Kounouque, on se rendit sur les pelouses, toutes les tendresses s'y renouvelèrent, chacun en eut sa part, les plus âgés souriant au passé dans ces tableaux. Enfin Don Thomas enveloppant l'aînée et Don Ygnacio dans ses bras, monta après eux en voiture, et l'aimable trio précédé de noirs qui portaient des torches, disparut en répondant de la main aux adieux qu'on lui envoyait.

Il me sembla que mon âme s'en était

allée avec eux, quand on les eût perdus de vue. Heureusement, on était trop occupé de commenter la journée pour s'apercevoir de mon trouble. Nelson seul en passant près de moi me dit tout haut : — Eh bien ! êtes-vous aussi amoureux de Corallé que vous voilà déconfit ?

Mon sang reflua vingt fois vers mon cœur à ce peu de mots, je ne sais ce que je fusse devenu s'ils eussent été remarqués ou autre chose qu'un *lapsus linguæ* auquel mon ami déjà loin n'attachait aucune importance. Mais le voile ainsi enlevé de dessus l'univers et mon cœur, je ne sus où cacher mon profond secret, et ce fut plein d'une émotion difficilement contenue que je me mêlai aux groupes qui se formaient. Sa chère personne, les gé-

néreuses manières de Don Ygnacio ravissaient tout le monde ; beaucoup répétaient, sans avoir lu aucun livre, que cette histoire tenait du roman. Pour moi, suspendu à tous ces discours, ce ne fut qu'en tremblant que je m'informai de la route à suivre pour arriver du Limbé chez Don Thomas.

C'est un casse-col, me dit un jeune créole, capitaine dans la gendarmerie de l'île, on n'y peut aller qu'à pied ou sur des bœufs ; M^{me} Legras est allée une fois à la Kounouque et s'est bien promis de n'y plus retourner ; cependant Don Thomas vient souvent avec sa fille entendre la messe au Limbé.

Tenez, ajouta-t-il, regardez le chariot, la plus petite étoile à gauche, c'est la Kounouque ; les deux qui se suivent en

sepenchant sur l'horizon, c'est le Limbé et le Corail ; la plus élevée sur nos têtes, c'est la sucrerie de M^{me} Legras.

Qu'aurais-je fait si, deux jours après, le Corail n'eût été désert, si Nelson, pour qui j'étais toujours un peu une gêne, ne se fût arrangé pour me laisser à la campagne ? Je me le suis demandé souvent. A ce moment, le bonheur d'entretenir sans crainte mes pensées me parut couler de source. Je m'y livrai avec l'impétuosité d'un cœur longtemps retenu. Je la voyais, je la cherchais partout, je vivais d'instant en instant, sans projets, sans songer à rien autre qu'à la revoir. Et plus les jours et les heures se passèrent, plus ce sentiment prit d'extension et de force, plus j'oubliais ses engagements, sa famille, et le peu que j'étais. Rien ne tra-

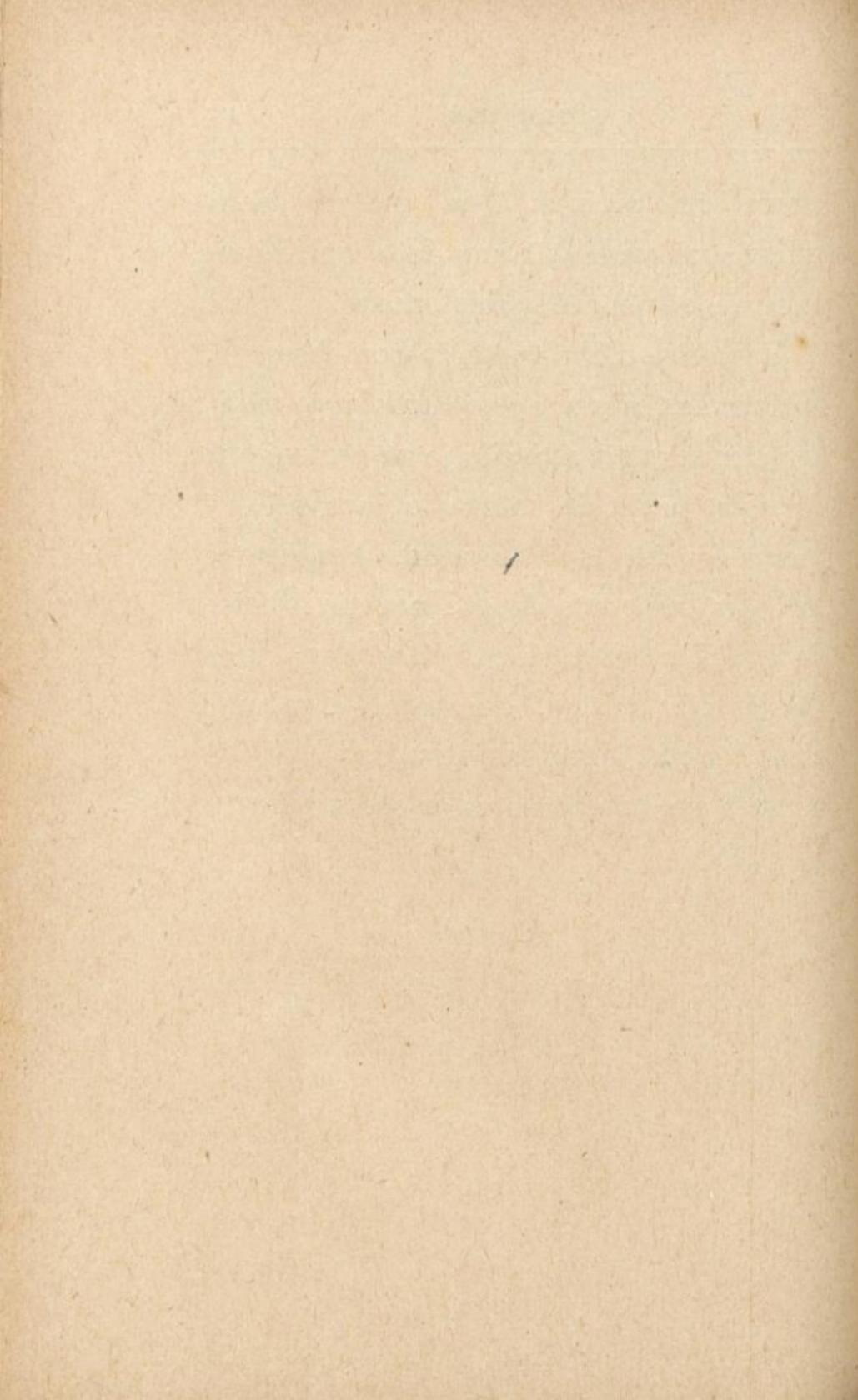
versa dans mon esprit cette démente. La passion me possédait à tel point que je passais de longues heures dans l'attitude de la prière, mon âme répandue plutôt devant elle que devant Dieu : « Seigneur ! Seigneur ! m'écriais-je, qu'elle me dise « Je t'aime », et je ne vous demanderai jamais plus rien. » Pendant cinq semaines, caché dans les sentiers d'où j'espérais la voir venir, le feu brûla mes veines, l'inquiétude remplit mon cœur, pas un mot, pas un son relatif à ces événements ne calma ma souffrance. Le gérant du Corail et celui de la sucrerie, où j'étais retourné pour être plus près d'elle, depuis longtemps au courant des affaires de la famille, n'avaient prêté à ce rapprochement qu'une attention secondaire ; l'importance de M. Desparre leur semblait très

réelle, et sa fille, un parti à pouvoir tout prétendre.

Continuer à vivre ainsi me devenait impossible, je résolus à tout prix de m'approcher de la Kounouque. Le même prétexte qui colorait mes courses du Corail au Limbé favorisa mon absence de la sucrerie. Je dis au gérant de M^{me} Legras vouloir herboriser dans des lieux plus incultes que je n'avais fait jusque-là, et je désignai comme favorable à mon dessein la propriété d'un petit habitant établi à mi-distance de la ville même du Limbé, et du morne à parcourir pour arriver chez Don Thomas. Bientôt en relation avec cet habitant qui cultivait son bien lui-même, je fus m'établir chez lui pour deux ou trois jours, tournant ainsi, à mon insu, le dos à M. Des-

parre qui arrivait à la sucrerie pour affaire, et courant à une dette qui devait me rendre plus coupable encore.

Personne n'avait intérêt à m'observer, néanmoins, dès que je fus au loin, je sortis avec mon petit attirail ; je ne rentrai que le soir, je fis de même le jour suivant pour écarter tout soupçon. A peine je prenais le temps de me nourrir. Enfin, la troisième nuit, ne résistant plus à mes désirs, je quittai l'habitation à minuit, mon long et léger panier au bras, décidé à ne revenir qu'après avoir accompli mon dessein.



CHAPITRE VI

Le pauvre noir, qui surveillait cette petite habitation la nuit, m'engagea à ne pas me risquer trop loin ; mais, dès que je fus hors de vue, je me mis au pas de course, et je ne repris haleine qu'arrivé sous les grands arbres entrée de la route que j'avais à parcourir. Elle se présenta d'abord telle que le jeune créole avait dit ; mais les obstacles que le terrain et la végétation opposaient à

des battues, n'étaient que les merveilles d'une nature qui l'emportait en beauté sur les campagnes du Cap, autant que le vrai l'emporte sur les œuvres de l'art. Les arbres y croissaient dans un désordre surprenant de force et de hardiesse, les plantes semblaient les vouloir étouffer, et retombaient de la cime de quelques-uns dans des profondeurs que l'œil ne pouvait pénétrer. Le sentier tracé par le génie des mornes courait sur des rochers, souvent au bord des précipices ; il coupait les plis de la montagne, tournant les pentes trop raides, les buissons hérissés d'épines tranchantes, passait sous des ombrages où règne éternellement la fraîcheur et la nuit, et montrait en plein dans les endroits découverts à droite la petite île de la Tortue baignée

dans la mer des Antilles, à gauche les belles plaines du Nord,

Les rêves de mon cœur soutenus par tant de beauté et de grandeur, j'avais sans m'apercevoir de ma fatigue ni de la profonde agitation de mes sens. Je la voyais venir, je la saisissais dans mes bras, je reposais près d'elle sous ces sombres plantations dont les racines à peine attachées au sol et relevées en mille nœuds forment autour du tronc un lieu commode de repos et d'appui. Quelquefois je m'arrêtais succombant à l'émotion. Je me rappelle un jacquier dont la vue pensa m'ôter le sentiment ; il présentait en travers du chemin ses pommes roses, et m'arrêtant pour les admirer, je crus la sentir à mon bras se presser près de moi. Jamais nuit ne fut plus éclairée,

plus belle sans emprunter au firmament ; une lumière diffuse répandue dans l'atmosphère faisait ressortir tous les objets, elle s'étendait sur la mer qui renvoyait une chaude et douce clarté. Des myriades d'insectes lumineux se tenaient sur les creux, dans les endroits où le soleil n'avait pu pénétrer ; enfin l'apaisement de tout bruit semblait l'adoration de tous les êtres pour ces beaux instants.

Après deux heures de marche dans cette solitude les petites cases des nègres de Don Thomas m'apparurent perdues sous des arbres fruitiers de toutes sortes. Je savais que personne n'y était condamné à la pénible surveillance de nuit, mais je n'osai les traverser de peur de réveiller les chiens. Je fis un long circuit et, guidé par les traces de l'exploitation,

une montée douce me conduisit au plateau sur lequel était la Grand'Case. Insensible au désordre de mon être qui marchait à une crise, je cessai de penser en atteignant ce but de mes désirs. Je le contemplai longtemps immobile, les battements de mon cœur redoublés et bruyants. La forêt couvre la montagne qui s'élève pyramidale en cet endroit et redescend brusquement vers la mer. Elle tire une ligne droite au midi, que rejoignait alors une haie de campêches, limite des cultures à l'est et au nord. Celles-ci déroulées comme un long ruban, s'étendaient jusqu'aux cases des nègres sur la pente que j'avais montée. A l'ouest, la mer baigne le rivage. Des billes équarries, des treuils, des moyens de transport se voyaient ici et là; des haches, des

scies, des maillets en bois de fer pendaient aux frêles parois d'un abri de taches. La Grand'Case légère et gracieuse s'abritait au milieu du plateau sous un tamarinier dont le fût élevé portait une immensité de branches au feuillage délié. Tout était au repos. Du point où j'étais, je voyais le ciel abaissé de tous côtés, rejoindre la terre et la mer comme pour protéger ce coin isolé, dont la vue rappelait forcément les passages des beaux livres où les poètes font habiter ensemble la paix, la vertu, l'amour.

Longtemps je l'admirai, longtemps je suivis du regard ces larges trouées de la forêt perpendiculaires sur ma tête, longtemps j'attachai mes yeux dans une sorte d'extase sur tous les recoins de ce chantier, demeure de mortels aimables

et sages. Enfin, les premières lueurs du jour allaient paraître, je résolus de m'en aller. Mais déjà j'avais vainement tenté de quitter le tronc d'arbre sur lequel j'avais fini par m'asseoir ; un besoin immense de repos me retenait. Appuyé sur une souche dont les membres mutilés paraissaient rouges de sang, tant la sève avait pris à l'air une teinte pourpre foncée, je sentais ma tête s'alourdir et mes membres s'appesantir, et pourtant j'éprouvais un délassement semblable à celui que ressent un homme qui n'a pas su conduire sa barque et dont un autre dirige les affaires. Les battements de mon cœur moins violents, plus fréquents, je regardais, presque tranquille, la case et les étoiles qui commençaient à s'enfuir. Ni le retour des nègres à leur

ouvrage, ni la présence de Don Thomas, ni celle de ce que j'avais de plus cher au monde ne purent triompher de cette torpeur, ma vie précipitait sa course sans que je pusse exprimer l'adieu satisfait que je lui disais.

On me porta à la case, on me donna les premiers soins. Un bouquet d'herbes, mis dans mon sein, dissipa comme par enchantement le lourd sommeil prêt à finir mon existence. Mais lorsque le sang commença à circuler, le mouvement accéléré de mes artères révéla la terrible fièvre qui faisait tant de victimes au Cap. Rare dans cette région, l'agitation de mon cœur et de mes sens me l'avait enfin donnée. Tous avaient foi dans la médecine de M. Desparre. Don Thomas le savait chez M^{me} Legras, il décida de me

ramener de suite au Limbé pour que je fusse à même de recevoir promptement ses secours. En même temps, il dépêcha en toute hâte un noir à la sucrerie pour l'avertir.

Pendant que mes hôtes me servaient de leurs mains et s'occupaient des préparatifs nécessaires pour me transporter, Corallé se tenait debout près de moi. O Dieu puissant ! que je sente encore sa main presser mon front, glisser dans mes cheveux ! Un instant nous fûmes seuls : « C'est donc vous qui êtes là ! » lui disais-je, rassemblant ce qui me restait de connaissance et de force. En même temps elle reprenait de sa douce voix. « Mais pourquoi donc, pourquoi donc, » comme si elle eût voulu protester contre la nécessité de cette preuve d'amour.

Encore aujourd'hui, je ne puis m'étonner assez de l'intelligence et de la célérité qui présidèrent aux arrangements commandés par les circonstances. Un siège long en rotin disposé comme un palanquin servit à me transporter, mais je n'y fus placé qu'après que Don Thomas, écartant sa femme et sa fille, m'eût prodigué les soins d'un frère. Je quittai la Kounouque presque sans connaissance de moi-même. Au Limbé, mon hôte, non moins charitable, fit tout pour me secourir, mais Don Thomas ne me quitta que M. Desparre arrivé.

Celui-ci dévora l'espace pour venir me trouver. Outre qu'il se rendait moralement responsable de ce qui pouvait m'arriver, la médecine était chez lui une véritable passion. Il me fit placer de suite,

absolument nu, sur un lit de camp garni d'un cuir fin et tanné, et couvrir immédiatement de jus de citron qu'on exprimait frais sur mon corps. Je demeurai plusieurs jours étendu ainsi, un drap léger tendu sur moi sans me toucher, et soulevé de temps à autre pour changer le cuir aussitôt remplacé par un autre. Pendant tout ce temps, je ne pris autre chose pour toute médication et pour toute nourriture que du jus de citron, c'était la seconde fois que M. Desparre appliquait ce singulier traitement, et il lui réussit aussi bien que la première. Ma constitution ne s'en est jamais ressentie.

Dès que je me reconnus, l'acharnement que je mis à vivre précipita ma convalescence. M. Desparre me déclara en bonne voie de guérison, et me quitta

plus satisfait de m'avoir guéri que de m'avoir sauvé la vie. Il retournait au Cap. Les nuages s'amoncelaient de nouveau, et il fallait le désintéressement de cette famille généreuse pour s'occuper dans ces moments d'un étranger ; ce mérite d'un de ses membres faisait tort dans mon esprit à tous les autres, mais je dus pourtant reconnaître encore une fois leur grande manière d'agir. M. Desparre considéra comme siennes les obligations que je venais de contracter envers le petit habitant chez lequel je m'étais momentanément établi et, pour les compenser, il feignit de le diriger un peu dans ses travaux et lui laissa, pour faire, disait-il, à sa manière, le noir qu'il avait amené pour me servir.

La douceur de renaître à la vie dans

des conditions inespérées de bonheur fut pourtant mêlée de chagrin. Les circonstances peu ordinaires qui m'avaient mis en relation directe avec Don Thomas ne me donnèrent point accès à sa demeure bienheureuse. Lui-même me fit perdre l'espérance que j'en avais conçue en s'excusant de manquer envers moi à l'hospitalité créole, par des raisons, disait-il, que je devais comprendre. Il causait bien et de tout, me témoignait de l'intérêt, mais quant à son intérieur, un charme l'entourait; il répondait à peine sur ce point aux plus simples questions d'usage. Cependant, sans avoir conçu de soupçon, il lui arriva de me dire de ne me mettre jamais dans le chemin des instincts jaloux d'un Cubanaïis. Pour l'heure, la félicité que j'avais emportée

de chez lui parut me suffire. Je m'y plongeai comme la plante dans l'élément qui la nourrit, je le voulais si fermement que je finis par croire à une mystérieuse entente des âmes, et l'événement prouva que je n'avais pas caressé un rêve.

Dans ce temps où le ciel était si clément pour moi, une de mes joies les plus grandes était de voir arriver le noir envoyé par Don Thomas pour prendre de mes nouvelles, quand il cessa de venir lui-même. Malgré le manque de physionomie si désespérant chez les gens de sa couleur, je cherchais sur son visage les marques d'intérêt que j'y voulais voir. J'interrogeais sa contenance, je lui faisais répéter vingt fois ce qu'il avait dit, qui l'avait envoyé et comment il était parti. Je le rappelais encore par un mot pour

lui faire les mêmes demandes et les mêmes questions, alors qu'il était déjà loin et s'en retournait. Mais le gagner, le charger de remettre secrètement quelque message, ne me vint jamais dans l'idée, j'aurais cru trop risquer, d'ailleurs ma confiance était entière, ma félicité sans mélange, je restais des heures entières à y rêver, craignant de déplacer un atome de l'air.

En cet état, les moindres particularités de mon apparition à la Kounouque me revenaient en mémoire, et parmi elles, le panier de botanique posé à terre près de moi quand je perdis connaissance. Les nègres l'avaient dû ramasser et porter à la case, mais Don Thomas n'en avait point parlé et j'avais imité son silence. Ma pensée s'y reportait néan-

moins avec insistance, devinant par instinct ce que je lui devrais de bonheur. Aussi ce fut avec transport que je me le vis rapporter un matin. Sans m'expliquer ce que je pouvais prétendre, je repoussai les services du noir qui voulait m'aider à reconnaître les plantes qu'on y avait entassées, je ne lui permis même pas de le débarasser des feuilles de songe qui l'entouraient. Je me renfermai seul le plus tôt que je pus avec ce trésor, car trésor il devait y avoir, je le sentais aux battements de mon cœur. Quels frémissements au contact de sa soyeuse enveloppe, quels regards inquiets et avides jetés sur toutes ces tiges et racines soigneusement étiquetées. Je craignais de rien déplacer, de déranger quelque rapport, je tremblais de m'être trompé. Je ne

commençai à respirer que lorsqu'un léger parfum se fit passage. Dieux propices à un retour qui me rendit si heureux, donnez-moi des paroles pour rendre mon adoration, mon extase, en découvrant dans le fond du panier le délicieux ruban que j'avais vu dans ses cheveux ! Quelle joie !... le posséder !... l'admirer à mon aise et sans témoins. Je tremblais de plaisir en le tenant dans mes fortes mains !... Que ce rose était doux, que ces plis troublaient mes sens !... ma vue ne pouvait s'en détacher, mes lèvres n'osaient presser un bien qui l'avait approchée de si près.

Plus calme, enfin, je le remis sur son lit de feuillage d'une si délicate et exquise senteur. Je pris ensuite un mouchoir de fine batiste, j'en déchirai un morceau

dont je fis une sorte de sachet auquel j'attachai un ruban, j'y enfermai cette preuve délirante de souvenir, je le mis dans mon sein, j'aurais voulu m'ouvrir l'aorte et le serrer dans mon cœur.

Le dimanche suivant, je la vis à l'église, et si entourée qu'elle fût, nous pûmes échanger un regard, mais ce fut tout ; elle ne revint plus, et Don Thomas, rassuré sur ma santé, cessa d'envoyer prendre de mes nouvelles. Alors, sans communication quelconque avec sa chère demeure, je vécus comme un de ces esprits condamnés à errer en dehors du centre lumineux, fin et but de tous leurs soupirs. Je courais auprès et au loin, je voulais rencontrer Don Thomas, le faire revenir de sa cruelle inhibition ; je n'étais retenu d'aller chez lui me jeter à ses pieds et

lui tout déclarer que par la crainte de porter un coup mortel à mes rêves. Quant à m'éloigner, à retourner sur la sucrerie, comme M. Desparre m'y avait engagé dans l'intérêt de mon bien-être et de ma sécurité, bien loin d'y songer, je m'établissais où j'étais, cherchant à me rendre agréable à tous dans l'espérance de trouver un aboutissant. Souvent, après avoir erré de longues heures de côté et d'autre, je m'arrêtais au Limbé sur la place de l'Église, et là je me condamçais à entendre discourir longuement de choses qui m'étaient indifférentes, le plus souvent pour apprendre de loin que personne de la Kounouque n'était venu, ou bien que recherché et courti sé chez lui, Don Thomas n'avait plus besoin de venir en ville pour apprendre des nou-

velles. Dans ces occasions, un mot me faisait tressaillir ; une interpellation remuait toutes les fibres de mon cœur, mais aucune allusion ne pouvait ternir par un soupçon l'image dont il était rempli. C'était un culte que je portais à cette image, et je la voulais adorée.

Ma soudaine sociabilité si différente de ma retenue première n'attira pourtant aucune interprétation malveillante. On me croyait des attaches en France, on leur attribua cette inégalité de caractère, erreur que les mœurs du pays accrédi-
taient malgré moi. Ces mœurs aimables, mais non légères, permettaient de bonne heure aux jeunes créoles de se choisir une amie, et me voyant comme eux repousser des facilités dont les Européens étaient avides, ils me croyaient

aussi comme eux engagé dans des liens qui occupaient toute leur vie. Hélas ! ces coutumes douces et sages et les mouvements de mon cœur n'avaient rien de commun ensemble. Elles me rappelaient celles des peuples de la Bétique dont il est question dans *Télémaque*, sans me faire d'autre impression que celle qu'on ressent d'une belle peinture. Bien plus, ne trouvant rien dans ces affections paisibles qui répondît à ce que j'éprouvais, je me sentais comme un esprit tombé d'une autre sphère, j'en détournais la vue pour me livrer tout entier au sentiment qui débordait mon sein. Transporté ou abattu (selon que m'agitait la crainte ou l'espérance), je cherchais les endroits les plus déserts, les couverts les plus obscurs pour m'y livrer à ma déraison. Je ne

prenais ni repos, ni nourriture; je m'épuisais à vouloir de fait renverser des obstacles que seule franchit aisément la pensée.

Pauvre Dédé ! ce fut dans ces moments de crise que je vous connus. Comment n'avais-je pas encore remarqué les hauts palma-christi qui ombrageaient ce sentier écarté, les petites haies de piment-chien qui le rendaient si riant et si gai ? Tant de fois j'avais passé par là, le feu et la tourmente en moi ! Tant de fois j'aurais eu besoin d'entendre votre douce parole ! Que devins-je lorsque j'appris de vous que je n'étais pas le seul blanc qui se fût arrêté dans votre humble case ; que M. Aléo et sa fille s'y étaient reposés souvent ! Je ne voulais plus vous entendre raconter qu'on vous avait donné ce lopin de terre et la liberté en récompense de

vos soins à élever les négrillons de l'habitation Desgouttes. Je vous faisais toujours revenir au même point ; je ne me possédai plus quand vous me dites qu'un jour, pressé de voir un sien ami qui partait, M. Aléo avait laissé près de deux heures sa fille seule chez vous. Je me flattai d'une circonstance analogue, je ne doutai pas qu'elle se présentât, j'arrangeai tout pour en profiter, pour éloigner en temps opportun la bonne vieille négresse.

Tant de vouloir eut enfin une influence magnétique plus prompte encore et plus favorable que je n'osais espérer. Le dimanche suivant, Dédé étant chez ses anciens maîtres, j'aperçus M. Aléo seul à l'église. Aussitôt me déroband parmi les assistants, je courus vers la case, j'y arrivai hors d'haleine, prêt à m'y préci-

pter. Je m'arrêtai pour écouter la voix qui m'était chère; elle murmurait la délicieuse chanson créole que voici :

Une jeune habitante,
Les yeux baignés de pleurs,
A sa fille suivante
Racontait ses malheurs :
Lisette, ô mon amie,
J'ai perdu mes beaux jours!
Celui qui fut ma vie
Est parti pour toujours.

Ça ou gagné mamzelle
Ou pleuré pour agnien,
Si zami ou volage
Prends l'autre si ou sage ;
Mon tandé toujours dire
Quand mon la case à blancs,
Que c'est chagrin pour rire
Que chagrin à zamans.

La maîtresse prudente
Écoute la raison,

De sa fille suivante,
Et suivit la leçon.
Elle livra son âme
A de fraîches amours,
Une nouvelle flamme
Ramena ses beaux jours.

Seule ! Elle était seule ! Ecartant les nattes qui abritaient la place où elle était assise, je me précipitai à ses pieds, je serrai ses mains dans mes mains, mes yeux se plongèrent avec passion dans les siens. Ses lèvres effleurèrent mes cheveux. Elle m'attendait, elle ne doutait pas que je vinsse, elle pensait que nous nous serions vus là. Ainsi nous agissions de concert sans nous être entendus. Je crus mourir de bonheur. Je restai malgré elle à ses pieds, oubliant ce qu'il y avait à dire, à prévoir, parlant seulement de ce que j'avais souffert. Ses mains posées sur les

miennes, sur mon front qu'elle caressait doucement pour repousser le sang violemment porté à mes artères, me rendaient immobile ; je craignais que ce fût un rêve, qu'un souffle le fît évanouir.

Cependant j'obéis, je m'arrachai d'auprès d'elle, je la quittai sans rien arrêter, ni prétendre. « Eloignez-vous, éloignez-vous ! me disait-elle, nous sommes perdus si revient M. Aléo ! »

Une seconde fois nous nous revîmes chez Dédé ; mais pas plus que la première, il ne fut question d'aviser à rien. Je tremblais de déranger le présent, de jeter un regard sur l'avenir. Elle aussi semblait l'oublier cet avenir si proche, si cruellement vengé d'un moment de bonheur.

Et pendant ces délices, les flots de la

Révolution montaient et menaçaient toutes les existences en France et à Saint-Domingue ; mais je n'en étais pas plus ému que ne l'est le gardien d'un phare élevé quand le vent et les vagues menacent son inexpugnable demeure. Moins fondé dans ma sécurité, mais aussi tranquille, je détournais la tête, sensible seulement aux intérêts de mon cœur. Personne de la Kounouque ne revenant plus chez la vieille négresse ni au Limbé, je retournai sur la sucrerie ne doutant pas d'y trouver des nouvelles d'importance. Le terme fixé par les engagements pris au Corail approchait ; les jours fuyaient devant moi avec une effrayante rapidité. Conséquence fatale de l'oubli du devoir ! J'aimais, j'étais aimé et je me surprénais à souhaiter un coup de tonnerre pour éloigner le

moment de nous prononcer. Vœu cruel, en partie déjà exaucé ! L'insurrection reprenait tout à coup avec une nouvelle fureur, elle se répandait comme la lave d'un volcan en éruption ; sauf le Borgne et la partie du Limbé que je venais de quitter, tout était en feu ; les noirs révoltés inondaient les plaines du nord, entraînant tous les ateliers par leurs menaces et par leurs séductions. Celui du Corail s'était séparé, après avoir vu assassiner son gérant et les deux commandeurs noirs qui lui avaient succédé dans la direction. Et, si peu de jours avaient suffi à ce revirement qu'il semblait qu'on fût aux prises avec les forces mêmes de la nature, et non avec celles de l'homme, à tant d'égards si bornées et limitées.

Le gérant de la sucrerie, tout occupé

avec les habitants de son quartier à mettre le Borgne à l'abri de cette nouvelle conflagration, ne savait rien des dispositions particulières de la famille. Il la souhaitait sur la sucrerie, parce que les nouvelles du Cap étaient mauvaises, mais les pertes qu'elle subissait ne l'émouvaient point. « Tant qu'il restera une parcelle de terre sur ce sol béni, disait-il, les colons ne manqueront jamais de rien. On prête aux riches, et à qui donc appartient de fait et de droit ce pays si ce n'est aux possesseurs actuels? » Le commerce, d'ordinaire toujours au vent de ses intérêts, pensait comme le gérant de M^{me} Legras, il subvenait largement aux besoins des propriétaires dont les revenus étaient compromis, et l'argent ne manquait point. Que de motifs d'illusion !

Vu la surveillance guerrière des habitants, la tranquillité était si grande au Borgne, que l'agitation de mon cœur semblait la seule révolte de l'île. J'étais incessamment en esprit au Cap, sur la Kou-nouque et à Saint-Yague, ne sachant que décider, ni que faire, livré au seul hasard, ce dieu des impuissants. Troublé dans le plus profond de mon être, ni les travaux de la sucrerie, ni la nature exubérante que j'avais admirée, ni même la ruine des lieux où s'était accompli le réveil de mon âme ne me touchaient; j'oubliais tout, sauf les joies si contenues et si extrêmes que je venais de goûter. Ainsi le ver oublie, quand il s'est transformé, la terre où il s'est traîné. Incapable d'aucune résolution, je ne m'arrachais aux images que j'évoquais que heurté à des obstacles

faits pour désespérer. Toute communication par terre avec le Cap et les autres parties de l'île avait cessé ; mes lettres adressées à Nelson demeuraient sans réponse ; nul prétexte ne s'offrait pour envoyer chez Don Thomas ; et lors même que j'aurais trouvé un motif plausible de message, aucun habitant du Borgne n'eût permis à l'un de ses noirs de communiquer avec le dehors. Une course, le double en longueur de celle que j'avais faite précédemment, me mettait dans les environs de la Kounouque, il est vrai ; mais que pouvions-nous en présence de Don Thomas ? M'expliquais-je même ce que je voulais ? Une extase, une perpétuelle extase m'eût convenu, et il me fallait concilier des intérêts matériels, plus opposés que le feu et l'eau.

Le gérant, fort éloigné de soupçonner l'état de mon cœur, ajoutait à mes perplexités et retournait le fer dans la plaie. Il détestait Don Thomas qu'il disait négrophile, et le voyait sans cesse en route pour Saint-Yague avec les siens, tant il souhaitait ce petit coin de l'île débarrassé d'un homme dangereux, à son compte. Je n'étais point jaloux, la confiance est le charme des premières flammes ; mais quel trouble, quelle triste surprise pour tous, quelle contrainte pour ma chère amie, si ce voyage s'était effectué ! Quand, comment allions-nous nous revoir ? Une lettre !... Une lettre de Nelson !... Dans une affaire qui me concernait si particulièrement, ne pouvant rien pour moi-même, je jetais intérieurement ce cri, sans espoir pourtant d'aucun secours de ce côté.

Le gérant de M^{me} Legras n'avait apprécié la ruine du Corail qu'au point de vue matériel des intérêts de M. Desparre, mais les habitants du Borgne tenaient ce désastre pour une perte publique et nationale ; aucune autre caféière de l'île ne surpassant celle-ci, sinon en importance du moins en beauté. Ces mêmes habitants déploraient aussi un concours inouï de circonstances qui mettait en péril non seulement la fortune des colons, mais celle d'une infinité de Français qui vivaient sans s'en douter des richesses de Saint-Domingue. Leur passion s'animait si fort sur ce point qu'elle leur faisait trouver des arguments irrésistibles en faveur de l'ordre de choses établi. Pour moi, j'attachais plus d'importance à un simple détail qu'à l'émancipation d'une

race, et même du monde entier. On savait que l'atelier de M. Desparre n'avait cédé qu'au nombre; que, dès le principe, les noirs avaient, dans leur naïveté, enterré toutes les glaces et tous les tableaux de la Grand'Case; enfin qu'ils ne s'étaient dispersés qu'impuissants à sauver les richesses qu'ils avaient voulu défendre. Que de larmes ont brûlé depuis mes yeux si avares de pleurs alors !...

Que de fois j'ai visité en esprit les halliers sortis des cendres de l'habitation de M. Desparre ! Que de fois je me suis arrêté en esprit devant cette végétation pressée et parasite !... Pampres dorés, seuls vestiges des anciennes cultures, vous descendez le long de ces rochers en pure perte, aucune main dévouée ne vient plus cueillir vos fruits !

Ce site, l'orgueil d'une famille, ce site d'où l'on pouvait voir l'entrée des cent voiles et l'Escadre rouge est demeuré désert, ce qu'il fut n'existe plus que dans mon souvenir ! Une nature folle en a changé l'aspect, elle recouvre toutes les traces de l'industrie et de l'art, les eaux ¹ fraîches et rapides qui le bornent au couchant se pressent de s'éloigner, elles se hâtent de quitter le théâtre de cruels exploits. Maîtres doux et faciles, serviteurs fidèles, Africains soumis et reconnaissants, gloires du Corail, qu'êtes-vous devenus ?

¹ Rivière du port Margot.

CHAPITRE VII

J'en étais là de mes douleurs et de mes irrésolutions, tremblant à chaque instant de voir arriver toute la famille quand, un soir, vers quatre heures, Nelson seul arriva. — Vous le sentiez, me dit-il, prenant l'étroite étreinte dans laquelle je confondais la passion et le remords pour un pressentiment ; vous le sentiez, nous allons nous quitter ; vous retournez en France, votre père nous écrit qu'il ne peut plus vivre

sans vous. Aussi bien, continua-t-il (sa figure habituellement si heureuse était devenue grave), tout prend un aspect si sombre depuis l'arrivée du général Galbaud, que nous aussi nous abandonnons le Cap. Mon beau-frère ne le peut, ses intérêts sont trop engagés, de plus il sert encore la chose publique en modérant la fureur des partis ; mais M^{me} Linare, que fait-elle en ville ? Elle s'obstine à y rester et nous retient tous autour d'elle ; cependant nous ne pouvons ni ne voulons retarder le mariage ; il se fera ici sur cette sucrerie, d'aujourd'hui en huit, Don Ygnacio est averti. Je viens chercher Corallé, c'est elle seule qui peut déterminer M^{me} Linare à venir ; mon père le pense comme moi. La cérémonie terminée, nous irons attendre la fin de toutes ces tour-

mentes à Saint-Yague. Je vous emmène, il y a plusieurs bâtimens en partance.

La foudre, en tombant à mes pieds, ne pouvait m'émouvoir autant que le fit ce discours. Il me causa une telle commotion, qu'à l'instant, une hémorragie nasale se déclara sans qu'on la pût d'abord arrêter. Pendant qu'on s'empressait et me donnait des soins, Nelson prenait ses mesures pour précipiter quand même notre départ. Je l'écoutais, en quelque sorte hébété, me rendant compte à peine du présent; mais lorsque je l'entendis disposer que j'irais l'attendre le lendemain au Port-Margot, tandis qu'il partirait seul dans la nuit pour aller chercher sa sœur, la conscience me revint : « Non, non, m'écriai-je l'esprit presque égaré, non, je ne vous quitte point ! Trop peu de temps nous

reste à être ensemble, je vais avec vous chez Don Thomas; si ces belles campagnes ne doivent plus me revoir, je l'aurai remercié une dernière fois des soins qu'il m'a donnés. » Cette extrême animation empirant mon état, il fut fait comme je souhaitais, Nelson n'en ayant ordonné autrement que pour m'exposer à moins de fatigue. Ainsi, emporté par des événements que nulle force ne pouvait maîtriser, je m'éloignai de ces lieux où j'avais si profondément senti sans avoir le temps de jeter un regard derrière moi.

Le jour se levait quand nous quittâmes la sucrerie. La clarté vivifiante qui ranimait toute la nature me remit un peu, mais ne put rien pour Nelson dont les tristes appréhensions allaient croissant. — Une catastrophe est imminente, me dit-

il, dès que nous fûmes en route : je n'ai point voulu jeter l'alarme dans ce quartier, mais les commissaires et le général Galbaud sont aux prises, et l'on peut tout attendre de ce conflit. Déjà, usant de la supériorité de leurs pouvoirs, les commissaires ont déclaré le général déchu de son commandement de Saint-Domingue, et l'ont envoyé attendre sur la flotte l'ordre de son départ ; à terre, le général Galbaud s'est aliéné tous les cœurs, mais les bâtimens de la rade sont remplis d'hommes ardents que les commissaires y ont envoyés prisonniers comme contraires à leur autorité, et le désir de la vengeance peut déchaîner toutes ces haines. Ainsi, la flotte révoltée d'un côté, les commissaires et leurs amis les sang-mêlés de l'autre, et le nègre Pierrot aux portes de la ville

avec ses hordes barbares, voilà la perspective du moment. Le Cap est le champ-clos où la lutte des pouvoirs va consommer la ruine du pays et des habitants qu'ils avaient mission de protéger.

Absorbé par les sentiments dont je m'étais enivré, le concours de déplorables circonstances dont les tristes effets allaient si prochainement se produire, était presque sorti de ma mémoire ; ce fut d'instinct que j'en vis d'un coup les suites terribles. — Comment ! m'écriai-je plein d'alarme, pouvez-vous, prévoyant de tels désordres, emmener votre sœur au Cap ? Ne vaut-il pas mieux entraîner M^{me} Linare ici malgré elle, et vous mettre tous en sûreté. — Ce serait tenter l'impossible fit Nelson. nos craintes sont fondées, mais j'ai fait toute diligence, nous serons ce soir au

Port-Margot, demain au Cap, deux heures après tous embarqués. Les commissaires ont jeté le masque dont ils couvraient leurs affreux desseins, et le général Galbaud veut tenter de briser le joug sous lequel il a fléchi; mais leurs nouvelles fureurs ont besoin de temps pour se produire. Quant à vous, ajouta-t-il avec tristesse, deux minutes suffisent pour régler avec M. Linare; croyez-moi, ne retardez pas votre départ.

— Je périrai plutôt que m'occuper de moi dans de tels moments, repris-je; je suis las de souffrir et de vivre!

Exclamation vraie s'il en fut, tant les douleurs et les empêchements s'offraient à mon esprit, quelque parti que je prisse! Nelson étonné témoigna attendre que je me fusse expliqué; puis voyant que je me

taisais, ses préoccupations reprenant le dessus, il continua à me parler du Cap ; il ajouta aux nouvelles qu'il m'avait déjà données une infinité de détails qui n'en confirmaient que trop la triste réalité. Sa vive intelligence donnait aux raisonnements qu'il déduisait des faits la maturité de l'âge : « Nos richesses ont allumé toutes les convoitises, disait-il, et un concours de circonstances malheureuses se rassemble pour les exciter ; mais l'aveugle haine des commissaires et du général fait plus encore. » Enfin il termina en me disant : « La qualité de Français nous coûte cher ; il faut la perdre ou sombrer sous la pression de ces envoyés insensés et féroces. »

Tant d'amertume de la part d'un jeune homme aussi bon que Nelson m'ouvrit à

la fin les yeux ; le Cap m'apparut ruiné, désert, tel enfin que le voulaient ceux qui tramaient sa perte. Les désastres prêts à fondre sur cette ville naguère puissante, le sort réservé à ses malheureux habitants m'arrachèrent le cœur ; je résolus de m'embarquer au plus vite, de ne pas empirer pour M. Desparre et les siens une position déjà si pleine d'irréparables malheurs.

Le temps d'une légère réfection, et nous enfourchâmes les bœufs envoyés pour nous, dès la veille, au Limbé. Une heure nous suffit sur cette difficile monture pour nous rendre chez Don Thomas, et nous arrivâmes devant que l'instinct de la conservation m'eût laissé le temps de respirer.

La vue de cette chère demeure pensa

me rendre fou. Qu'allait-il arriver de notre intempestive venue de mes récents et tacites engagements ? Le coin du ciel que j'avais entrevu s'était-il refermé pour toujours ? Le bonheur me parut trop payé par le trouble que mon influence avait apporté dans des cœurs jusque-là si heureux. Nelson s'apprêtait à combattre, craignant qu'on lui refusât sa sœur, et ses desseins servaient à souhait Don Thomas. C'est qu'il s'était glissé entre M. Aléo et sa fille un sentiment qui ne connaît ni milieu, ni mesure, un sentiment oublieux de tous souvenirs. Sous l'œil, sous la pression de la famille et surtout de M^{me} Linare, Don Thomas se flatta qu'un caprice inexplicable pour lui, céderait à de plus saines pensées, qu'il suffisait de rendre ce retour facile à sa

fille en taisant les dissentiments survenus. Loin donc de faire obstacle à une absence, il entra dans les vues de Nelson, feignit de partager ses craintes, l'entendit avec plaisir ratifier les solennels engagements pris au Corail. « Malheur ! malheur aux parjures, » fit-il, en levant la main et menaçant sa fille amicalement du doigt, quand Nelson, touché de son apparente condescendance, lui jura sur l'honneur d'être avant deux fois quarante-huit heures sur la sucrerie. Troublée comme moi de cette cruelle sentence, de la contrainte imposée à ses sentiments, Corallé se jeta dans les bras de M^{me} Aléo en pleurant ; les larmes de tous trois coulèrent, et Nelson ému, bien qu'absent en esprit de cette scène, voulut pour l'abréger partir à l'instant. La résolution des caractères aidant, en

moins d'une heure, nous reprîmes ce sentier parcouru naguère par moi avec tant d'ivresse.

Nous cheminions en silence un par un, Nelson en avant, sa sœur et moi en arrière avec le nègre que nous avions amené, et celui que Don Thomas envoyait avec nous. Le pas sûr et mesuré des bœufs s'entendait à peine, chacun pouvait entendre et compter les battements de son cœur. Que ceux du mien étaient répétés ! Qu'ils livraient à ma raison un rude combat ! Elle était là, j'étais le préféré, allais-je me rendre, en la désertant, aussi coupable envers elle que je l'étais déjà envers les siens ? Allais-je aussi tromper Don Thomas dont la confiance m'engageait d'honneur ? Pas un soupçon n'avait traversé son esprit ; loin de voir

mon départ avec plaisir, il voulait m'arrêter dans la colonie. Croyant toujours à mes travaux de botanique, il m'avait fait accepter de force un grand livre renfermant une collection de plantes rares conservées par ses soins. « Nous y avons travaillé ma femme, ma fille et moi, avait-il dit, en France ce souvenir vous rappellera les habitants de la Kounouque. » Au dernier instant, me serrant dans ses bras, il m'avait dit à l'oreille : « Je compte sur vous ; votre opinion sera de poids pour Corallé ; faites-lui comprendre indirectement tout le respect dû à la parole donnée. »

Mes sentiments si peu complexes jusque-là me préparaient mal à de tels assauts ; mon cœur en était déchiré, je cherchais en vain un compromis. Corallé,

bien éloignée de soupçonner ma peine, se laissait aller mollement aux mouvements de sa monture ; elle se reposait de la force d'inertie qu'elle avait dû déployer. Courageuse, entière sans le savoir, quand même elle n'eût pas été imbue des sentiments de Don Thomas sur son pays, rien ne l'eût fait changer ; elle s'était déclarée, à moi d'aviser. Ainsi pas un son ne s'échappa de nos poitrines, ni même de celles de nos nègres ; dans les endroits difficiles, ils marchaient à reculons devant nous, appuyant légèrement leur longue baguette sur le front des bœufs, tantôt à droite, tantôt à gauche, et les guidaient ainsi sans dire un mot.

Au Limbé, une voiture de M. Desparre attendait attelée. Quelques amis, avides d'entendre de la bouche même de Nelson

ce qui se passait au Cap, et les nouvelles qu'on y avait des parties de l'ouest et du sud, se tenaient auprès. Hélas ! ce que mon pauvre ami pouvait en dire n'était que trop conforme à ce que l'on savait déjà ; sauf le Borgne, la révolte était partout. Néanmoins, la tranquillité si facilement maintenue dans ce quartier, les ressources immenses du pays, ses forces si vives rassuraient ces habitants. Une commotion peut-être plus forte que les précédentes, oui ; mais que jamais Saint-Domingue devînt ce que deviennent les pays livrés aux seules mains des noirs, non ; trop d'intérêts se rattachaient en France aux intérêts de la colonie. Nelson ne demandait pas mieux qu'espérer, il ne prit toutefois que le temps de serrer les mains. Nous partîmes au grand trot,

son nègre sur le siège, celui de Don Thomas courant à pied nous accompagna pour son agrément pendant une grande heure. C'était un noir d'Afrique bien découplé, qui pour l'agilité, pouvait rendre des points à ces Basques dont on conte de si fameuses courses.

Il fallait ces temps malheureux pour avoir vu passer incognito une fille de M. Desparre au Limbé. Le retour de cette chère personne, mon départ, ne s'étaient traités qu'incidemment bien heureusement pour moi, qui redoutais des témoignages d'estime entravant ma volonté comme ceux de M. Aléo.

Nous quittâmes la ville du Limbé à midi ; nous n'arrivâmes que le soir au Port-Margot, ne nous étant arrêtés que pour les relais rendus par Nelson aussi

courts que possible ; plus il avançait plus il était inquiet, à tel point que nous nous embarquâmes sans nous arrêter un seul instant dans la maison toujours ouverte et parfaitement montée que M. Desparre possédait entre autres dans ce joli port, sa ville natale.

Nous n'avions pris que des rafraîchissements en route, nous dinâmes à bord ; heureusement le sloop était de plaisance et la propriété de M. Linare, tout y était disposé pour nous recevoir.

Tandis que Nelson et sa sœur se retiraient, je montai sur le pont, j'y demeurai une grande partie de la nuit, perdu dans la recherche d'un problème impossible, à savoir être heureux sans être coupable, après avoir rendu les guides à la passion. Une parole furtive de Corallé qui m'avait

dit : « Parlez à l'abbé de Sévigné, » les heures que je venais de passer près d'elle refoulant tous mes instincts sous les formes du respect, avaient éloigné les résolutions conformes au devoir. Dans ma témérité, je m'autorisais de la préférence que je m'étais attirée par un pouvoir occulte pour ainsi dire, de la confiance des habitants du Borgne (de l'opinion même de M. Aléo sur les événements), pour mettre en doute la nécessité de m'immoler à des craintes chimériques peut-être, aux agrandissements de fortune d'une famille déjà riche et puissante. Je sentais que cette famille ne serait jamais propice à mon bonheur dans le sens que je l'entendais, j'en concevais de la haine pour les démarcations que les préjugés avaient établies entre

elle et moi, je méditais d'entraîner Corallé, de disparaître avec elle. Un monde s'était ouvert devant moi, je fermais obstinément les yeux pour ne point voir l'océan de maux à traverser pour le joindre.

Mais je n'étais pas si endurci que la voix de Nelson ne triomphât de ma révolte. Je me reprochai mon insanité, quand, au petit jour, il monta sur le pont chercher des consolations près de moi. — Je n'ai point dormi, me dit-il, ma sœur repose encore, qui sait combien de nuits il lui sera donné à présent de le faire tranquillement ; peut-être on se bat au Cap. Pour achever de le désespérer, une voie d'eau se déclara, nous fîmes constamment à la pompe, et nous n'arrivâmes que le lendemain bien avant dans la soirée.

Le mouvement inusité de la rade à pareille heure nous remplit de crainte mon ami et moi. Tous les bâtiments du commerce appareillaient ; tous ceux de l'Etat témoignaient d'une hostile agitation. La nuit, mes tristes pensées donnaient quelque chose d'effrayant et de fantastique à ces grandes masses balancées sur l'élément qui les portait, à leurs feux incessamment déplacés, au silence et à l'obscurité dans lesquels la ville était plongée. Sous l'empire de ces impressions, ses maisons blanches faisaient de loin l'effet de pierres tumulaires seuls vestiges restés debout d'une civilisation qui n'est plus. Déjà, tristes épaves de calamités inouïes, personne ne vint au-devant de nous ; nous descendîmes à terre dans notre canot bien affectés en approchant

de la solitude des accons et des quais. Nous le fîmes plus encore en débarquant. La population noire et de couleur, si empressée d'ordinaire à offrir ses services, avait disparu, tout était fermé, et à cette heure où, sous les tropiques, tout ce qui se meut vit pour le plaisir, les balcons étaient déserts, les rues vides d'habitants; la poussière fine et triturée qui se sentait sous les pieds indiquait seule que la foule était là. Craignant de réveiller des fureurs assoupies, nous pressâmes le pas, sans nous faire entendre, rasant les maisons sans nous communiquer nos craintes. Corallé, ignorante du danger, nous devançait occupée seulement de deviner la maison paternelle qu'elle n'avait point revue depuis son enfance; le souvenir lui en était profondément resté.

elle la reconnut d'abord et s'y précipita en courant. Le fidèle Ali, inquiet de ses jeunes maîtres, en gardait derrière l'entrée presque close. Tandis que Nelson et sa sœur se pressaient de monter, je demandai à Ali si l'abbé de Sévigné était chez M^{me} Linare, et sur ce qu'il me dit qu'il n'y était point, je ressortis de suite, pour aller l'informer, disais-je, de notre arrivée.

Les lieux, le temps, le besoin de m'étourdir précipitaient mes pas ; toutefois j'allongeai un peu ma route pour éviter la place du Gouvernement où étaient en permanence, depuis tous ces temps de troubles, des instruments de supplice. Ce détour me mit dans le chemin de nègres qui passèrent près de moi ; ils dédaignèrent de s'arrêter. Le bruit de leurs armes était sinistre dans ce silence.

La seule porte ouverte était celle de l'abbé de Sévigné. Introduit près de lui, je le trouvai assis à son bureau remettant des papiers et de l'or à deux ecclésiastiques qui se tenaient debout près de lui. « Sont-ils arrivés, » demanda-t-il dès qu'il m'aperçut; et devinant ma réponse, il me fit sans l'attendre un signe de la main équivalent à : « Allez, allez, c'est bien ! » Aveuglé par cette manière, pressé d'alléger ma conscience par un aveu, je m'avançai notwithstanding témoignant avoir à lui parler en particulier sans retard. Evidemment contrarié, il se leva, m'entraîna dans l'embrasure d'une croisée, me disant de dépêcher, que le temps n'était pas aux longs discours. Eloigné de vouloir en faire, je baissai la voix et lui dis en deux mots ce qui m'amenait. Le fier Breton

augmenté de créole parut croire que j'avais perdu l'esprit. Disant aux deux ecclésiastiques de le laisser, il me regarda entre les yeux, se fit répéter ce qu'il avait entendu, et, convaincu enfin de ma folie et de l'entraînement qu'elle avait causé, son indignation ne connut plus de bornes ; il me rappela en termes outrageants ce que je devais de bontés à toute la famille, et particulièrement à M. Desparre qui m'avait sauvé la vie. Il me menaça de la colère du ciel. Ce que j'avais à dire pour atténuer mes torts ne m'échappait pas, mais porté à l'aimer, habitué à respecter sa personne et son caractère, je craignais de m'emporter, de répondre sur le même ton. Rappelé aux pressantes mesures qu'il avait à prendre par la présence d'un individu entré précipitamment

lui dire que l'abbé Sibotte, curé de la cathédrale, le demandait, mieux inspiré surtout, l'abbé de Sévigné me serra tout à coup dans ses bras, m'étreignit : « Non non, disait-il, s'il est vrai que Corallé se soit oubliée à ce point, vous ne l'aidez point à consommer ce parjure. J'ai de l'or sur moi, venez, je ne dis qu'un mot à l'abbé Sibotte, et je vous embarque moi-même. Vous m'avez considéré, laissez-moi vous conduire. Quel temps ! jeune homme, pour de coupables folies ! demain dans une heure peut-être, le Cap sera détruit. Venez, le bâtiment sur lequel vous partez est près d'ici, il est frété par M. Linare, j'en répons, il lèvera l'ancre sur l'heure. Laissez, laissez Corallé au beau sort qui l'attend ; elle sera la Providence de sa famille. Venez, jeune homme

je vous sauve, et je sauve celle que vous aimez, vous ne savez point ce que c'est qu'une conscience coupable ! » Et l'abbé de Sévigné tenant mon bras étroitement serré dans le sien m'entraînait, malgré moi, fort du trouble dans lequel me jetait sa véhémence, et de l'appel qu'il faisait à mon cœur.

Il l'emportait ; nous allions passer la demeure de M^{me} Linare, tourner vers la cathédrale, mais son honorable vie devait se terminer là ; sa mort inaugura le vingt et un juin quatre-vingt-treize. Un coup de feu, tiré derrière nous, le détacha violemment de moi, l'étendit raide à mes pieds. Je me précipitai pour le secourir, et ce mouvement me sauva d'un second coup qui suivit immédiatement le premier. Il n'était plus ! Je me relevai, j'entrai chez



M^{me} Linare sans être poursuivi. Ali me vit le premier, et ayant ouï de ma bouche ce funeste événement, me supplia de ne point nommer la victime. « M. Desparre et M. Nelson sortiraient pour le relever, me dit-il, et se feraient tuer. »

Je montai. Toute la famille assemblée, debout, entourée des serviteurs dévoués prêts à partager son sort, se demandait de quel camp partaient les coups de feu qu'elle avait entendus, car les choses avaient empiré depuis le départ de Nelson; l'insanité des pouvoirs envoyés à Saint-Domingue tenait suspendues à un fil l'existence de la colonie et la vie des blancs. Leur antagonisme, signal d'une insurrection générale et immédiate avait éclaté; le jour même à quatre heures du soir, l'air s'était sil-

lonné de balles, la nuit seule avait mis fin au combat.

Un meurtre particulier n'était rien dans ces circonstances, mais commis près de moi, il expliquait ma pâleur et mon émotion sans qu'il fût besoin de leur chercher d'autres causes. Je dis le malheureux abbé de Sévigné à la cathédrale occupé avec l'abbé Sibotte de prévenir les profanations, et qu'il avait laissé chez lui l'ordre de ne pas venir le déranger.

On recoucha tout habillés les enfants de M^{me} Linare sur un canapé, et nous nous assîmes auprès d'eux.

Comme je venais de l'entendre, le temps n'était pas aux longs discours ; on n'en faisait aucun, on échangeait seulement quelques paroles à voix basse,

toutes à l'effet de justifier la funeste inspiration de M^{me} Linare et de diminuer la peine qu'elle en ressentait. Si peu que je fusse porté pour elle, je n'ai point à me reprocher de l'avoir mentalement accablée à ce moment ; son regard mortellement triste, sa douloureuse émotion en se pressant près de sa sœur, faisaient mal à voir. Cependant, en persistant à rester au Cap, M^{me} Linare avait fait comme beaucoup, comme les habitants y demeurant d'ordinaire, et ceux de l'intérieur qui s'y étaient réfugiés, enfin comme les Européens du commerce ; personne n'avait quitté, personne ne voulait croire condamnée cette population innocente à tous égards de la mésintelligence du général Galbaud et des commissaires. Assiégée du côté de terre par

les nègres révoltés, pressée d'esclaves au dedans, les suites d'un désordre se pouvaient trop aisément déduire. Cependant tout espoir de conciliation était perdu ; M. Linare et plusieurs qui s'étaient rendus auprès des commissaires s'efforçaient en vain de les fléchir. Quant à la généralité des habitants, trop souvent désespérés par l'un et l'autre parti pour opter entre les deux, en trop petit nombre relativement pour arrêter cette lutte inique, ils se tenaient renfermés dans leurs maisons dans une cruelle attente de ce qui allait arriver. Voilà la position que nous venions partager. Si ma vie ne se fût éteinte dès le principe, je l'aurais employée tout entière à combattre la rage de pouvoir et de prééminence qui l'avait amenée.

La perspective du lendemain ne suffisant pas à ces furieux, à partir du meurtre de l'abbé de Sévigné, la nuit ne fut plus qu'une suite d'émotions violentes. Guidées par des hommes de couleur à la dévotion des commissaires, des escouades de noirs se répandaient dans les rues, frappant aux portes, appelant au dehors les habitants précipités au-devant de leurs coups par le bruit sinistre du tocsin ; car, si belle qu'elle fût, la ville était en partie couverte en essentes, et le feu y était un fléau redouté. Toutefois aucune trace d'incendie n'existait encore, des assassins autorisés préludaient seulement aux œuvres du lendemain. M. Bénazet, un cousin de M. Desparre, sortit dans ce moment pour s'assurer de la position et ne revint point. Ce que nous savions de

certain c'est que le général tenait l'arsenal, c'est que les commissaires soutenus par les sang-mêlés persistaient à résister, et que les troupes de terre, ne sachant dans ce conflit de quel côté servir la patrie, se tenaient renfermées dans leurs casernes, l'arme au bras.

Encore aujourd'hui, en me rappelant ces cruels souvenirs, la contenance digne et presque sereine de mes chers amis m'apparaît comme un coin du ciel entre de sombres nuages. Nulle crainte ne parut les atteindre, nulle considération n'altéra leur aménité. Même les enfants de M^{me} Linare, réveillés plusieurs fois en sursaut, se conformèrent à la tenue de leurs parents. Les plus troublés étaient certainement ma chère amie et moi, qui en outre de la peine commune en nouris-

sions une autre non moins pleine de dangers. Nous n'osions échanger un regard si préoccupé que fût chacun. Les instants de calme, pendant lesquels on semblait renaître, ne nous apportaient à nous qu'un surcroît de peine ; tout le bonheur, toutes les espérances reposaient sur Saint-Yague. On voyait Don Ygnacio cinglant vers le Cap, on s'attendait à le trouver en rade si l'on s'embarquait.

Messieurs de Borgnols, proches parents de M. Linare, dirent qu'on n'en serait pas réduit à l'extrémité de le faire. Ils étaient de la garde à cheval qui, comme la nationale, s'était la veille jointe aux assaillants, et ils estimaient que, le combat renouvelé, le parti des commissaires aurait bientôt le dessous. Cette opinion flattait d'un répit qu'un billet de M. Linare

vint mettre à néant. Je me rappelle encore les termes de l'alarmante missive. « Tout est perdu, embarquez-vous, je vous suivrai ! » Ce peu de mots écrits au crayon sur une feuille arrachée d'un agenda en disait assez, mais quant à s'embarquer dans cette nuit pleine de meurtres, il n'y fallait penser. On résolut d'attendre le jour. Néanmoins, affrontant une mort presque certaine, MM. de Borgnols, M. de Thébaudière, ex-avocat du Roi, et M. O'Gornian, tous riches propriétaires, et considérables par leur mérite personnel, nous quittèrent à l'instant. Ils voulaient tenter un suprême effort près des troupes de ligne, les presser de se réunir à celui des deux partis auquel l'avantage était resté, le salut de tous étant d'en réduire un à l'impuissance.

M^{me} Linare embrassa les genoux de M. Desparre pour l'empêcher de se joindre à la courageuse petite phalange ; toute la famille profondément émue par cette scène lui vint en aide. Ce fut le seul trouble de ces moments ; M^{mes} Legras se serraient près de Nelson, craignant aussi qu'il échappât, et Corallé, hors d'elle, couvrait sa sœur de larmes et de baisers. « Restez, mon père, restez, dit enfin Nelson, ne vous exposez pas inutilement ; l'ère de la raison est pour longtemps fermée, puisque la France s'en remet de ses destinées aux hommes que nous voyons. » Tristes et prophétiques paroles qui triomphèrent de la résistance de M. Desparre ; il serra ses enfants douloureusement contre lui et consentit à demeurer.

Le calme un peu rétabli, M. Desparre fit le possible pour obtenir du noir qui lui avait apporté le billet de M. Linare, de l'aller remettre au malheureux abbé de Sévigné que tout le monde croyait encore plein de vie ; mais cet homme ne voulut pas même ressortir de la maison. Il s'était laissé gagner en arrière de son maître, mulâtre employé au service du gouvernement, mais il croyait avoir été épié, et savait ce qu'il en retourne de ces natures vindicatives. Malgré son refus, M. Desparre ne lui fit pas attendre le loyer du service rendu ; il lui remit sur l'heure un papier qui le mettait à même de se racheter, si les choses rentraient dans l'ordre ; en attendant, il lui dit de se considérer comme de la maison. M. Desparre promit ensuite la liberté à celui de

ses esclaves qui, se chargeant de la commission, lui en rapporterait des nouvelles. Tous, attachés à leurs maîtres, faisaient peu d'état de biens problématiques, mais, le noir de Nelson, récemment instruit par le malheureux abbé lui-même, s'offrit par reconnaissance. Vraisemblablement renseigné par Ali, il demeura caché dans la maison.

Tout commentaire était inutile, tout préparatif impossible, nous cédâmes à la nécessité d'être au matin en pleine possession de nous-mêmes ; nous prîmes quelque nourriture, et le repos compatible avec notre position. Un frisson d'horreur répondant à des cris du dehors termina notre dernière agape, puis tout retombant dans le silence, on apporta des coussins pour ces dames, et nous nous

rapprochâmes d'elles sur les sièges où nous étions assis.

Les pensées de chacun à ce moment sont demeurées le secret de Dieu ; si elles ne furent pas une prière, peut-être tant de résignation fut-elle acceptée comme équivalent. Sauf M^{me} Linare, dont une des mains posée sur ses yeux retenait des larmes, tout le monde parut tranquillement sommeiller. C'étaient les derniers moments, les derniers instants ; la gêne incessante, l'exil, des cieus incléments attendaient celles de ces natures généreuses qu'une mort violente ne sauverait pas de ces dures et longues épreuves ; l'enfance, l'âge, la beauté, rien ne trouverait grâce. O fauteurs de révolutions ! qu'une voix plus accréditée que la mienne s'élève ; qu'elle dévoile l'étroitesse de

vos vues, la cupidité de vos sentiments ; qu'elle prévienne le retour de catastrophes telles que celles qui ont perdu Saint-Domingue !

Le jour allait poindre ; les cruelles allées et venues de la nuit avaient cessé. Nos dispositions étaient prises, je suivais la famille, seule résolution que me permissent la vue de ma chère amie et la difficulté de nous concerter. Les esclaves s'empressaient, ils nous portaient le café noir, une seconde de plus et nous quittons la maison. La reprise des hostilités pendant cette fatale seconde nous en empêcha. Tout parut s'écrouler autour de nous sous les coups dirigés contre le palais du Gouvernement, demeure des commissaires ; l'air s'obscurcit de fumée et de poudre, les rues se couvrirent de

mitraille, et pendant cinq heures, enser-
rés par les combattants, nous assistâmes
forcément à ces préludes de ruine. La
maison de M^{me} Linare, peu distante du
point où se portait tout l'effort de l'attaque
et de la défense, était comme assiégée, et
bientôt il en fut de même des plus beaux
îlots de la ville. Favorisées par le tracé
régulier des rues, les troupes s'y battent
avec furie, le fer est partout levé, le feu
répond au feu, le canon des forts et de la
flotte ébranle tout.

Pendant ce désordre si favorable à un
soulèvement, les esclaves ne bougèrent
point, ils laissèrent aux deux partis l'o-
dieux de cette crise affreuse et le soin
de son dénouement. Ce dénouement, que
l'histoire enregistre comme un des plus
terribles exemples de la fureur des

hommes, eut lieu vers onze heures. Le parti du général Galbaud l'emportait. M. de Beaumont, à la tête d'une compagnie du régiment d'Artois, allait franchir le seuil du palais du Gouvernement, se saisir de la personne des commissaires ; déjà on se flattait de revoir ces jours de prospérité qui donnaient à Saint-Domingue une place si grande dans le monde. On saisissait le cri de délivrance. Une de ces fatalités si communes à la guerre perdit tout. Blessé au genou, M. de Beaumont dut se retirer, et le tâtonnement s'étant mis dans l'attaque, ses troupes en profitèrent pour se livrer à leurs tristes instincts. Elles se débandent, tournent le dos aux avantages acquis, se jettent dans les maisons, y commettent tous les outrages. Les cris,

les clameurs de ces nouveaux ennemis, ceux des créoles obligés de se battre corps à corps avec eux remplissent de confusion et d'épouvante. Hormis les maisons où, comme dans les magasins de M. Linare envahis des premiers, ils trouvent des liqueurs fortes et s'enivrent, tout retentit de violences. Mais ni Rome sous les pas des Huns, ni le sac de Magdebourg, ni Sagonte, ne peuvent donner une idée de l'effroyable trombe qui enveloppa tout à coup et les habitants paisibles et la soldatesque effrénée.

Les commissaires, inespérément échappés à leurs ennemis, s'étaient retirés au Haut-Cap sous l'égide des troupes de ligne décidées enfin à marcher pour eux. Leur rage de céder, leur haine pour cette ville qui ne les considérait point, la fu-

reur de toutes leurs résolutions leur dictent une féroce vengeance ; ils font ouvrir les prisons, appellent en ville les hordes du nègre Pierrot. A l'instant, dix mille assassins couverts de crimes, vingt mille barbares se précipitent, se poussent, se heurtent, se ruent sur la proie qui leur est offerte ; la terre peut à peine les porter, l'air est épaissi de leur nombre, le jour obscurci de leur couleur. Ils appliquent leurs torches incendiaires partout où elles peuvent porter dommage, ils les lancent sur le faite des maisons, ils les mettent forcément aux mains des malheureux blancs ; ils tuent à coups de crosses et de feu les victimes qui ne périssent point étouffées, ils apparaissent de tous les côtés comme un flot de démons sortis des enfers, ils poursuivent

de cris d'hyènes et de chacals ceux qui peuvent échapper, ils courent vers le port où tout le monde se précipite, ils obstruent cette unique voie de salut, si encombrée, que le général Galbaud lui-même est obligé de se jeter à l'eau pour atteindre sa chaloupe.

Les esclaves de M^{me} Linare se firent massacrer pour nous sauver ; ils arrêtaient les bras levés pour nous frapper ; ils périrent percés des coups qui devaient nous atteindre. M. Desparre entraînait M^{me} Linare et l'un de ses petits-enfants, Nelson l'autre enfant de sa sœur et M^{me} Legras, moi, Corallé dont j'avais saisi fortement la main. Le reste de la famille s'efforçait comme nous d'atteindre ces bâtiments prêts à emporter au loin les débris d'infortunes si grandes. Mais,

séparés les uns des autres dès les premiers pas, Corallé et moi, nous dûmes rebrousser chemin pour éviter une troupe qui nous tirait à bout portant. Dès lors, jetés à droite et à gauche sans savoir où nous allions, suffoqués par la fumée, par la chaleur centuplée par le feu, nous n'échappâmes que par miracle à la mort présente de toutes parts. La volonté qui le permit fit aussi que nous nous trouvâmes au dehors de la ville, après avoir cent fois tenté de revenir vers le port. Les nègres, qui accouraient des mornes pour prendre part au pillage, dédaignèrent de nous tuer.

O cité malheureuse, ô malheureuse famille de M. Desparre, ô ma chère, toujours chère Corallé, à quels moments nous étions réservés !

CHAPITRE VIII

Je ne connaissais que très peu les chemins de l'île, celui que nous avons pris m'était entièrement inconnu. Il conduisait au Limbé. En suivant la plage, nous parcourions la seule route que la distance ne rendît pas impossible, pour nous rendre chez Don Thomas. Mais, jetés dans les gorges par la crainte d'être aperçus des nègres, bientôt les sentiers nous manquèrent, et nous marchâmes pendant des heures sur les lits desséchés

des torrents et les plantes épineuses dont ils étaient couverts. Epuisés de fatigue, les pieds ensanglantés, les vêtements déchirés par les ronces et les broussailles, nous arrivâmes dans un étroit ravin où le chemin devenait de plus en plus impraticable. Des arbres gigantesques croissaient dans le fond, et mêlaient leurs sommets à ceux d'autres arbres, dont les racines énormes courant sur les deux pentes soulevaient des forêts de lianes. Nous pouvions être à trois lieues du Cap. Nous n'entendions plus d'autres bruits que celui des insectes qui bourdonnaient autour de nous, des couleuvres qui fuyaient à notre approche. Nous nous arrê tâmes, nos forces nous trahissaient. Je collai l'oreille contre terre pour savoir si quelque nègre ne

nous avait pas suivis, mais il semblait qu'une profonde solitude nous entourât. Sans nous dire une parole, et comme si un même sentiment nous eût inspiré une même pensée, nous nous assîmes à côté l'un de l'autre sur un long siège formé à mi-pente par des nœuds d'acajou et de gaiïac. O Dieu puissant ! les scènes d'horreur dont nous venions d'être les témoins, le danger d'être surpris par un féroce ennemi, ne nous rendaient pas insensibles au bonheur d'être ensemble ! Je la soutenais défaillante, et son regard était celui des meilleurs jours. Je la forçai de s'étendre, de prendre un peu de repos ; j'affectai pour la rassurer une tranquillité bien loin de mon cœur ; le sien ne faiblissait pas, mais la fatigue lui ôtait la force de parler. J'essayai par de douces et

déliçates caresses d'assouplir ses membres endoloris, de diminuer les terreurs du présent, d'écarter l'avenir. En même temps, j'interrogeais le chaos de végétation au milieu duquel nous étions, espérant y découvrir quelque plante dont les feuilles retiennent la pluie ; mais il était sous ce rapport d'une désespérante stérilité. Il fallait se résigner, attendre qu'elle pût se remettre en marche, et de Dieu seul un secours inespéré. Nous prit-il en pitié en lui envoyant le sommeil, baume de toutes les douleurs ? Nous préparait-il seulement une cruelle épreuve dans le réveil qui allait suivre ? Quoi qu'il en soit, nos regards semblaient l'implorer, lui demander l'aide dont nous avions besoin ; ils se tournaient incessamment vers l'entrée du ravin d'où nous

pouvions apercevoir, à travers d'immenses ciriers qui descendaient des grands arbres, le ciel se confondre à l'horizon avec la vaste mer.

La chaleur était accablante, l'air que nous respirions étouffant ; cependant je veillai encore de longues heures, plein d'angoisses à l'idée des attaques qui pouvaient survenir. La feuille qui tombait, le reptile en se mouvant, me causaient un cruel effroi ; à tous moments, il me semblait voir surgir une horde d'esclaves forcenés tirant sur elle à bout portant, ou nous chassant sans pitié dans les montagnes, comme nous avons vu faire à de malheureux habitants qui avaient fui du même côté que nous. Les amères réflexions, les anathèmes de l'abbé de Sévigné, le sort d'amis que tant de dé-

sastres me rendaient plus chers encore, se mêlaient à cette terrible préoccupation ; et, plus que tout, la pensée d'un départ immédiat pour la France (seul parti à prendre si nous parvenions à échapper aux dangers qui nous menaçaient) pensée autrefois si chère, glaçait alors mon cœur comme si elle eût mis fin à la passion, à la vie. Je regardais cette belle créature, d'instincts si nobles, si généreux, cette nature grandiose au milieu de laquelle elle était habituée à vivre, et je rougissais de l'étroite existence à laquelle mon amour allait la condamner. L'idée de suivre les conseils de l'abbé de Sévigné et de me détruire après traversa mon esprit, mais c'était un effort surhumain, qui demandait trop de courage ou de vertu ; plutôt je l'eusse entraînée dans

quelque île inhabitée, où libre des entraves de la civilisation, elle eût été directement l'objet d'un culte de tous les instants.

Malgré ces émotions violentes, le silence qui régnait auprès de moi finit par me calmer, mon sang s'apaisa, une somnolence irrésistible me saisit, et bientôt ce fut à demi fermés que mes yeux s'arrêtèrent sur les phénomènes de végétation pressés dans ce lieu sauvage. Leur grandeur inculte me pénétrait. Tel était l'état de mon cœur oppressé de tant de maux, que je regardais avec tendresse ces plantes colossales dont le *noli me tangere* ne protégeait que des fruits acerbes et des bouquets inodores. Jamais elles ne m'avaient paru plus remarquables et plus belles, jamais leurs stipes

élancés, leurs formes étranges ne m'avaient semblé si hardis. O lumière du jour, vous disparaissiez, quand une pénétrante odeur, se répandant tout à coup, acheva d'entraîner ma volonté assoupie. Je ne pouvais me tromper. Transporté là par quelque orage, un jasmin du Cap fleurissait dans cet endroit écarté. Arbuste favori de M^{me} Linare, dès que celui, ornement de la galerie, livrait son parfum à la fraîche brise, un mouvement de fête se faisait dans la maison ; on allumait les bougies des lanternes dorées suspendues dans chaque salle, Sanite et Julienne prenaient leurs flageolets, et les plus jeunes d'entre la compagnie formaient quelque danse pleine de grâce et d'abandon. Heures d'amitiés tutélaires reparues dans un rêve, je ne vous voyais

plus des yeux rigides d'autrefois, mon cœur goûtait, sans se rappeler ni prévoir, les douceurs du bien-être et de l'intimité, et les vents furieux de l'extrémité de l'Afrique d'où ce jasmin fut apporté, traversèrent tout à coup les salles, la galerie, brisèrent, soulevèrent tout comme la trombe hache et disperse la menue paille. Sorèze, sage et tranquille Sorèze, vous faisiez corps avec ces deux blanches fleurs vers lesquelles je tendais les bras. La respiration me manquait ; mon père, le Régent, passaient sans me secourir, j'étouffais... et la fraîcheur mortelle d'une nuit des tropiques me réveilla.

L'obscurité était profonde, un bruit sourd et sinistre grondait du côté de la mer, une couleur rougeâtre y couvrait l'horizon. Plein d'effroi d'avoir pu man-

quer à sa garde, mon premier mouvement fut de m'assurer qu'elle était près de moi, le second un frisson d'épouvante en apercevant à la pâle lueur de mouches à feu, toute l'horreur de notre position. Ma pauvre amie, endormie d'un sommeil de plomb sur la terre humide et froide, semblait reposer sur un tombeau. Ses mains étaient glacées, son front triste et bleu, son beau corps se dessinait comme un marbre privé de vie. Je m'assurai par les battements de son cœur qu'elle ne s'était pas réfugiée dans la mort, et délibérai dans une cruelle anxiété sur nos chances de salut. S'orienter la nuit dans ces gorges paraissait impossible; frapper par nos mouvements l'ouïe si fine de nos ennemis, était du dernier danger, rester où nous étions, était une mort assurée. Allais-je

la livrer à des Cannibales ou consentir qu'elle mourût sans rien tenter pour la sauver ? Les reptiles que je ne suffisais pas à écarter me décidèrent. J'allais la réveiller, faire un effort pour nous rapprocher de la mer, quand je vis un nègre descendre vers nous aussi vite que le permettait la difficulté du terrain. Il s'aidait d'un bâton noueux et portait à son bras un panier où se voyaient une gourde et l'extrémité d'un pain de cassave. Je fus sur lui avant d'en être aperçu, résolu d'obtenir par la force ce qu'il refuserait à la prière, moyen que je tentai pour éviter un conflit redoutable par les ennemis qu'il pouvait attirer, et pour ma triste amie. « O noir charitable, lui dis-je en l'abordant, je ne vous demande rien pour moi, je suis étranger, la révolution

de Saint-Domingne ne m'enlève ni propriétés, ni esclaves ; mais partagez quelques provisions avec cette malheureuse habitante que vous voyez là étendue à terre, elle n'a rien pris depuis vingt heures, et bientôt elle va se réveiller au besoin et à toutes les douleurs. » Tandis que je parlais, le noir s'était baissé ; il avait reconnu celle pour qui j'implorais sa pitié. « Dieu ! fit-il en se relevant, c'est la fille de M. Aléo ! » et posant son panier près d'elle il me dit : « La Kounouque est brûlée, M. et M^{me} Aléo ont été assassinés ; ne la réveillez pas ! » Aussitôt il s'éloigna.

Ces nouvelles me navraient. Elles montraient quelle traînée de poudre avaient allumée les troubles du Cap. Il fallait fuir, s'embarquer. Aussi bien cette rencontre prouvait que le ravin était peu sûr.

J'éveillai Corallé, cachant sa tête dans mon sein pour lui laisser le temps de rasseoir ses idées avant d'être frappée d'un si déplorable réveil ; j'essayai de l'y préparer en lui disant quelques mots du secours que nous tenions de l'aide de la Providence. Soins inutiles ! Dès qu'elle fut debout, et que la lueur fatale de l'incendie changea en certitude le doute dans lequel flottaient ses esprits, elle jeta des cris lamentables. En vain je l'étreignis contre mon cœur, je l'appelai des noms les plus tendres, et lui rappelai le péril auquel elle nous exposait ; elle reculait égarée, en appelant convulsivement sa sœur et ses amis. Rien ne put la calmer, je ne réussis à l'entraîner hors de ce lieu funeste que lorsque les forces manquèrent à sa douleur. O gorges du Mont-

Rouge qui retentirent de ces cris déchirants, ô rochers frappés du son de sa voix, l'air qui circule dans vos profondeurs est-il encore ce glas funèbre qui me pénètre? Noirs émus de pitié répandus dans ces montagnes, êtes-vous repassés par là sans frémir? Aras, n'approchez plus ce cassier dont les gousses ébranlées dans votre fuite tintent encore si tristement dans mon cœur.

Nous sortimes du ravin dans un état difficile à décrire. Elle se traînait à peine, et je ne me soutenais que par la volonté de la sauver. Je la pris dans mes bras, et malgré les obstacles sans cesse renaissants du terrain, je marchai pendant près d'une heure vers la plage, chargé de ce précieux fardeau. Je ne m'arrêtai que lorsque mes forces me refusèrent tout service.

Nous étions au fond d'une crique séparée des montagnes par un large espace couvert de plantes saxatiles peu élevées. Les redoutables Côtes de fer pouvaient s'y laisser approcher par une petite embarcation ; c'était un endroit favorable pour être aperçus des bâtimens qui sans aucun doute devaient croiser près de terre pour recueillir les malheureux habitans. Je la déposai sur le sable, et près d'elle, la soutenant dans mes bras, j'employai le reste de cette nuit si sombre, à mettre tout en œuvre pour la rassurer.

Remettant à des temps plus heureux d'être vrai, je lui dis que le noir qui nous avait laissé les provisions était un esclave du Corail, qu'il n'avait pu demeurer, allant porter au Cap la nouvelle qu'on doutait dans la montagne que les insurgés

eussent le dessus ; qu'il m'avait dit savoir que M. et M^{me} Aléo s'étaient embarqués. Et comme malgré ces assurances elle ne cessait de pleurer amèrement, je lui affirmai avec serment avoir vu son père et M^{me} Linare entrer dans un canot. Tant de paroles dites avec l'absolue nécessité de convaincre finirent enfin par faire succéder le calme aux transports. J'obtins qu'elle prît un peu de nourriture. O Dieu puissant ! dans quel élan de reconnaissance mon cœur si tiède pour les choses du ciel s'éleva vers vous, quand je la vis porter la gourde à ses lèvres ! Je semblais une mère qui voit revivre son enfant. Usant pour moi avec la dernière parcimonie de ces précieuses ressources, je me contentai de cayemites que je trouvai dans le fond du panier.

Il faisait encore très obscur. Les étoiles à une distance infinie n'éclairaient que le firmament. Cependant je suivais avec la dernière attention les traînées de phosphorescence qui se voyaient dans la mer ; je ne doutais pas que Don Ygnacio fût à notre recherche dans ces parages, et j'attendais à chaque instant que la goélette dût paraître. Je me demandais ce que je ferais à la vue d'un homme pour lequel j'avais tant d'estime, et que j'offensais mortellement. Nous étions ennemis ; ni Corallé ni moi nous n'aurions accepté la vie au prix d'une indigne feinte, et c'était le comble des maux d'être obligé de souhaiter la venue d'un forban plutôt que celle d'un homme si généreux.

J'interrompais à chaque instant mes douloureuses réflexions pour veiller sur

ma pauvre amie dont le morne abattement me causait la plus cruelle inquiétude. Je touchais son front, je réchauffais ses mains, j'appliquais les miennes à la plante de ses pieds pour lui communiquer quelque chaleur ; j'interrogeais son regard, prêt à perdre moi-même le sens du doute affreux qui traversait mon esprit. Enfin le soleil parut ! brillant, radieux, comme si rien n'eût changé pour tant d'infortunés ! Quel moment que ce premier coup d'œil jeté sur notre misère, que celui où je vis dans sa chère personne tous les ravages de la nuit ! L'expression navrante de ses traits, notre état déplorable d'ajustement, notre solitude, notre abandon sur cette côte déserte me firent trembler ; je fermai un instant les yeux pour me dérober à moi-même l'étendue

de nos malheurs. Heureusement mon amie ne se montra sensible alors qu'au besoin de relever ses beaux cheveux qui tombaient dans le plus grand désordre sur ses épaules. Echappés dès les premiers pas de notre course du mouchoir qu'elle avait noué sur sa tête et qu'elle perdit bientôt, ils se prenaient à tous les affreux dards que présentent les plantes de ces endroits sauvages, et dans notre sortie du ravin, j'avais dû les tenir constamment serrés entre elle et moi. A présent nous étions debout, je la soutenais, cherchant des yeux, ainsi qu'elle, quelque chose qui pût aider à les maintenir sur sa tête ; mais toutes les ressources des temps heureux nous manquaient ; désespéré de pouvoir si peu pour elle, je l'aidais à les partager en longues tresses quand l'idée

du précieux sachet me revint. Avec transport je le tirai de mon sein, avec transport je lui présentai son aimée, son aimable parure. Mais, en revoyant ce gage d'amour, souvenir d'un temps si heureux et prospère, je ne pus retenir un torrent de larmes, ma poitrine gonflée se souleva à se fendre, et je me laissai aller à tous les signes de la faiblesse et de la douleur. Ce fut le chemin de sa raison et de son cœur. Elle se jeta dans mes bras en attestant le ciel qu'elle allait vivre pour m'aimer. Mais, à travers le frémissement de mon être à son doux contact, je sentis que la source de mes pleurs s'était ouverte pour ne jamais tarir, et nous restâmes un long moment embrassés sans que les signes de la passion pussent se faire jour au-

trement qu'à travers ceux du désespoir.

Enfin, quand la nature eut pris sa revanche de la tension qu'avaient subie toutes mes facultés, nous nous assîmes appuyés l'un sur l'autre, nous reposant de ces crises affreuses en contemplant le calme majestueux de la mer et des mornes en apparence si tranquilles et solitaires ! Corallé, habituée à ces grandes scènes, se remettait peu à peu. C'était bien les couleurs arrêtées de l'île, l'azur foncé dans lequel elle est encadrée, l'éclatante lumière qui relève toutes les teintes de sa végétation ; rien n'était changé, il semblait que nous eussions fait un rêve affreux, et que la terre sourit pour nous consoler. Cependant mon cœur ne pouvait s'alléger du poids qui l'oppressait, il se refusait à jouir en paix de sentir ma bien-aimée sur mon

sein. Elle le vit et me dit : « O mon ami, que demandons-nous donc à Dieu ? Vous m'avez assurée que mes parents sont sauvés, et loin que les nègres nous aient fait aucun mal, nous devons à l'un de ces malheureux un secours inespéré, et la consolante nouvelle de savoir mes amis hors de danger ; puisque cette tourmente est dans les desseins de la Providence, reconnaissons ce que nous lui devons ; que n'eussions-nous donné, il y a quelques jours, pour ces instants d'entière liberté ! Je reconnais l'endroit où nous sommes, j'y suis venue avec Don Thomas ; c'est le ravin des couleuvres que nous venons de quitter. Les nègres évitent ce parage ; si des bâtimens tardent à venir, nous construirons un ajoupa, et nous vivrons de crabes qu'on trouve en abon

dance dans un ruisseau près d'ici. » Elle me parla de la sorte et je lui répondis : « Que Dieu protège notre amour et récompense votre courage ! ô ma chère Corallé, je ne crains que vous voir souffrir ; bénies soient les heures qui nous restent à vivre l'un pour l'autre sur le sol qui vous a vu naître ; ses malheurs attristeront ma vie, mais j'emporterai sa chère image en mon cœur pour vous retracer en tous lieux les aspirations de la patrie. »

Ainsi se passèrent ces moments si douloureux par les circonstances qui les avaient amenés, si pleins d'abandon et de charme ! le ciel n'en a pas de plus doux, la terre de plus déchirants.

Le soleil avait fait à peine le quart de sa course que, gagnant quelque sécurité du côté des nègres, nous allâmes au ruis-

seau dont elle avait parlé. Les roches sur lesquelles il court en quittant les mornes le signalaient à nos yeux de la crique, et nous pûmes nous y rendre sans que rien troublât ces moments de répit. Les plus légers mimosas battus d'un vent d'orage goûtent moins la transparence des cieux que ne fit Corallé son onde fraîche et pure. Son teint se colora, ses yeux reprirent leur aimable animation, elle retourna même quelques crabes, sans doute en souvenir des temps heureux où Don Thomas et elle visitaient ces rivages. O destin rigoureux, que ne vous laissiez-vous fléchir ! Ces moments d'entier dénuement, ces moments si précaires n'étaient pas sans douceur ! Ce fut dans ma main qu'elle but, ce fut dans les siennes que je puisai cet allègement à nos souffrances ;

agenouillés tour à tour pour baigner nos visages, nous veillions l'un sur l'autre ; nous nous montrions les creux où l'eau était plus abondante et plus claire, environnés de périls nos paroles revêtaient les couleurs de l'espérance ; en butte à tous les besoins, le bonheur d'être ensemble compensait tout.

Cependant nous semblions à mille lieues des désastres que nous avons fuis comme aussi de tout secours. Ces eaux, d'habitude sillonnées de navires, paraissaient toucher aux confins du monde, et vers le soir, des légères provisions du bon nègre il ne restait rien. Je proposai à ma chère amie d'aller vers les mangles chercher quelques branches et feuilles sèches pour faire du feu et cuire des crabes, mais repoussant le plan qu'elle-même avait

formé, et qui lui avait souri, elle voulait rentrer dans les mornes, chercher le chemin de la Kounouque ou retourner vers le Cap. Je le voyais à ses regards inquiets, à ces projets désespérés qui ne pouvaient se tenter pendant la nuit, et pour lesquels nos forces ne suffisaient plus; ébranlée par tant d'affreuses secousses, elle avait oublié d'abord, et se ressouvenait. Ainsi, tandis que j'appelais, dans mon cœur le secours qu'elle redoutait, dans le sien elle préférait les derniers périls à un revoir plein de confusion. Je partageais ce sentiment, il me la rendait doublement chère, mais notre détresse était trop grande pour s'y arrêter. J'écartai doucement de son esprit les nuages qui s'y amassaient, je lui parlai des siens, de la France, je lui dé-

montrai la certitude d'être bientôt recueillis, je lui promis de nous rapprocher, dès le matin, du Cap, si d'ici là nous n'étions secourus. Malheureux... Elle céda... Je l'arrêtai sur ces bords où l'attendait une mort violente. Nous pouvions dans quelque endroit écarté, mourir nous tenant embrassés, nous disant lentement adieu confondant nos regards en cherchant une dernière fois la lumière, et je préparais un affreux dénouement ! La double vue des moments suprêmes lui montrait le danger, et moi, trompé d'espérances fallaces je ne quittais point des yeux la masse agitée où je voyais le salut. Je n'en détournais la vue que pour chercher un endroit, des roches, où nous pussions sans nous écarter demeurer pendant la nuit. Décevante illusion ! Soin inutile ! Les

moments étaient comptés ! Je nous vois encore nous tenant par là main, un point de mire sur cette plage nue. Les derniers rayons du soleil n'éclairaient plus que nous, les mornes s'enveloppaient de ténèbres ; nous étions debout, atterrés de notre misère, plus malheureux encore que dans les scènes convulsives du matin. Pénétrés du sentiment de notre perte, des larmes inondaient inconscientes nos visages, nous appuyâmes, en les penchant de côté, nos deux têtes près l'une de l'autre en regardant le ciel qui se couvrait de nuages.

Pendant cette défaillance, des signes de plus en plus rapprochés de tempête se manifestaient ; la mer au loin soulevée mêlait le bruit de ses vagues à celui du bois-trompette annonçant dans les mornes l'approche du gros temps ; des bandes

d'échassiers que nous n'avions point aperçus, fuyaient des mangles vers des retraites plus sûres. Insensibles à ces mouvements, nous attendions immobiles... nous étions résignés. Et soudain un frémissement de l'air remplit tout à coup nos cœurs des mouvements les plus violents. Une voile se montrait; la courbe obscure des palétuviers cachait seule encore le secours à notre vue. Nous courûmes de ce côté, nous poussâmes des cris désespérés, et même avant qu'on pût nous entendre, un majestueux petit brick accompagné d'un canot monté de plusieurs blancs, rasait l'entrée de la crique. Paralysés par l'émotion nous demeurâmes cloués au sol et sans voix, mais déjà nous étions aperçus, le brick mettait en panne, le canot volait vers nous.

Don Ygnacio justement alarmé du message de Nelson, était-il de suite parti pour le Cap? Était-il arrivé au moment de la catastrophe? Mille fois je me le suis représenté au milieu de l'extrême confusion qui régnait en rade, tentant vainement d'aborder cette ville malheureuse, interrogeant les embarcations, promettant des trésors à qui pourrait le renseigner. Peut-être bien inspiré, désespérant de rien trouver dans cette affreuse bagarre, tourna-t-il subitement vers le nord? Peut-être aussi était-il sur nos traces par le fait de parents ou d'amis témoins de notre course. J'ai blanchi, en commentant ces suppositions, que rien n'est venu confirmer ou démentir.

Quoi qu'il en soit, c'est en vain qu'il avait tenté l'impossible et qu'il avait

réussi, c'est en vain qu'il nous criait d'accourir, que du côté des montagnes nous étions menacés. Corallé, saisie de trépidation à ses accents qu'elle ne pouvait méconnaître, opposait une invincible inertie à mes efforts pour l'entraîner. Surexcité par le danger, je saisis ma pauvre amie, je l'enlevai de terre malgré elle, je l'emportais vers nos sauveurs, lorsque Don Ygnacio transporté de rage au soupçon qui traversa son cœur, se jeta à terre avec ses hommes malgré les coups de fusil et les cris féroces des cannibales qui guettaient le débarquement. En un instant, cette plage silencieuse et déserte devint le théâtre d'une lutte affreuse, le brick lâcha des bordées, mais, atteints elle et moi dès les premiers coups, je ne vis qu'à travers les ombres de la mort le

combat acharné qui s'engagea autour de nous.

Dieu ! le Cap à feu et à sang, la nuit du ravin n'étaient pas assez ! Je devais dans l'avenir avoir constamment devant les yeux ce visage défiguré, me sentir partout poursuivi du regard plein de ressentiment de Don Ygnacio cruellement blessé, rien ne devait écarter ces souvenirs, rien ne devait en diminuer l'horreur.

Les valeureux Espagnols réussirent à nous emporter. Elle était près de moi, étendue sur le pont du brick ; des soins cruels me rappelaient à la vie. Don Ygnacio debout, soutenu des siens, épiait mes premiers mouvements. Je n'en fus pas le maître ; je repoussai tout secours, je me jetai sur ce corps inanimé, je serrai son

cœur contre mon cœur, son sein contre mon sein, je voulais l'enlever, me précipiter avec elle à la mer. La plus extrême violence, le sang que je perdais par mes blessures eurent seuls raison de ces transports, derniers adieux à la vie et à Saint-Domingue. Mes yeux se fermèrent ; impuissant à m'y opposer, je me sentis descendre dans le canot, et transporter sur un autre petit bâtiment qui était venu stationner près de là.

J'ignore le nombre de jours que je demeurai sans rien prendre, le nombre de ceux pendant lesquels je suis resté couché couvert de sang dans un hamac ; je sais seulement que, la mer devenue grosse, le bâtiment fit voile par un temps affreux. Cent fois pendant cette traversée nous fûmes sur le point de périr ; mais

le mal ne me laissait ni repos, ni trêve, et je perdis presque la force de penser. Nous étions précipités entre les plus profondes vagues, renvoyés avec fureur sur leurs crêtes amoncelées qu'un redoublement de souffrances m'avertissait seul du danger.

Plus tard je me faisais peine à moi-même, en pensant à ces moments. Seul passager, longtemps attaché comme un coupable, je semblais à bord l'objet d'une malédiction, personne ne me parlait; que la tempête fût menaçante, qu'on eût un moment de répit, j'étais toujours le réprouvé, à peine un nègre bozale me rendait quelque soin. C'est que le capitaine était un côtier havanais, et qu'il servait, avec la rudesse des gens de son métier et le dévouement des amitiés espagnoles,

le dessein de son ami. Autrement jamais si petit bâtiment, équipage si peu nombreux ne se fût risqué à traverser l'Océan.

Enfin, après bien des jours, un vent frais et vif pénétra dans la chambre. Après bien des jours encore une houle égale et forte remplaça les affreuses secousses ; nous étions dans la Manche. Bien des fois je vis les feux s'éteindre, que nous y étions encore. Cependant mon mal continuait que le branle-bas de l'arrivée, la presse de chacun semblait me faire oublier plus encore que de coutume ; mais quand le petit lougre eut jeté l'ancre dans le tranquille bassin du port, le nègre me fit revêtir d'autres habits, et soutenu par lui je descendis à terre. Etourdi de faiblesse, semblable dans ma démarche et mon regard à un homme privé de sens,

telle est cependant l'horreur et la souffrance d'une telle traversée, que je ne fus pas insensible au bien-être de me retrouver sur mes pieds.

La main qui m'avait arraché de Saint-Domingue fut généreuse sans se ralentir de son inimitié. A peine arrivés à l'hôtel, le capitaine, sans me laisser même le temps de me reconnaître, me remit un pli qui contenait cinq mille livres. Dès lors tout fut dit, il s'éloigna, le nègre aussi; je dus ne pas m'abandonner moi-même pour échapper aux dangers d'une triste commisération. J'écrivis à mon père les circonstances qu'il avait besoin de connaître pour le préparer à me revoir; mais la France n'était plus pour moi qu'un vaste et froid tombeau. Les cœurs près desquels le mien eût retrouvé quelque

chaleur avaient cessé de battre. Apprenant fatalement des premiers la nouvelle de l'incendie et des massacres du Cap, mon père succombait en quelques heures à ses angoisses. Le régent, envoyé peu avant à Paris au secours d'un ancien élève, montait sur l'échafaud le jour même de mon débarquement. Atterré de ces coups, châtimé d'un délire qui fut la perte d'êtres aimables et bons, je demurai des années déchiré de douleur et de remords, expiant par une affreuse solitude les sentiments si profonds et si vrais qui m'avaient souri, cherchant partout l'aumône d'une nouvelle pour me rattacher à la vie : jamais ! jamais ! je n'entendis plus parler d'aucun des membres de la famille Desparre. Je m'éloignai, je visitai d'autres pays, partout

accompagné de ces poignants souvenirs : la pauvre demeure de mon père tiède encore d'une récente habitation quand je la revis, les chaudes amitiés, le brûlant soleil toujours mêlés à cette douloureuse image. L'étude seule, quand je fus obligé de travailler pour vivre, put apaiser les désordres de mon cœur.

NOTES

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR SAINT-DOMINGUE

Personne n'ignore que l'île de Saint-Domingue, aujourd'hui Haïti, est située dans la mer des Antilles à l'entrée du golfe du Mexique ; qu'elle fut découverte par Christophe Colomb, et qu'elle demeura en totalité à l'Espagne, jusqu'au moment où cette puissance en céda une partie à la France. Les colons français qui s'établirent dans cette partie, en firent la plus belle et la plus riche des colonies.

Personne n'ignore non plus que ce fut Las Cases, l'apôtre des Indes occidentales, qui donna l'impulsion à l'importation des noirs d'Afrique, pour remédier à la dépopulation des îles Lu-

cayes, dépopulation causée, soit par les mauvais traitements des conquérants, soit par une loi générale qui fait disparaître les peuples non chrétiens au contact de ceux-ci.

L'importation des noirs dégénéra en traite, et ceux qui entreprirent de coloniser l'ouest de Saint-Domingue y trouvèrent l'esclavage établi, aussi bien que dans toutes les autres parties de l'Amérique.

Le temps a fait justice des clameurs de l'ignorance. Il est inutile de s'étendre sur des mesures qui n'ont plus leur raison d'être, et qui semblent avoir été permises par la Providence pour faire entrer les noirs dans la grande famille humaine ; il est évident que, sans l'importation de leurs pères en Amérique, les Haïtiens de toutes les couleurs en seraient encore aujourd'hui où en sont leurs frères d'Afrique, malgré le voisinage de peuples civilisés, et les tentatives de ceux-ci pour les retirer de la barbarie.

Transportés dans le plus beau pays du monde, les nègres ont trouvé relativement à Saint-Domingue le bien-être et la sécurité, ils ne s'y sont pas vus du moins exposés à être mangés par leurs semblables ; ils aimaient leurs maîtres

qui sympathisaient avec eux plus que ne firent jamais les Européens (note extraite des ordonnances), et il a fallu les excès de la démagogie pour les pousser à une sanglante catastrophe.

Au surplus, les causes de la révolution de Saint-Domingue sont multiples ; on peut en deux mots l'attribuer à la secousse profonde que la révolution de 1789 imprima au monde entier, à la perversité des agents envoyés de la mère-patrie dans les derniers temps, à la jalouse haine qu'inspirait aux ennemis de la France la possession d'une si riche colonie.

PETIT APERÇU GÉOGRAPHIQUE
EN VUE DE CORALLÉ

La partie française de l'île de Saint-Domingue était divisée en provinces du Nord, de l'Ouest et du Sud; ces provinces étaient subdivisées en quartiers, les quartiers en paroisses.

C'est dans la partie espagnole que se trouve la province appelée le Cibao, et la belle rivière nommée l'Ozana. Le Cibao fournit beaucoup de chevaux.

Les villes principales de la partie française étaient, dans la partie nord : le Cap ou Cap français, comme on dit quelquefois; dans celle de l'ouest, le Port-au-Prince, siège du gouvernement, et Jérémie, dans la partie du sud. Mais le Cap fut toujours la ville principale.

Cette ville, située de façon à recevoir l'impression du soleil dès son lever et aux pieds des mornes qui en réfractent la chaleur, serait inhabitable si la brise de terre et la brise de mer ne venaient tour à tour rafraîchir l'air.

Son étendue, lors de ses désastres, était de 1,200 toises de longueur sur 600 de profondeur. Ses rues, tirées au cordeau, avaient 24 pieds de large, une seule en avait 42. Ses maisons, peu élevées pour la plupart, formaient 260 ilots ou carrés ayant chacun 120 pieds sur chaque côté. Il n'y avait qu'une seule église, mais cette église était belle et bien bâtie. Elle était située sur la place d'Armes. Enfin, 4 fontaines donnaient de l'eau aux habitants. Sa population était, en temps ordinaire, de 4,000 blancs et 10,000 esclaves.

Les dimensions de la ville du Cap sont du plus grand intérêt pour apprécier le désastre de 1793, car il s'en suit que ce fut sur un terrain très restreint (plus des trois quarts de l'espace étant couverts par les constructions), que furent appelés à se ruer 50,000 assassins et barbares. Là où le pillage promettait le plus, la place manquait pour frapper, on était littéralement étouffé.

Le Borgne était à 12 lieues du Cap, il comptait 15,000 noirs.

L'étendue de l'île de Saint-Domingue est de 5,200 lieues carrés, elle en a 160 de pourtour.

II

L'INDEMNITÉ

La force prime le droit. Après quarante ans de spoliation inouïe un traité est intervenu : l'indépendance d'Haïti et la liberté des noirs ont été reconnues, moyennant 30 millions à payer par ceux-ci en 30 annuités ; indemnité dérisoire, car c'est une masse de plusieurs milliards de biens arrachée à la France. Il avait été question d'abord de cent millions, puis de soixante, mais dans l'abaissement d'Haïti, il ne pouvait être question ni de cent, ni de soixante millions ; il a même fallu reculer de sept années le paiement des annuités. C'est à ce point qu'est descendu un pays qui était à lui seul, au moment

de sa révolution, les deux tiers du commerce de la France.

En définitive, les anciens colons de Saint-Domingue sont morts dans la douleur et dans l'exil, rien n'a manqué à leurs douleurs. Par contre, les nègres, après avoir chassé les véritables maîtres du pays et s'être livrés aux excès les plus féroces, se sont mis, moyennant les trente annuités susdites, en tranquille possession d'une île, couverte lorsqu'ils s'en sont emparés, des plus riches cultures, de villes florissantes, et de richesses immobilières de toutes sortes. Disons, comme les Anglais : « Qu'ont fait les noirs de la civilisation que les blancs leur ont léguée à Saint-Domingue ? »

III

« Puisque l'univers est condamné à marcher quand même, est-il juste qu'une partie des hommes, uniquement parce qu'ils sont noirs, assistent sans rien faire au travail des blancs et jouissent de leurs labeurs ?

« Depuis près d'un siècle, qu'ont fait les noirs de la civilisation qu'on leur a léguée à Haïti ?

« Depuis près d'un demi-siècle, jouissant de tous les mêmes droits que les blancs dans les pays anglais, qu'ont-ils jamais fait ?

« Que font-ils dans l'Amérique du Nord ?

« Sous toutes les latitudes, et sauf de rares exceptions, le nègre est sensuel, indolent et paresseux. Le mulâtre est orgueilleux, vindicatif, ingrat, et l'ennemi juré du blanc. »

(Voir les débats qui ont eu lieu dans les

Chambres anglaises au sujet des derniers troubles de la Jamaïque, année 1866.)

Ajoutons que, malgré la piété à laquelle le noir est enclin, et malgré les secours spirituels accordés à Haïti par la cour de Rome, cette mission n'a pu, pendant les dix dernières années, ordonner que deux prêtres noirs.

(Renseignement fourni en 1876, par des ecclésiastiques revenant d'Haïti.)

IV

« Aucune de nos colonies n'a suivi cet exemple,
« aucune ne s'est détachée violemment de nous.
« Je ne parle pas de Saint-Domingue, cette île
« si fructueuse et si belle, bouleversée tout à
« coup par la trombe révolutionnaire, par
« l'éruption des plus effroyables passions. Nos
« planteurs étaient là justement aimés. Riches
« et généreux, ils faisaient de leur fortune un
« noble usage. Nul d'entre eux n'abusait de ses
« privilèges, et quelques-uns méritaient d'être
« cités comme modèles de bonté. On disait pro-
« verbialement, heureux comme un nègre de
« Gallifet. « Ces heureux nègres prirent comme
« les autres la torche et la hache, incendièrent
« et pillèrent, et se plongèrent dans des flots
« de sang. »

(*La France et ses colonies*, par Xavier Marmier. Discours lu à la séance trimestrielle de l'Institut, le 8 Janvier 1873.)

NOTA. — Il est question des Etats-Unis et de l'Amérique du Sud qui se sont rendus indépendants, par haine de leur métropole.

V

« Tous les pays de l'Amérique, soit dans le
« nord, soit dans le sud, montrent aujourd'hui,
« d'une manière irréfragable, que les mulâtres
« des différents degrés ne se reproduisent pas
« au delà d'un certain nombre de générations.
« L'infécondité n'est pas toujours dans les
« mariages, mais les produits arrivent graduel-
« lement à être si malsains, si peu viables,
« qu'ils disparaissent soit avant d'avoir donné
« le jour à des enfants, soit en laissant des
« enfants qui ne peuvent pas vivre. Ce qu'on
« observe à Saint-Domingue est le superlatif
« de cette situation ; mais sur tous les autres
« pays où le sang mulâtre tend à s'étendre, et
« à dominer au milieu des autres éléments
« ethniques, on observe un état analogue. Il

« est incontestable qu'avant cinquante ans,
« tous les mulâtres auront disparu de Saint-
« Domingue. »

(*De l'émigration au Brésil*, par le comte
de Gobineau. Livraison du *Correspondant*,
25 juillet 1874.)

VI

Extraits des ordonnances de Monseigneur le duc de Penthièvre, amiral de France, des 31 mars et 5 avril 1762.

Portant injonctions à toute personne demeurant dans l'étendue des amirautés particulières de son ressort, qui ont à leur service des nègres ou mulâtres de l'un ou de l'autre sexe, d'en faire leur déclaration, en personne ou par procureur, aux greffes de l'amirauté de France, ou aux greffes des amirautés particulières de son ressort, sous telles peines qu'il appartiendra.

.....
.....

La découverte du Nouveau-Monde a déterminé nos rois à former une exception à la loi et aux maximes du royaume, en faveur de

plusieurs compagnies de commerce qui ont entrepris de faire des établissements dans nos colonies. Louis XIII en 1615, Louis XIV en 1685, le roy régnant en 1716, 1717, 1725, ont concédé des terrains à plusieurs Compagnies de commerce, permis la traite des nègres et établi l'esclavage dans nos colonies d'Amérique.

.

.

On ne peut disconvenir que l'esclavage, dans ce cas, n'ait été dicté par la prudence et par la politique la plus sage. Cet esclavage, au surplus n'a rien de comparable à celui des Romains, que relativement aux effets de la volonté, car relativement aux personnes des esclaves, ils y sont traités avec toute la douceur naturelle aux Français ; ils y sont instruits dans notre sainte religion et baptisés. Des lois dictées par la bonté de nos monarques ont pourvu à leur sûreté, à leur éducation et à leur entretien.

.

.

A l'abri de cette loi non enregistrée, un déluge de nègres parut en France ; bientôt on oublia les formalités prescrites par cet édit,

depuis renouvelé par une déclaration de 1738. La France, surtout la capitale, est devenue un marché public, où l'on a vendu des hommes au plus offrant et dernier enchérisseur ; il n'est pas de bourgeois ni d'ouvrier qui n'ait eu son nègre esclave.

.
.

En sorte que l'esclavage, si vous n'y remédiez promptement, reprendra bientôt ses droits en France.

.
.

L'introduction d'une trop grande quantité de noirs en France, soit en qualité d'esclaves, soit à tout autre égard, est d'une dangereuse conséquence. *Nous verrons bientôt la nation française défigurée*, si un pareil abus est toléré. D'ailleurs, en général, les nègres sont des hommes dangereux ; presque pas un de ceux auxquels vous avez rendu la liberté, qui n'en ait abusé, et ne se soit porté à des excès dangereux pour la société,

(*Code noir*, p. et suivantes.)

Note à méditer pour faire connaître à qui l'on doit particulièrement le produit mêlé dit mulâtre, et le mépris des Européens pour la personne des noirs.

VII

PETIT APERÇU DE LA CULTURE DANS LES COLONIES

La saison des pluies dans les colonies (Antilles), commence en septembre et dure jusqu'à la mi-novembre. Les mois de mai et de juin y sont aussi très pluvieux. C'est le moment des coups de temps du sud qui durent consécutivement de 8, 10 à 15 jours, et souvent dégènèrent en ouragans.

Le caféier fleurit deux ou trois et quelquefois quatre fois l'an, en février, mars, avril et mai, et si abondamment que, de loin, on le croirait alors couvert de neige. Les dernières floraisons sont les meilleures.

La fleur du caféier a une durée éphémère,

et une odeur qui rappelle celle du jasmin, et qui sur les habitations entête, vu la masse de fleurs écloses en même temps.

Les insectes les plus nuisibles au caféier sont une espèce de fourmis, qui en recouvrent les feuilles d'une gomme très nuisible dont elles se servent pour faire leurs nids ; leur tarière qui perce le tronc de l'arbuste dans le sens de la longueur de haut en bas le fait mourir par la suite.

La récolte du café commence à être ramassée vers la fin de septembre ou dans les premiers jours d'octobre, et cette opération dure jusqu'en janvier. Quand il n'y a eu qu'une ou deux floraisons, toutes les cerises mûrissent à la fois, et offrent le plus joli coup d'œil que l'on puisse imaginer, les plantations qui en sont couvertes devenant d'un rouge de corail.

Les paniers qui servent au ramassage sont de deux sortes : le panier bibi qui a une forme ronde, il est fait avec des lianes à l'état brut et se porte sur la tête ; et le panier à anse qui a une forme allongée et une anse comme son nom l'indique ; il est fait avec des morceaux de lianes plats et polis, et se porte à la main.

La canne à sucre fleurit dans le commencement de décembre, et dans le courant de janvier.

On commence à la couper pour rouler, vers la même époque. Elle se conserve très longtemps sur pied ; aussi les propriétaires de sucreries, qui ont des champs cultivés assez vastes pour rouler toute l'année, le feraient-ils, sans l'interruption forcée de ce travail occasionnée par les pluies.

La canne à sucre ne craint aucun insecte. Le danger de ces plantations consiste dans le feu qui, une fois mis dans ces immenses plaines couvertes des débris de la plante même, gagne avec la rapidité d'un train à grande vitesse et dévore toute la plantation, si on n'a eu soin de la diviser en pièces qu'on sépare par de larges routes appelées *guarda-rayas*.

Le cacaoyer fleurit depuis septembre jusqu'en mai. Il porte des fleurs excessivement délicates, blanches, rosées, sans odeur. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les fruits de cet arbre viennent sur le tronc aussi bien que sur les branches. La récolte se fait depuis janvier jusqu'en septembre et n'est diminuée que par la sécheresse et les rats.

EXPLICATION

DE QUELQUES TERMES EMPLOYÉS DANS CET OUVRAGE

Accon. Petit bateau plat pour aller sur la vase.

Ajoupa. Hutte couverte en feuilles de palmier ou de bananier.

Atelier. La réunion des nègres d'une habitation.

Canteloup.

Cayenutes.

Dédé. Nom donné par les enfants créoles à leur bonne.

Haut Cap. Faubourg du Cap.

Ile de la Tortue. Petite île au nord de Saint-Domingue.

Léopard. Vaisseau qui amena en France les 85 députés de l'Assemblée générale de Saint-Domingue. Ces hommes opulents, dont plusieurs étaient déjà avancés en âge, mirent spontanément à exécution la résolution magnanime de s'embarquer tous sur un seul vaisseau,

sans préparatifs quelconques, pour aller porter à la mère-patrie la réclamation des droits qu'ils croyaient avoir.

Les Cent-Voiles. Nom donné par les créoles à la flotte qui transporta à Saint-Domingue l'expédition commandée par le général Leclerc.

L'escadre rouge. La totalité de la flotte anglaise est partagée en escadre rouge, escadre blanche, escadre bleue. Le contre-amiral de l'escadre rouge, John Thomas Duck Worth, commandait en chef, en ce temps-là, la station de la Jamaïque.

Montford.

Mulâtre. Homme né du noir et du blanc.

Murmure. Nom donné à l'oiseau-mouche.

Nègre bozale. Noir récemment arrivé des côtes d'Afrique.

Plante de glace. Nostoc (*Misambryanihemum cristallinum*) plante gélatineuse. Elle semble une plante verte recouverte de glace. En français : Nostoc.

Sang-mêlés. Hommes de toutes les couleurs qui ne sont ni noirs, ni blancs.

Sorèze. Collège renommé dans le département du Tarn, dirigé par les Dominicains.

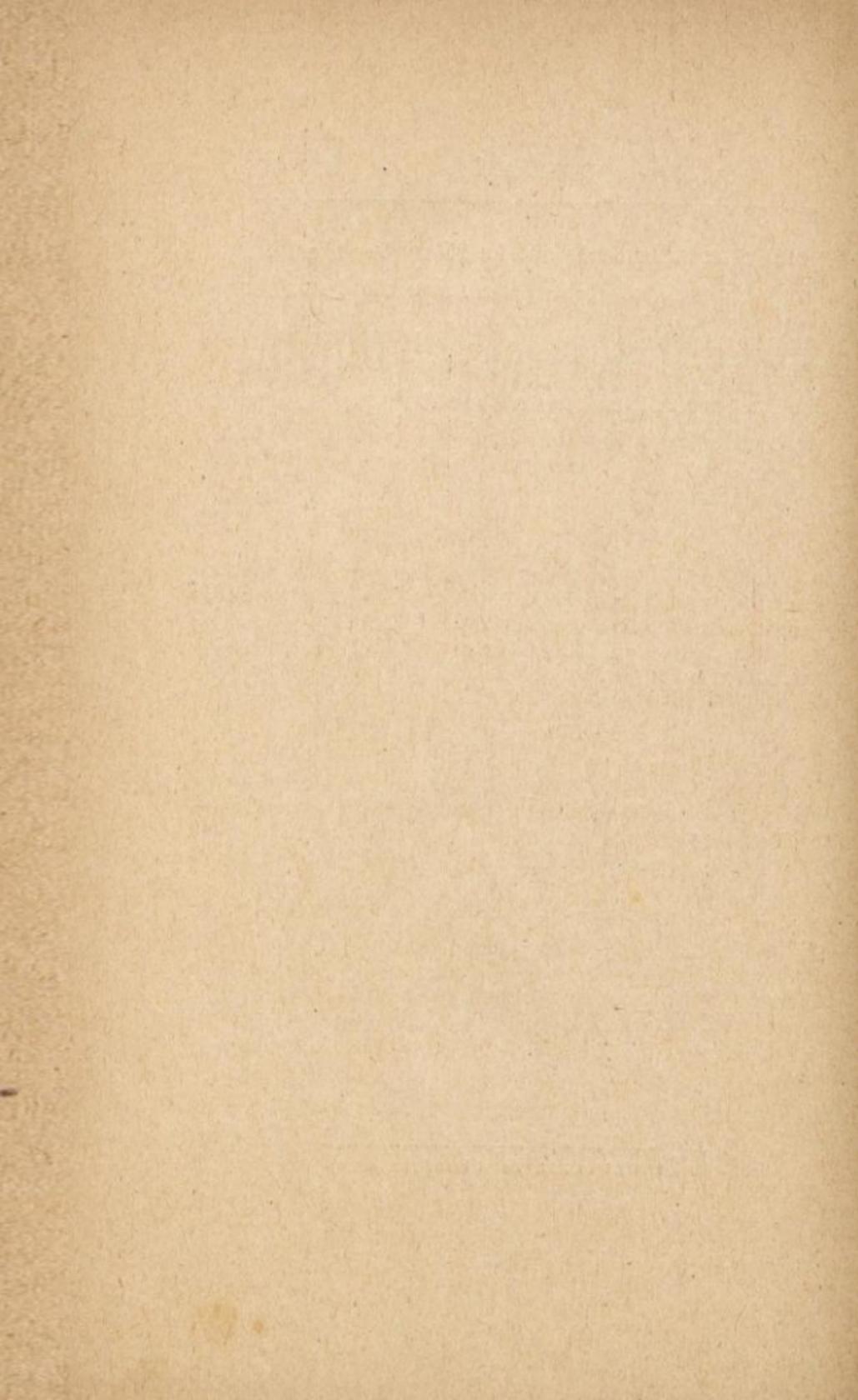
Contra Yerba. Un bouquet d'herbe mis dans mon sein.

Saint-Marc. Ville de la partie de l'Ouest.

Terminons ces réminiscences par cette dernière note.

Des nombreux bâtiments qui recueillirent les habitants échappés aux massacres et à l'incendie du Cap, en juin 1793, beaucoup firent voile pour les Etats-Unis, et reposèrent leur malheureuse cargaison sur cette terre hospitalière. D'autres, trop encombrés, et sans vivres suffisants, conduisirent ces infortunés à la Providence, petite île anglaise faisant partie du groupe d'îles appelées anciennement Lucayes, aujourd'hui Bahama. Par suite de ces arrivages, l'élément français dominant l'élément anglais, le gouverneur se crut obligé de fréter une partie des bâtiments américains dont les cargaisons avaient été débarquées et de forcer les malheureux réfugiés à y prendre passage

pour aller n'importe où. Le 25 septembre 1793 vingt-cinq de ces bâtiments mirent à la voile. C'était le moment de l'équinoxe, terrible dans ces parages; quatorze périrent corps et biens, M. Desparre et les siens n'étaient-ils pas sur un de ceux-ci ?



A LA MÊME LIBRAIRIE

LÉO TAXIL & PAUL VERDUN

LES

ASSASSINATS MAÇONNIQUES

Un volume in-18 jésus : 3 fr. 50

Les auteurs ont emprunté à l'histoire ou aux annales judiciaires un certain nombre de célèbres assassinats commis par les francs-maçons dans l'intérêt de la secte. Le volume renferme dans quinze chapitres le récit d'un égal nombre de drames maçonniques. Un important préambule nous montre comment se fabrique un assassin.

Univers, février 1890.

Grâce au livre de MM. Léo Taxil et Paul Verdun, on a autre chose que des données vagues. Ces auteurs ont, avec un vrai courage, précisé les faits, raconté les crimes dans les plus minutieux détails, et l'on comprend que les affiliés à la secte soient déconcertés par d'aussi terribles révélations.

Messageur de Toulouse, 19 février 1890.

Ce nouveau livre est des plus instructifs... Tous les assassinats politiques de ce siècle sont passés en revue et les auteurs y montrent irréfutablement l'œuvre maçonnique caractérisée par Léon XIII dans son encyclique.

Samedi Revue, 28 décembre 1889.

Les auteurs de ce volume dans l'introduction démontrent péremptoirement que les rites pratiqués dans les loges sont conçus de manière à insinuer l'idée de l'assassinat politique aux adeptes et leur disent incessamment une sorte de *qui potest capere capiat*.

Le Polybiblion, février 1890.

A LA MÊME LIBRAIRIE

A. HAMON et G. BACHOT

L'AGONIE D'UNE SOCIÉTÉ

2^e édition. — Un vol. in-18 jésus, br., 3 fr. 50

Les auteurs visent à démontrer que la société actuelle « composée de classes dirigeantes affamées de lucre, asservies à la haute finance juive » est une société mal organisée, agonisante et qui doit bientôt périr. (*Journal des Débats.*)

Ce n'est pas qu'il n'y ait un fonds de vérité dans beaucoup de pages du livre de MM. Hamon et Bachot.

(Henry MARET. *Le Radical.*)

L'Agonie d'une Société est l'exposition de théories violentes que je ne partage pas, mais que j'excuse en raison des coups de trique que les auteurs administrent à la haute banque juive.

(A. DE JASSAUD. *L'Autorité.*)

C'est une œuvre surtout documentaire, c'est un livre parfaitement utile.

(*L'Intransigeant.*)

Dans leur œuvre, MM. Hamon et Bachot ne prouvent pas toujours et ne concluent pas du tout. (*La Réforme de Bruxelles.*)

Malgré ses lacunes et en tenant compte du pessimisme des auteurs, le livre est instructif.

(*Etudes philosophiques et religieuses.*)

Ce tableau est animé, terrible, navrant, et il est bien fait pour vulgariser la conclusion révolutionnaire par laquelle les auteurs n'ont pas hésité à clôturer leur œuvre. (*L'Égalité.*)

Cette œuvre mérite d'être louée.

(F. von BÉRAL-LAMOTHE. *Deutsches Volksblatt de Vienne.*)

Les documents ne manquent pas dans ce réquisitoire développé avec l'accent de la conviction la plus sincère.

(*Samedi-Revue.*)

Dans un style brillant, avec une solide argumentation, les auteurs montrent les maux qui rongent la société moderne.

(*El Liberal* de Madrid.)

Il est certain qu'on dévore ces pages avec un plaisir infini.

(*L'Observateur français.*)

C'est une œuvre délicate que seules des âmes fières pouvaient mener à bonne fin.

(*L'Étendard* de Montréal.)

Ce livre est poignant et laconique comme un journal d'internes d'hôpital. Pas de phrases : des faits, des notes. (*L'Initiation.*)

Les auteurs ont mis beaucoup de soin à recueillir les documents et à les grouper.

(*L'Univers. — Revue littéraire.*)

EN VENTE A LA LIBRAIRIE ALBERT SAVINE

12, RUE DES PYRAMIDES, A PARIS

LE CLERGÉ¹

SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

PAR

François BOURNAND

(Ancien vice-président du cercle catholique de St-Roch)

A l'heure où la question religieuse prend chez nous un intérêt doublé par les luttes que les catholiques ont à soutenir pour leur foi, cette *véridique et émouvante étude d'histoire contemporaine* était nécessaire pour établir la responsabilité des persécuteurs et mettre en pleine lumière le courage des victimes. M. François Bournand a dépouillé avec compétence le dossier des événements qui, depuis la révolution de septembre 1870, ont navré les consciences chrétiennes et vraiment patriotiques : expulsions, laïcisations, taquineries mesquines, spoliations, tyrannie administrative atteignant le clergé dans sa liberté électorale, loi militaire, dont le but avoué est de rendre plus difficile le recrutement du clergé.

Une récente circulaire, bien vite suivie d'exécutions brutales, qui enlèvent à notre clergé déjà pauvre le pain quotidien et l'obole qu'il partageait avec le mendiant, a imposé un silence cruel aux doléances de la chaire chrétienne. *Ce livre*, passant de main en main, portant de cœur en cœur les bons principes, recommandé par le prêtre à ses ouailles, *suppléera aux paroles que le malheur du temps arrête sur les lèvres du prédicateur.*

A LA MÊME LIBRAIRIE

BARON A. DU CASSE

SOUVENIRS D'UN AIDE DE CAMP DU ROI JÉRÔME

Un volume in-18 jésus: 3 fr. 50

C'est sans doute un aimable vieillard que le baron du Casse, mais qu'il a de terribles souvenirs! Il les conte dans un volume qui mérite par sa verdeur et la franchise du texte de prendre place à côté de ceux de M. de Viel-Castel. C'est plus honnête et ce n'est pas moins drôle.

Paris, 21 octobre 1890.

Écrit avec verve, ce volume fait revivre avec agrément et sans méchanceté un coin de ce monde impérial où le laisser-aller des aventuriers se mêlait si singulièrement avec la morgue des parvenus et l'étiquette obligée des cours.

Revue historique, janvier 1890.

Les lecteurs que n'effaroucheront pas les mots crus du prince Napoléon trouveront en ce livre ample matière à papotages sous le manteau. Tudieu! il n'est pas bon d'avoir pour aide de camp un chef d'escadron bavard et qui écrit.

Art et critique, 22 novembre 1890.

Ces souvenirs sont piquants, bourrés d'anecdotes et semés d'indiscrétions où, sans sortir de la réserve qui convient, l'auteur dit assez vertement leur fait à quelques-uns de ceux qu'il a pu voir de près.

Livre, 10 novembre 1890.

Ils sont amusants ces souvenirs. Le baron du Casse a la mémoire plus longue que tendre.

Liberté, 25 octobre 1890.

A LA MÊME LIBRAIRIE

NAPOLÉON BONAPARTE

ŒUVRES LITTÉRAIRES

Publiées par Tancrède MARTEL

Quatre volumes in-18 jésus. 14 francs

Le livre de M. Martel est plein d'admiration, d'enthousiasme et de vérité... Il met dans un format maniable le suc même de la correspondance, et c'est excellent.

(*Lettres et Arts*, mai-juillet 1888.)

Napoléon I^{er} fut réellement un grand écrivain, historien à la manière de César et Xénophon, portraitiste comme Saint-Simon, orateur comme Périclès, pamphlétaire et satiriste comme Swift, journaliste même aux premières heures de sa vie politique...

Parmi les publications de ce temps, celle-ci marquera certainement comme une des plus curieuses.

(*Gaulois*, 27 juillet 1888.)

Bonaparte s'y montre écrivain de génie. Le fragment sur l'histoire de Corse est un des plus beaux monuments de notre langue, l'expression d'une âme, déjà effrénée, mais encore pure... Aucun de ces textes n'est inédit, mais on ne les avait pas encore tous réunis en un recueil, et il n'est certainement pas, dans la génération actuelle, dix personnes qui les aient lus.

(*Justice*, 26 novembre 1887.)

A LA MÊME LIBRAIRIE

AUGUSTE CHIRAC

L'AGIOTAGE

SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

TROISIÈME ÉDITION

Deux volumes in-18 jésus : 7 francs

L'auteur se propose de faire, à grand renfort d'anecdotes scandaleuses et de noms propres, « l'histoire de tous les tripotages financiers qui ont, depuis dix-huit ans, mis à sec l'épargne publique et fait le vide dans les caisses de l'Etat. » Il suffit d'un mot pour définir le caractère de cette compilation : c'est pour la France financière le pendant de la *France Juive*, de M. E. Drumont. (*Journal des Débats*, 2 juillet.)

Un pamphlet sanglant, mais aussi un ouvrage documentaire intéressant et instructif. (*Indépendance Belge*, 29 juillet.)

Deux volumes dont on peut dire qu'ils sont redoutables. (*Gazette de France*, 11 juillet.)

Le livre montre, dans une argumentation serrée et inflexible jusqu'à quel cynisme imprévoyant peuvent aller les classes dirigeantes improvisées et sans éducation préalable. Il révèle la situation intolérable faite aux *petits* par la coterie juive qui draine le capital national, sans le moindre souci des intérêts des travailleurs... Je ne puis d'ailleurs, ni ne veux analyser ici ces deux volumes, bondés de faits et saisissants d'actualité douloreuse. (*Observateur Français*, 21 juillet.)

Pamphlet en deux gros volumes, où sont impitoyablement étalés, chiffres en main, les tripotages financiers qui ont scandalisé, depuis dix-huit ans, la morale publique. (*Nouvelle-Revue*, 1^{er} août.)

La grande volerie agioteuse s'étant perpétuée et même étendue sous la troisième République, Toussenel et Duchêne devaient avoir des continuateurs et les ont eus en la personne d'Auguste Chirac et d'Edouard Drumont. Du moment où les agissements des monopoleurs et des accapareurs financiers constituent un véritable danger public et se traduisent en spoliations mongoliques, nous avons voulu appeler l'attention du public démocratique sur ces livres vengeurs. (*L'Homme libre*, 2 août.)

T

BIBLIOTHEQUE SCHOELCHER



80162886

